NAUFRAGE
ET
AVENTURES
DE M. PIERRE VIAUD,
NATIF DE ROCHEFORT,

CAPITAINE DE NAVIRE.

. . . . *Forsan & hæc olim meminisse juvabit.*
Virg. Æneid. Lib. 1.

NOUVELLE ÉDITION.

publ. p. J. G. Dubois Fontanelle.

A BORDEAUX,
Chez les Freres LABOTTIERE, Libraires.
ET A PARIS,
Chez LEJAY, Libraire, rue Saint-Jacques, au Grand Corneille.

M. DCC. LXXX.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

AVIS DU LIBRAIR

C'EST par erreur qu'on a dit dans la premiere Éditio cet Ouvrage que le Sieur V étoit natif de Bordeaux; i natif de Rochefort.

Dubois-Fontanelle

PRÉFACE.

Les aventures de M. Viaud sont faites pour intéresser les cœurs honnêtes & sensibles. On sera étonné des infortunes affreuses qu'il a éprouvées pendant quatre-vingt-un jours, depuis le 16 Février 1765 jusqu'au 8 Mai 1766. On conçoit à peine comment un homme a pu vivre dans une situation aussi terrible. C'est dans cette occasion qu'on peut dire que la vérité n'est pas vraisemblable. Mais tout ce qu'on rapporte dans cette Relation est attesté. M. Viaud est ac-

tuellement plein de vie, & eſtimé de ceux qui le connoiſſent. Sa bonne foi, ſon intelligence dans la Marine, lui ont mérité la confiance de pluſieurs Négocians. Il ne craint pas de publier ſes Aventures, & de les laiſſer paroître ſous ſon nom: c'eſt lui-même qui les a écrites; on n'y a changé que quelques mots & quelques expreſſions en faveur de ces lecteurs difficiles, auxquels le ſtyle ſimple & ſouvent groſſier d'un Marin auroit pu déplaire; mais on a conſervé précieuſement ſes idées, ſes réflexions, & autant qu'il a été poſſible, ſa maniere de les

rendre : on a préféré à une plus grande correction, cette rudesse marine, si l'on peut s'exprimer ainsi, qui n'est peut-être pas sans mérite, & qui a sur-tout un ton de franchise & de vérité que que l'on verra certainement avec plaisir. On laisse l'élégance & la délicatesse du du style aux Romanciers, qui en ont besoin pour dédommager leurs Lecteurs du vuide de leurs productions. Quel effet pourroient produire, sans cet attrait, les actions souvent mal imaginées de leurs Héros chimériques ? Elles attacheroient peut-être les jeunes gens qui

recherchent avidement ces ſortes d'Ouvrages, & dont le goût n'eſt pas difficile ; mais les hommes faits les mépriſeroient ſans les lire. Les infortunes de M. Viaud n'ont pas beſoin de ces ornemens étrangers. On ne trouve pas ici l'hiſtoire de ſa vie : on n'y voit que la relation de ſon naufrage, & des malheurs qui l'ont ſuivi.

M. Pierre Viaud eſt Capitaine de Navire, & a été reçu en cette qualité à l'Amirauté de Marennes au mois d'Octobre 1761. C'eſt par erreur que dans la premiere Edition de ſon Naufrage on a dit qu'il étoit de Bordeaux :

on a été trompé par une personne qui prétendoit être bien inſtruite. On ne pouvoit conſulter M. Viaud qui étoit alors abſent : il a écrit lui-même pour avertir de cette erreur peu importante ſans doute, & facile à corriger.

Qu'il nous ſoit permis d'ajouter un mot ſur cette nouvelle Édition : on a lieu d'eſpérer qu'elle ſera auſſi-bien accueillie que la premiere: on en a retranché quelques répétitions; c'eſt à ces ſeules corrections qu'on a dû ſe borner. Ce n'eſt pas ici un Roman qu'on peut augmenter ou élaguer à ſa volonté.

Les faits ont dû rester tels qu'ils sont. Quelques Lecteurs ont été révoltés du meurtre du Negre : on n'entreprendra pas de le justifier; mais on les priera de considérer un instant les circonstances dans lesquelles se trouvoient M. Viaud & sa malheureuse compagne, lorsqu'ils se porterent à cette atrocité. Le désespoir & la faim qui la leur firent commettre, les excusent peut-être en partie. Plusieurs personnes ont prétendu que ce fait n'étoit pas vraisemblable, & en ont conclu que la relation n'étoit qu'un roman. Si ce trait étoit unique,

leur incrédulité pourroit être fondé ; mais les voyageurs en fournissent une infinité d'exemples, dont la plupart sont assez connus. Qu'elles nous permettent de leur en citer un qui l'est moins ; nous le rapporterons d'après la déposition qui en fut faite au commencement de l'année 1766, entre les mains de M. George Nelson, Lord-Maire de Londres, & reçu par M. Robert Shank, Notaire public.

David Harrison, Commandant du petit Bâtiment la Peggy, de la nouvelle Yorck, s'étoit rendu à Fyal, l'une des Açores, où il avoit

chargé du vin & des eaux-de-vie. Il en étoit parti le 24 Octobre 1765 pour retourner à la nouvelle Yorck. Dès le 29 le vent qui étoit favorable changea tout-à-coup; des tempêtes qui se succéderent jusqu'au 1^{er} Décembre suivant, endommagerent beaucoup son vaisseau, y ouvrirent des voies d'eau, renverserent ses mâts, déchirerent ses voiles, & les mirent toutes hors d'état de servir, à l'exception d'une seule. Le mauvais temps continua encore après le premier Décembre. Les provisions étoient épuisées; le navire avoit été écarté de sa route,

il ne pouvoit avancer : l'équipage étoit dans la ſituation la plus déplorable, n'attendant des ſecours que du haſard. Un matin on apperçut deux vaiſſeau ; l'un de la Jamaïque, & faiſant route pour Londres & l'autre de la nouvelle Yorck, allant à Dublin. L'agitation de la mer ne permit pas au Capitaine Harriſon de s'approcher de ces vaiſſeaux qui furent bientôt hors de ſa vue. L'équipage déſeſpéré, manquant de tout, ſe jetta ſur le vin & ſur les eaux-de-vie de la cargaiſon : il abandonna au Capitaine deux petites meſures d'eau de quatre pin-

tes chacune, qui étoit l'unique reſte des proviſions. Quelques jours s'écoulerent. Les matelots parvinrent, en s'enivrant, à adoucir les déchiremens de la faim. Ils rencontrerent bientôt un nouveau navire; ils lui firent les ſignaux ordinaires pour marquer leur détreſſe: ils eurent la conſolation de voir qu'on y répondoit. La mer étoit calme; les deux vaiſſeaux s'approcherent: on promit du biſcuit aux malheureux; mais on ne le leur donna pas ſur le champ. Le Capitaine s'excuſa de ce délai ſur une obſervation qu'il avoit commencé & qu'il

vouloit finir; & il eut la barbarie de s'éloigner ſans tenir ſa parole; la conſternation & le déſeſpoir de l'équipage de la Peggy augmenterent. Il y avoit encore une paire de pigeons & un chat vivans dans le bâtiment: on les dévora les uns après les autres. La tête du chat échut au Capitaine, qui aſſure qu'il n'a jamais rien mangé de plus délicieux. Les huiles, les chandelles, les cuirs, ſervirent encore d'alimens à ces malheureux, & furent conſommés le 28 Décembre. On ne ſait comment ils vécurent juſqu'au 13 Janvier ſuivant; ils étoient en-

core tous vivans. Le matin ils ſe rendirent dans la chambre d'Harriſon, qui étoit retenu au lit par la goutte. Le Contre-maître prenant la parole, après avoir peint des couleurs les plus terribles la ſituation déplorable à laquelle ils étoient tous réduits, lui déclara qu'il étoit néceſſaire d'en ſacrifier un pour ſauver les autres, & qu'ils étoient réſolus de tirer au ſort. Le Capitaine fit tout ce qu'il put pour les détourner de cette horrible réſolution Ils ne l'écouterent pas: il lui repondirent qu'il leur étoit indifférent qu'il l'aprouvât ou non; que ce n'é-

toit point par déférence qu'ils lui en avoient fait part; & que s'ils l'avoient prévenu qu'ils alloient tirer au ſort, c'étoit parce qu'il en devoit auſſi courir les riſques lui-même : car, ajouterent-ils, l'infortune générale anéantit toutes les diſtinctions. Ils le quitterent à ces mots, & monterent ſur le pont où ils firent parler le ſort.

Le Capitaine avoit un Negre, ce fut lui qui périt le premier. Il y a lieu de ſoupçonner que les Matelots s'étoient contentés de feindre de tirer au ſort, & l'avoient fait tomber ſur lui. Il fut immolé ſur le champ.

L'un d'eux pressé par la faim, lui arracha le foie & le dévora, sans avoir la patience de le faire griller. Il en tomba malade, & mourut le lendemain avec tous les simptômes de la rage. Ses camarades auroient bien voulu le conserver pour le manger après le Negre; mais la crainte de mourir comme lui les en empêcha, & ils le jetterent dans la mer.

Le Capitaine ne voulut point partager leur horrible repas; il se contenta de son eau qu'il mêloit avec un peu de liqueur, & il ne prit point d'autre nourriture. Le corps du Negre ménagé avec beau-

coup d'économie, dura jufqu'au 26 Janvier. Le 29, la troupe refolut de chercher une autre victime : elle alla encore en inftruire Harrifon, qui fut forcé d'y confentir ; mais craignant que s'il laiffoit à fes Matelots le foin de faire prononcer le fort fans lui, ils ne lui donnaffent par beau jeu, il ranima fes forces : il fit écrire fur de petits billets le nom de chaque homme, & après les avoir pliés, il les mit dans un chapeau. L'équipage refta dans le filence pendant ces préparatifs : la terreur étoit peinte fur tous les vifages. Celui qui porta la main au chapeau

pour en tirer un bilet, ne le fit qu'en tremblant : il le remit au Capitaine qui l'ouvrit, lut tout haut, & leur fit lire le nom de David Flat. Le malheureux que le sort avoit nommé, parut se résigner tout-à-coup. Mes amis, dit-il à ses compagnons, tout ce que j'ai à vous demander, c'est de ne me pas faire souffrir : dépêchez-moi aussi promptement que le Negre; & se tournant vers celui qui avoit fait cette premiere exécution : c'est toi que je choisis, ajouta-t-il, pour me porter le coup mortel. Il demanda ensuite une heure pour se préparer à la mort. Ses com-

pagnons fondirent en larmes, la pitié combattit la faim, & ils résolurent de retarder le sacrifice jusqu'au lendemain matin à onze heures. Ils se déterminerent à ce délai dans l'espérance de trouver quelqu'autre secours. L'infortuné Flat n'en reçut qu'une foible consolation. La certitude de mourir le lendemain fit sur lui une impression si profonde, qu'il tomba dangereusement malade. Son état devint si cruel, qu'avant la nuit quelques Matelots proposerent de le tuer sur le champ, pour mettre fin à ses souffrances. Mais la résolution qu'on

avoit priſe d'attendre au lendemain matin, prévalut. A dix heures & demie on avoit déja allumé un grand feu pour rôtir les membres du malheureux Flat. Celui qui devoit le tuer chargeoit déja le piſtolet dont il vouloit ſe ſervir, lorſqu'on apperçut un vaiſſeau : c'étoit la Suſanne qui revenoit de la Virginie, & faiſoit voile pour Londres. Le Capitaine inſtruit de l'état de la Peggy, fit porter à l'équipage les ſecours les plus prompts, & le conduiſit à Londres. Deux matelots périrent pendant la route. Flat recouvra ſa ſanté, & le Capitaine Harriſon à ſon

arrivée fit la déclaration dont on vient de voir le précis : elle eſt auſſi authentique qu'on peut le deſirer, & peu de relations ſont auſſi atteſtées que celle-là. Il étoit intéreſſant pour le Commandant de la Peggy qu'elle le fût, parce qu'il devoit répondre du vaiſſeau & de ſa charge qui n'étoit point pour ſon compte. Son intérêt eut pu le porter à en impoſer ; mais il n'a pas été poſſible de douter des faits qu'il a déclarés : le témoignage de l'équipage de la Suſanne a confirmé ſon recit. Aucun motif ne pouvoit engager M. Viaud à tromper ſur ſa ſi-

tuation. Il a été malheureux ; mais lui ſeul a perdu dans ſon voyage, ainſi que ſes compagnons. Il n'a écrit l'hiſtoire de ſes infortunes qu'à la ſollicitation d'un ami auquel il ne pouvoit rien refuſer ; & lorſqu'il a conſenti à la publier, il y a été déterminé par l'eſpoir triſte, mais conſolant, de voir les ames honnêtes & ſenſibles s'attendrir ſur ſon ſort.

NAUFRAGE

ET

AVENTURES

DE M. PIERRE VIAUD,

CAPITAINE DE NAVIRE.

VOUS avez été long-tems inquiet ſur mon ſort, mon ami; vous étiez preſque perſuadé, ainſi que ma famille, que j'avois péri dans mon dernier voyage; le tems que j'ai paſſé ſans écrire, vous confirmoit dans cette opinion; ma

lettre, dites-vous, aséché les larmes que l'idée de ma perte faisoit couler : les regrets de mes amis me flattent & m'attendrissent ; ils me consolent de mes malheurs passés, & je me félicite de vivre pour goûter encore le plaisir d'être aimé.

Vous vous plaignez de ce que je ne suis entré dans aucun détail sur mon naufrage ; rassuré sur ma vie & sur ma santé, vous desirez un récit plus circonstancié de mes aventures : je n'ai rien à vous refuser ; mais c'est une entreprise pénible, & dont je viendrai difficilement à bout ; je ne puis me rappeller sans frémir les infortunes que j'ai essuyées : je suis étonné moi-même d'y avoir résisté ; peu d'hommes en

ont éprouvé de pareilles ; plusieurs exciteront la pitié d'une ame aussi sensible que la vôtre ; quelques-unes vous feront horreur. Vous verrez à quel excès a été quelquefois le désespoir dans lequel m'ont plongé mes souffrances, & vous ne serez point surpris qu'elles aient épuisé mes forces, affoibli mon tempérament, & qu'un état aussi terrible que le mien m'ait ôté souvent l'usage de la raison.

N'attendez pas sur-tout que je mette de l'ordre dans cette relation ; j'ai perdu la plupart des dates ; pouvoient-elles fixer mon attention lorsque j'étois accablé des peines les plus cruelles ? Chaque jour ajoutoit à mes souffrances ; le malheur présent m'af-

fectoit trop vivement pour me permettre de fonger à celui qui l'avoit précédé ; pendant près de deux mois mon ame a été incapable de tout autre fentiment que celui de la douleur ; toutes fes facultés fembloient fufpendues par le délire & la fureur du défefpoir ; les époques fe font prefque toutes effacées de ma mémoire, & je ne me reffouviens plus que d'avoir fouffert. Je vous rapporterai les faits tels qu'ils font, fans ornement, fans art ; ils n'en ont pas befoin pour intéreffer mon ami ; je fuis peu exercé à écrire : vous ne chercherez pas de l'élégance dans mon ftyle, vous y trouverez le ton d'un Marin, beaucoup d'incorrections & de franchife.

Lorſque je partis de Bordeaux au mois de Février 1765, ſur le Navire *l'aimable Suſette*, commandé par M. Saint Cric, à qui je ſervois de ſecond, je ne m'attendois pas aux malheurs que la fortune me préparoit dans le nouveau monde. Mon voyage fut heureux, & j'arrivai à Saint Domingue ſans avoir éprouvé aucun accident. Je ne vous parlerai point de mon ſéjour dans cette Iſle; des ſoins de commerce remplirent tous mes momens; je m'occupai enfin de mon retour en France; le temps en approchoit; il étoit déja fixé; je tombai malade quelques jours avant l'embarquement. Affligé de ce contretemps, ne l'imputant qu'au climat du pays, je me per-

ſuadai que je me rétablirois auſſitôt que je l'aurois quitté ; cette idée conſolante me fit deſirer avec impatience le jour du départ : il arriva ; je n'en tirai point le ſoulagement que j'avois eſpéré ; la mer, le mouvement du vaiſſeau augmenterent mon mal ; on me ſignifia que je ne pouvois continuer la route ſans danger ; ma foibleſſe m'en aſſuroit à chaque inſtant : je fus forcé de conſentir à redeſcendre à terre, & l'on me débarqua dans le mois de Novembre à la Caye de Saint Louis (*a*).

(*a*) C'eſt un petit terrein de 4 à 500 pas de long ſur 60 de large, qui n'a préciſément que la hauteur ſuffiſante pour n'être pas couvert d'eau quand la mer eſt haute ; il n'eſt ſéparé de l'Iſle de Saint Domingue que par un canal d'environ 800 pas de large.

Cette néceſſité d'interrompre mon voyage fut la ſource de mes infortunes.

Quelques jours de repos à Saint Louis, & les ſoins généreux de M. Deſclau, un habitant de cette Iſle qui m'avoit donné un logement dans ſa maiſon, me rendirent bientôt ma premiere ſanté. J'attendois avec une vive impatience l'occaſion de retourner en Europe : il ne s'en préſentoit aucune ; un long ſéjour à Saint Louis pouvoit nuire à ma fortune ; cette inquiétude ſe joignoit à l'ennui qui me dévoroit ; M. Deſclau, mon hôte, s'en apperçut, la généroſité avec laquelle il m'avoit ſecouru pendant ma maladie, m'avoit inſpiré la reconnoiſſance la plus vive, & la

plus tendre amitié; je ne pus lui cacher la cause de mes chagrins; il y prit part, & n'oublia rien pour me consoler. Un jour il vint me trouver, & me tint ce discours: J'ai réfléchi sur votre situation; la crainte de rester long-temps sans emploi est la seule chose qui vous afflige; l'espérance d'en trouver, est le motif qui vous fait souhaiter de vous revoir promptement en France; si vous m'en croyez, vous renoncerez à ce projet: vous avez quelques fonds, tentez la fortune, vous pourrez les tripler; je vous en fournirai les moyens. Je compte me rendre inceſſamment à la Louiſiane avec des marchandiſes dont la vente eſt ſûre; celles que je me propoſe

d'y prendre à mon retour, me produiront un bénéfice honnête. Je connois ce commerce, je l'ai fait plusieurs fois, j'en connois tous les avantages; il dépend de vous de les partager en me suivant; vous me remercierez un jour du conseil que je vous donne.

Dans la position où je me trouvois, je n'avois pas de meilleur parti à prendre; ce discours de M. Desclau lui étoit dicté par l'amitié; je ne balançai pas à suivre ses avis; je m'associai avec lui pour une partie de son fonds; nous fimes les achats nécessaires, & il me servit dans cette occasion avec le zèle le plus empressé, & la probité la plus exacte. Nous frétâmes le Brigantin *le Tigre*,

commandé par M. la Couture ; le chargement se fit avec toute la célérité possible, & nous nous embarquâmes au nombre de 16, savoir, le Capitaine, sa femme & son fils, son second, neuf matelots, M. Desclau, un Négre que j'avois acheté pour me servir, & moi.

Nous appareillâmes de la rade de Saint Louis le 2 Janvier 1766, faisant route vers le trou Jeremy, petit port au nord de la pointe du Cap Dame Marie, où nous restâmes vingt quatre heures ; nous en partimes pour nous rendre au petit Goave (b) ;

(b) Ou *Gouave* ; on distingue le grand & le petit. Le premier est à quatre lieues sous le vent de Léogane ; le second est à une

mais cette ſeconde traverſée ne fut pas ſi heureuſe que la premiere. Nous eſſuyâmes un grain forcé de douze heures qui nous auroit infailliblement jettés ſur les Cayes-mittes (*c*), ſi la violence du vent qui céda un peu, ne nous eut permis de faire uſage de la voile pour nous écarter de cette côte. Un peu moins d'entêtement, & plus d'expérience de la part de notre Patron, auroient pu nous éviter ce danger. Je commençai dès-lors à m'appercevoir qu'il avoit plus de babil

lieue du premier ; on n'y mouille guères que dans des cas de néceſſité.

(*c*) Petites Iſles au couchant de l'Iſle Eſpagnole, entre le quartier du nord & celui du ſud ; elles font partie des Antilles.

que de ſcience ; je prévis que notre voyage ne ſe termineroit pas ſans accident, & je me promis bien d'avoir l'œil ſur ſa manœuvre, pour prévenir, s'il étoit poſſible, les périls auxquels ſon ignorance pourroit nous expoſer.

Nos affaires nous obligerent de ſéjourner pendant trois jours au petit Goave ; nous dirigeâmes, en partant, notre route vers la Louiſiane ; les vents nous furent preſque toujours contraires. Le 26 Janvier, nous apperçumes l'Iſle des Pins (*d*), que notre Capitaine ſoutint être le Cap de Saint-Antoine. Je pris

---

(*d*) Elle eſt au midi de la partie occidentale de Cuba, & en eſt ſéparée par un canal d'environ 4 lieues de largeur.

la hauteur : je découvris facilement qu'il ſe trompoit ; j'eſſayai vainement de lui démontrer qu'il étoit dans l'erreur ; ſon opiniâtreté ne lui permit pas d'en ſortir ; il continua ſa route ſans précaution, & il nous conduiſit dans les briſans ; nous y étions déja enfoncés, lorſque je m'en apperçus pendant la nuit à la clarté de la lune. Je ne m'amuſai pas à lui faire des reproches ; il commençoit à ſentir qu'il avoit eu tort de ne m'avoir pas cru, & la crainte faiſant taire ſon amour-propre, le contraignit de l'avouer. Le danger étoit preſſant ; je pris la place du Capitaine en ſecond, qui étoit très-mal & hors d'état de nous ſervir. Je fis virer de bord, & je comman-

dai la manœvre qui seule pouvoit nous sauver la vie : le succès y répondit ; mais après avoir évité ce péril, nous nous trouvâmes exposés à une infinité d'autres.

Notre bâtiment, fatigué par la mer, faisoit déja de l'eau dans plusieurs endroits ; l'équipage étoit inquiet, il vouloit que je me chargeasse de la route ; mais je n'avois qu'une connoissance théorique de ces côtes où je n'avois jamais été, & je savois qu'elle ne peut jamais suppléer qu'imparfaitement à la pratique ; je sentois d'ailleurs que ce seroit faire de la peine au Capitaine ; on ne pouvoit lui refuser le droit de conduire un navire qui lui appartenoit. Je ne voulus pas lui

donner ce désagrément, & je me contentai d'observer attentivement sa manœuvre, tant pour ma tranquillité, que pour celle de tout le monde qui n'avoit plus confiance qu'en moi.

Nous doublâmes enfin le Cap de Saint-Antoine ; de nouveaux coups de vent nous assaillirent, & ouvrirent encore des voyes d'eau que les deux pompes épuisoient avec peine, quoiqu'on y travaillât sans relache. Le vent ne cessoit pas de nous être contraire. Le mauvais temps augmentoit, la mer s'agitoit & nous menaçoit d'une tempête furieuse ; nous n'aurions pu y résister. L'alarme étoit générale sur notre bâtiment ; cette situation douloureuse & terrible ne paroissoit pas

prête à changer. Dans ces cir-
conſtances funeſtes, le 16 Fé-
vrier à ſept heures du ſoir, nous
rencontrâmes une Frégate Eſ-
pagnole venant de la Havane,
& portant le Gouverneur &
l'Etat-major qui alloient pren-
dre poſſeſſion de Miſſiſſipi; elle
nous demanda compagnie, ce
que nous accordâmes avec joie,
car nous l'aurions priée de nous
permettre de la ſuivre ſi elle ne
nous avoit pas prévenus. Rien
n'eſt plus conſolant pour des Ma-
rins, dans le cours d'un voyage
fatiguant & pénible, que de ren-
contrer quelque vaiſſeau qui tien-
ne la même route; ce n'eſt pas
qu'ils puiſſent compter en tirer
beaucoup de ſecours au milieu
d'une tempête, où chacun eſt

trop occupé de sa propre conservation pour songer à celle des autres ; mais dans l'attente d'un péril, il semble qu'il sera moindre lorsqu'on sait qu'il sera partagé.

Nous ne conservâmes pas long-temps la compagnie de la frégate, nous la perdîmes pendant la nuit, elle faisoit route à petite voile, nous n'en pouvions porter aucune, & nous étions contraints de tenir à la cape. Le lendemain nous nous trouvâmes seuls ; nous découvrîmes une nouvelle voye d'eau qui redoubla notre consternation. On me consulta sur ce qu'il falloit faire. Je sentis qu'il étoit nécessaire d'alléger promptement le bâtiment : nécessité cruelle pour des

Marchands, qui ſont obligés de jetter eux-mêmes dans la mer une partie des biens qu'ils ont acquis avec beaucoup de peines, & ſur leſquels ils ont fait des ſpéculations qui pouvoient les augmenter ; mais dans de pareilles circonſtances, la conſervation de la vie eſt le premier intérêt, on l'écoute lui ſeul, & l'on oublie tous les autres. Je fis décharger le brigantin de toutes les marchandiſes de poids. J'établis un puits au grand panneau avec les barriques de notre cargaiſon, afin d'eſſayer ſi l'on pourroit achever d'épuiſer l'eau avec des ſeaux, les deux pompes ne ſuffiſant pas. Ces ſoins furent inutiles ; l'eau nous gagnoit de plus en plus ; le travail des Ma-

telots les épuisoit avec de foibles succès. Il étoit impossible de tenir la mer encore long temps: nous prîmes la résolution de relâcher à la Mobille, c'étoit le seul port où le vent nous permettoit de nous rendre, c'étoit aussi le plus près; nous étions à quatre ou cinq lieues des Isles de la Chandeleur.

Nous dirigeâmes donc notre route vers la Mobille, mais le Ciel ne nous permit pas d'y arriver; le vent qui nous étoit favorable changea au bout de deux heures; nous fumes obligés de renoncer à notre projet; nous fimes tous nos efforts pour gagner Passacole, port plus éloigné que celui de la Mobille; mais cette entreprise échoua encore,

les vents toujours déchaînés con-
tre nous, nous contrarierent d-
nouveau, & nous retinrent a-
milieu d'une mer agitée contr-
laquelle nous combattions, pri-
vés de l'espoir de prendre por-
nulle part, & attendant le mo-
ment où l'océan ouvriroit ses abî-
mes pour nous engloutir.

J'ai fait plusieurs voyages dan-
ma vie, je ne me souviens pa-
d'en avoir fait où j'aie tant souf-
fert, & où la fortune m'ait ét-
aussi contraire, jamais le ciel &
la mer ne se sont réunis avec plu-
de fureur & de constance pou-
tourmenter de malheureux voya-
geurs. Nous sentions enfin qu'i-
étoit impossible de sauver notr-
bâtiment & nos effets ; la con-
servation même de notre vie de-

enoit difficile; nous nous occu-
âmes de cet unique soin, & nous
entâmes de faire côte aux Apa-
ches, mais nous ne pûmes par-
enir à les gagner. Nous restâ-
es à la merci des flots entre la
ie & la mort, gémissant sur no-
re infortune, assurés de périr,
faisant néanmoins des efforts
ontinuels pour sortir de danger.
el fut notre état depuis le 12
évrier jusqu'au 16. Le soir à
pt heures, nous nous trouvâ-
es échoués sur une chaîne de
isans, à deux lieues de la terre.
es secousses furent si terribles,
u'elles ouvrirent l'arriere de no-
e bâtiment; nous demeurâmes
ente minutes dans cette situa-
on, éprouvant des alarmes
exprimables. La violence & la

force des lames nous jettetent
au bout d'une demie-heure hors
de ces brisans ; nous nous re-
trouvâmes à flots sans gouvernail,
combattus par l'eau qui nous en-
vironnoit, & par celle qui en-
troit dans notre vaisseau, & qui
augmentoit à chaque instant.

Le peu d'espoir qui nous avoi
encore soutenus jusqu'alors, s'é
vanouit tout-à-fait ; notre bâti
ment retentit des cris lamenta-
bles des matelots, qui se faisoien
leurs adieux, se préparoient à l
mort, imploroient la miséricord
du Ciel, lui adressoient leur
prieres, & les interrompoien
pour faire des vœux, malgr
l'affreuse certitude où ils étoien
de ne pouvoir jamais les accom
plir. Quel spectacle, mon ami!

faut en avoir été le témoin, pour s'en former une idée, & celle que je vous trace eſt bien imparfaite & bien au-deſſous de la réalité.

Je partagois les terreurs de l'équipage. Si mon déſeſpoir éclatoit moins, il étoit égal au ſien. L'excès du malheur, l'aſſurance qu'il étoit inévitable, me rendirent un reſte de fermeté; je me ſoumis au ſort qui m'attendoit, & qu'il n'étoit pas en mon pouvoir de changer; j'abandonnai ma vie à l'être qui me l'avoit donnée, & je conſervai aſſez de courage pour enviſager de ſang froid le moment fatal, & pour m'occuper des moyens qui pouvoient le retarder.

Ma tranquillité apparente en

impoſa à l'équipage ; je lui inſpirai dans ce moment affreux une eſpece de confiance qui le rendit docile à mes ordres. Le vent nous pouſſoit vers la terre : je fis gouverner avec les bras & les écoutes de miſaine ; & par un bonheur inoui, & auquel nous ne devions pas nous attendre, nous arrivâmes le même ſoir à neuf heures à l'eſt de l'Iſle des Chiens, & nous y fimes côte à une portée de fuſil de la terre ; l'agitation de la mer ne nous permettoit pas de la gagner ; nous ſongeâmes à couper nos mâts pour faire un radeau qui pût nous y conduire ; pendant que nous nous occupions de cet ouvrage, la violence du vent, la force des vagues jetterent notre Brigantin

ſu

ſur le ctôé de bas-bord ; ce mouvement imprévu faillit à nous être funeſte, nous devions tous périr & tomber dans la mer ; nous échappâmes à ce péril, & quelques-uns des Matelots que la ſecouſſe y avoit précipités, eurent le bonheur de regagner le bâtiment, & de pouvoir profiter des ſecours que nous leur donnâmes pour y remonter

La lune, qui juſqu'à ce moment nous avoit prêté une foible clarté, que les nuages interceptoient ſouvent, ſe cacha tout-à-coup ; privés de ſa lumiere favorable, il nous fut impoſſible de penſer à nous rendre à terre ; il fallut nous réſoudre à paſſer la nuit ſur le côté de notre vaiſſeau. Que cette nuit nous parut lon-

gue! Nous étions expofés à une pluie affreufe; on eût dit que le Ciel fe fondoit en eau; les vagues qui s'élevoient à chaque minute couvroient notre navire, & fe brifoient fur nous; le tonnerre grondoit de toutes parts; les éclairs qui brilloient par intervalles nous faifoient découvrir dans un horifon immenfe une mer furieufe & prête à nous engloutir; les ténébres qui leur fuccédoient étoient plus terribles encore.

Attachés au côté de notre bâtiment, cramponnés pour ainf dire à tout ce que nous avion pu faifir, mouillés par la pluie tranfis de froid, fatigués des ef forts que nous faifions pour ré fifter à l'impétuofité des flo qui nous auroient entraînés av

eux, nous vîmes renaître le jour ; il éclaira les dangers que nous avions courus, & ceux que nous courions encore ; ce ſpectacle nous parut encore plus effrayant ; nous appercevions la terre à peu de diſtance, & nous ne pouvions nous y rendre ; l'agitation de la mer épouvantoit les plus intrépides nageurs, les ondes rouloient avec une fureur dont on a peu vu d'exemples ; le malheureux qui s'y feroit expoſé eût couru le riſque d'être emporté en pleine mer, ou d'être écraſé contre le navire ou contre la terre. Le déſeſpoir s'empara de nos Matelots à cet aſpect, leurs cris plaintifs & lugubres redoublerent, le ſifflement des vents, le bruit du tonnerre, celui qu'excitoit l'océan

n'étouffoient point leur plaintes, & en s'y mêlant ils en augmentoient l'horreur.

Plusieurs heures s'écoulerent sans apporter aucun changement à notre état : un Matelot (*e*) qui depuis le jour n'avoit cessé de verser des larmes, & qui s'étoit montré plus foible que ses compagnons, les séche tout-à-coup, garde un profond silence pendant quelques minutes, se leve enfin avec une agitation extraordinaire.

Qu'attendons-nous, s'écria-t-il avec la fermeté du désespoir ? La mort nous environne de tout côté, elle ne tardera pas à fondre sur nous ; volons au-devant d'elle, hâtons ces coups

---

(*e*) Ce Matelot étoit Hollandois.

lents à nous frapper, c'eſt dans les flots que nous devons la trouver ; peut-être que ſi nous la cherchons elle nous fuira ; la terre eſt devant nous, il n'eſt pas impoſſible d'y arriver ... Je vais le tenter. Si je ne réuſſis point j'avance la fin de mes jours de quelques heures, & je diminue la durée de mes malheurs.

A ces mots il ſe plonge dans la mer : pluſieurs, animés par ſon exemple, veulent le ſuivre ; je leur montre leur camarade roulé par les flots, ſe débatant inutilement contr'eux, entraîné vers le rivage qu'il touche déja, remporté par la mer, diſparoiſſant quelques minutes, & ne reparoiſſant que pour être vu écraſé contre un rocher. Ce tableau

cruel les fit frémir, & leur ôta l'envie de l'imiter.

La plus grande partie du jour s'étoit écoulée, il étoit cinq heures du soir, nous songions avec terreur à la nuit que nous avions déja passée ; nous frémissions d'avance de celle qui alloit la suivre. Les mâts & les haubans que nous avions coupés la veille, avoient été emportés par les vagues ; l'espoir de nous sauver dans un radeau s'étoit évanoui ; nous avions un mauvais canot, mais hors d'état de faire le court traget du navire jusqu'à terre ; nous l'avions examiné à différentes reprises, & chaque fois nous avions renoncé à nous en servir. Trois Matelots, plus courageux ou plus désesperés, oserent s'em-

barquer ſur cette frêle machine ; ils y deſcendirent ſans avertir perſonne de leur deſſein ; nous ne nous en apperçumes que lorſqu'ils ſe furent éloignés ; nous les regardâmes comme des hommes perdus ; nous fumes témoins de leurs efforts, des peines qu'ils ſe donnerent & des riſques qu'ils coururent à chaque inſtant d'être ſubmergés ; ils réuſſirent cependant contre notre attente, & aborderent au rivage ; nous enviâmes leur félicité ; tous regretterent de n'avoir pas eu la même hardieſſe ; chacun ſe plaignit de n'avoir pas été prévenu de leur projet. Si l'aſpect d'un heureux a jamais été terrible aux yeux d'un infortuné, ce fut dans cette occaſion ; les ſignes qu'ils

nous faiſoient, leurs démonſtra-
tions de joie étoient autant de
coups de poignard pour nous ;
leur bonheur ſembloit ajouter à
notre infortune ; ce que je vous
dis ici eſt ſans doute horrible &
révolte l'humanité ; ce ſentiment
affreux n'en eſt cependant pas
moins dans la nature ; il ne lui
fait pas honneur, je l'avoue, mais
il eſt vrai. Que ceux qui le con-
damneront ne nous regardent pas
pour cela comme des monſtres,
qu'ils ſe mettent d'abord à notre
place, & qu'ils nous jugent.

La nuit nous déroba bientôt
la vue de nos compagnons qui
s'étoient ſauvés : contraints de
reſter encore ſur notre bâtiment,
nous comparions leur ſituation à
la nôtre qui nous paroiſſoit plus

mauvaiſe ; nos ſouffrances ſembloient augmenter parce qu'ils ne les partageoient pas. Cette nuit fut auſſi terrible que la premiere, la fatigue fut la même, & l'épuiſement où nous étions de la veille nous laiſſoit à peine la force de la ſupporter.

Depuis que notre navire étoit ſur le côté, nous n'avions pas pu pénétrer dans l'intérieur ; nous n'avions pas oſé y faire des ouvertures, dans la crainte d'ouvrir de nouveau paſſages à l'eau, qui en le rempliſſant l'auroit eu bientôt briſé, & nous auroit privés du ſeul aſyle où nous puſſions nous repoſer ; nous étions en conſéquence ſans proviſions, nous n'avions pas le pouvoir de nous en procurer, & nous avions

paſſé tout ce temps ſans boire & ſans manger.

Le ciel ſembloit avoir pris plaiſir à raſſembler ſur nous toutes les infortunes; nos corps fatigués demandoient en vain du repos & des alimens pour réparer leurs forces, l'un & l'autre leur étoient refuſés ; jamais nous n'avions vu la mort dans un appareil plus affreux. Notre brigantin échoué étoit retenu dans la terre par de gros rochers, les vagues lui donnoient des ſecouſſes épouvantables qui l'ébranloient, & menaçoient à chaque inſtant de le rompre & de nous enſévelir : heureuſement pour nous il tint bon.

Le lendemain, 18 Février, nous revîmes le jour dont nous

avions déſeſpéré de jouir encore ; la mort qui nous eût délivré de nos ſouffrances eût été ſans doute un bienfait ; mais l'amour de la vie eſt le ſentiment le plus puiſſant ſur le cœur de l'homme : il le conſerve juſqu'au dernier inſtant : les tourmens qu'il éprouve peuvent l'affoiblir ; il eſt rare qu'ils l'éteignent entierement. Notre premier mouvement en nous voyant encore ſur le côté du brigantin, fut de remercier le ciel de nous avoir conſervés juſqu'à ce moment, & d'élever vers lui nos mains ſuppliantes pour le conjurer d'achever ſon ouvrage, & de mettre le comble à ſon bienfait en nous facilitant les moyens de nous rendre à terre.

Jamais priere ne fut plus ar-dente ; le ciel touché parut l'exau-cer ; le vent se calma un peu ; l'a-gitation furieuse de la mer dimi-nua, & nous offrit un spectacle terrible encore à la vérité, mais beaucoup moins que les jours pré-cédens. Un de nos Matelots, ex-cellent nageur, après avoir exa-miné quelques temps le chemin qu'il y avoit à faire pour atteindre la terre, se détermina à risquer le passage. J'irai, nous dit-il, re-joindre mes compagnons ; nous essayerons de calfater & de cintrer le canot ; peut-être parviendrons-nous à le mettre en état de faire quelques voyages à bord pour vous sauver à tous la vie ; il n'y a plus que cette ressource à tenter ; nous ne devons pas différer ; nos

forces s'affoibliſſent à chaque inſtant n'attendons pas qu'elles ſoient abſolument éteintes ; employons le peu de vigueur qui nous reſte encore, à nous tirer de cet horrible état.

Nous applaudîmes à ſon diſcours ; nous l'encourageâmes du mieux qu'il nous fut poſſible à l'éxécution de ce deſſein, le ſeul qui pût nous être utile ; nous lui donnâmes des mouchoirs, & dix braſſes de ligne qui pouvoient ſervir à calfater le canot ; il s'en chargea & ſe jetta dans la mer ; nous le vîmes pluſieurs fois ſur le point de périr ; nos yeux inquiets s'attachoient à tous ſes mouvemens, nous le regardions comme notre unique reſſource, notre unique ſauveur ; nous partagions

les riſques qu'il couroit ; notre ſort dépendoit du ſien ; nous l'encouragions du geſte & de la voix ; nous travaillions pour ainſi dire avec lui ; nous ſouffrions lorſqu'il avoit de la peine à ſurmonter les obſtacles que lui préſentoient les flots ; notre imagination, nos deſirs ardens nous mettoient à ſa place ; nous éprouvions ce qu'il éprouvoit ; nous triomphions des vagues ; nous cédions à leur fureur ; nous fatiguions autant que lui ; nous demandions au ciel de le ſecourir ; ſon ſalut devoit faire le nôtre. Enfin après avoir paſſé cent fois alternativement de la crainte à l'eſpérance, nous le vîmes gagner le rivage avec des efforts infinis. Nous tombâmes auſſi-tôt à genoux pour en remer-

cier le ciel ; un rayon de joie se répandit dans nos ames & les fortifia.

Il étoit alors sept heures du matin ; nous attendîmes avec impatience le moment où l'on viendroit nous chercher ; nous restions continuellement tournés vers la terre ; nos yeux avides s'y élançoient ; ils regardoient nos quatre Matelots occupés autour du canot ; ils ne perdoient aucun de leurs mouvemens autant que l'éloignement le leur permettoit ; cette attention vive & soutenue sembloit adoucir notre impatience, & nous faire trouver moins long le temps de l'attente ; nous hâtions leur travail par nos vœux ; il avançoit cependant avec lenteur, & nous frémissions quelque-

fois qu'il ne fût inutile ; il fut fini à trois heures après midi ; nous vîmes lancer le canot à l'eau, il s'approcha de notre bâtiment. Comment peindre la joie de l'équipage à cette vue ! Elle éclatoit par des cris, par des larmes délicieuſes ; chacun embraſſoit ſon compagnon, & ſe félicitoit de cette faveur du ciel.

Cet attendriſſement, cette ſenſibilité mutuelle ne durerent pas, tout changea lorſqu'il fut queſtion de s'embarquer : le canot étoit petit, il ne pouvoit contenir qu'une partie de notre monde, tous ne pouvoient y entrer ſans le ſurcharger ; chacun le ſentoit, mais aucun ne vouloit reſter pour un ſecond voyage ;

la crainte de quelqu'accident qui pût l'empêcher de revenir, celle de rester encore exposé sur le brigantin, portoient tous les Matelots à demander à passer les premiers. Ceux qui avoient amené le canot me conjurerent d'en profiter sur le champ, en me disant qu'ils n'espéroient pas qu'il fût en état de venir deux fois: ces mots entendus de tout le monde exciterent de nouveaux gémissemens, & rendirent les sollicitations plus pressantes. Je pris aussitôt mon parti; j'élevai la voix, & j'imposai silence à tous. Vos clameurs, vos inquiétudes, leur dis-je, sont inutiles, & ne servent qu'à suspendre notre salut; vous périssez tous, si vous persistez à vouloir être transportés

tous à la fois : écoutez la raison ; soumettez-vous à ce qu'elle dicte, & espérez. Nous courons tous les mêmes risques ; les préférences seroient odieuses dans une occasion telle que celle-ci ; le malheur nous rend tous égaux, que le sort choisisse ceux qui doivent partir les premiers, soumettez-vous à sa décision ; & pour montrer à ceux de vous qu'il ne favorisera pas, que ce n'est point une raison de perdre l'espérance, je resterai avec eux, & je ne quitterai le brigantin que le dernier.

Cette résolution les étonna & les mit d'accord : un Matelot avoit par hasard des cartes dans sa poche, ce fut avec ce jeu que nous fîmes parler le sort. De onze

que nous étions encore, quatre s'embarquerent avec les quatre Matelots qui avoient amené le canot ; ils arriverent heureusement à terre, & l'on revint chercher les autres ; pendant ce temps j'avois remarqué que la violence de l'eau avoit détaché en partie l'arcasse (*f*) de notre bâtiment ; à l'aide de M. Desclau & de mon Negre, je parvins à l'en séparer tout-à-fait ; ce débris me parut propre à suppléer au canot pour me conduire à terre. M. Desclau, à qui j'en parlai, en jugea comme moi. Nous y descendîmes avec mon Negre lorsque

(*f*) C'est un terme de marine, qui désigne toute la partie extérieure de la poupe d'un vaisseau.

tout le monde fut embarqué ; nous suivîmes le canot, & nous abordâmes presque en même temps.

Avec quelle joie ne nous vîmes-nous pas sur la terre ! Quelles graces ne rendîmes-nous pas au ciel ! Quelle douceur nous éprouvâmes à reposer nos corps sur un plancher solide, sans crainte de le voir manquer sous nous ! Des huîtres que nous trouvâmes sur le bord d'une riviere dont l'embouchure n'étoit pas éloignée, nous fournirent un repas délicieux ; la privation de nourriture que nous avions souffert depuis le 16, donna à celle-ci l'assaisonnement le plus agréable ; nous jouîmes de notre situation présente ; nous passâmes une nuit

paiſible dans un ſommeil profond qui répara nos forces, & qui ne fut point troublé par les inquiétudes de l'avenir. Le lendemain nous nous éveillâmes avec la même ſatisfaction ; mais elle ne fut pas de longue durée.

Notre Capitaine en ſecond étoit tombé malade quelques jours après notre départ ; la fatigue du voyage, le mouvement du vaiſſeau, les alarmes perpétuelles dans leſquelles nous étions, avoient aggravé ſon mal ; à peine avoit-il eu la force de quitter ſon lit lorſque nous avions échoué, & je ſuis encore étonné qu'il ait eu celle de gagner le côté du navire lorſque les flots l'avoient couché, le temps que nous paſſâmes dans cette ſitua-

tion acheva de l'épuiser. Lorsqu'il fut question d'entrer dans le canot, il fut le premier nommé par le sort, & il y descendit sans secours; la nature sembloit s'être ranimée en lui, mais c'étoit un effort dangereux que la crainte lui avoit fait faire, & qui rassemblant toutes ses forces pour un moment, les épuisa; il fut le seul de l'équipage qui passa une mauvaise nuit à terre : il eut la constance de souffrir sans se plaindre, il ne voulut point nous réveiller. Lorsque le jour nous eut arrachés des bras du sommeil, j'allai le voir, je le trouvai dans la plus grande foiblesse; j'appellai pour le secourir, tout le monde se rassembla; mais que pouvions-nous? Ma derniere

heure eſt venue, nous dit il, je remercie le ciel de m'avoir conſervé juſqu'au moment où je vous verrois tous ſauvés. Cette inquiétude ne me ſuit point au tombeau. O mes chers compagnons, puiſſiez-vous profiter des faveurs que le ciel vous accorde? Vous n'êtes peut-être pas encore à la fin de vos peines; j'aime à me perſuader que vous avez paſſé les plus graves; je n'en partagerai plus avec vous; priez pour moi... Je meurs.

Il perdit connoiſſance à ces mots, & un inſtant après il rendit le dernier ſoupir. Sa perte nous arracha des larmes, & ſuſpendit notre joie: elle nous fit faire des réflexions. Nous étions dans un lieu déſert, la terre fer-

me n'étoit pas éloignée ; mais comment nous y transporter? Nous nous empressâmes de rendre les derniers devoirs à notre second Capitaine (g). Nous l'ensevelîmes dans ses habits, & nous creusâmes sa fosse dans le sable. Après avoir terminé cette pieuse & lugubre cérémonie, nous nous promenâmes sur le bord de la mer ; nous y trouvâmes nos malles, plusieurs barriques de taffia, & quantité de balots de marchandises que la mer y avoit jettés, & qui devoient y être arrivés avant nous. Ces effets, à la réserve du taffia, étoient alors d'une bien foible valeur à nos yeux ; nous aurions préféré un

(g) Il se nommoit Dutronche.

peu

peu de biſcuit, des armes à feu pour nous défendre, pour nous procurer du gibier, & ſur-tout du feu dont nous manquions, & qui auroit ſéché nos habits & nos membres tranſis par le froid & l'humidité. Ce dernier beſoin étoit celui qui ſe faiſoit ſentir avec le plus de violence; notre magination ſe tournant toute en-iere de ce côté, ne s'exerçoit que ſur les moyens de la ſatiſ-aire; nous eſſayâmes en vain la néthode des ſauvages, en frot-ant deux morceaux de bois l'un ontre l'autre; mais notre mal-dreſſe ne nous permit pas d'en enir à bout.

Nous renoncions enfin à l'eſ-oir de faire du feu, lorſque je emarquai que la mer s'étoit preſ-

qu'entierement calmée ; je résolus de faire un voyage à bord, à l'aide du canot ; si par hasard il venoit à me manquer, le trajet n'étoit pas long, je savois nager, & les flots considérablement abaissés ne m'exposoient pas à un grand danger. Je tâchai d'engager un ou deux Matelots, très-bons nageurs, à m'accompagner. Ils frémirent à ma seule proposition ; ils se ressouvenoient de ce qu'ils avoient souffert sur le côté du brigantin ; ils trembloient de s'y revoir encore sans espérance de revenir, si la mer recommençoit à s'agiter. Je ne jugeai pas à propos d'insister, je n'aurois rien gagné peut-être ; & s'ils s'étoient déterminés à me suivre, toujours en proie à leurs craintes

tremblans à la moindre vague qu'ils auroient vu s'élever, ils ne m'auroient été d'aucun secours, & n'auroient fait que me nuire & que m'embaraſſer dans mon entrepriſe. Lidée ſeule de notre navire effrayoit tout le monde : on eſſaya de me détourner de mon projet ; je plaignis cette terreur panique, & je courus m'embarquer avec précipitation ſans vouloir rien entendre, de peur que tous les avis réunis ne me rendiſſent auſſi foible, car j'ai remarqué dans pluſieurs occaſions où je me ſuis trouvé, combien l'exemple de pluſieurs peut influer ſur un ſeul. Un brave ſoldat devient puſillanime avec des lâches, comme un lâche prend ſouvent le courage de ceux qui l'entourent.

J'arrivai heureusement au brigantin; la mer en s'abaissant avoit laissé une partie de l'entrée libre, j'y amarai mon canot, & je passai dedans, non sans peine, il y avoit beaucoup d'eau, j'en eus quelquefois jusqu'à la poitrine. Je ne trouvai pas facilement ce que je cherchois, tout avoit été bouleversé; par un hasard dont je me félicitai, je rencontrai sous ma main un petit baril, qui contenoit environ vingt-cinq livres de poudre à tirer; il étoit placé dans un endroit où l'eau n'étoit pas montée; le baril d'ailleurs en auroit été difficilement pénétré; c'étoit une outre autrefois employée à mettre de l'eau-de-vie qui étoit bien conditionnée, & dans laquelle M.

Lacouture avoit mis sa poudre. Je pris avec cela six fusils, plusieurs mouchoirs de pariaca, des couvertures de laine; & un sac qui pouvoit contenir trente-cinq à quarante livres de biscuit; je trouvai encore deux haches, & c'est tout ce que je pus tirer.

Je revins dans l'Isle avec ma petite cargaison; elle y fut reçue avec une joie générale. Je fis ramasser un gros tas de bois sec, dont on trouvoit une grande quantité sur la côte, & je fis aussitôt du feu; ce fut une douceur incroyable pour toute notre petite troupe. Nous nous occupâmes à sécher nos habits, les couvertures que j'avois apportées, & quelques-unes des hardes que nous avions trouvées dans nos malles.

J'ordonnai enſuite à quelques Matelots de prendre de l'eau de la riviere pour paſſer notre biſcuit que la mer avoit preſque entierement gâté ; cette eau étoit plus ſalée que douce, mais elle n'étoit point amere ; nous la corrigions avec du taffia, & nous nous en contentions, parce que nous n'imaginions pas que cette Iſle en fournit d'autre (*m*).

Pendant que quelques-uns s'occupoient à paſſer notre biſcuit, & à l'étendre enſuite pour le faire ſécher, d'autres nettoyoient les ſix fuſils ; & les met-

(*m*) Nous nous trompions : l'Iſle des Chiens eſt arroſée par un grand nombre de rivieres ; mais nous ne le ſavions pas, & nous nous écartions peu de la côte où nous avions abordé.

toient en état de ſervir ; ils furent bientôt prêts. J'avois dans ma malle quelques livres de plomb en grains ; j'en donnai avec de la poudre à nos deux plus adroits tireurs ; ils chaſſerent, & nous apporterent au bout d'une heure cinq ou ſix pieces de gibier, car il eſt très-abondant ſur cette côte. Nous le fimes cuire, & il nous fournit un excellent ſouper le ſoir même. Nous paſſâmes enſuite la nuit auprès de notre feu, enveloppés dans nos couvertures qui étoient ſéches ; nous étions chaudement, & les autres commodités nous euſſent paru peu de choſe en comparaiſon de celle-là.

Le lendemain 20 Février, nous réfléchîmes ſur ce que nous avions à faire ; le paſſage du mal-

être à un état meilleur, & nos occupations de la veille ne nous avoient pas permis de songer à l'avenir; nous nous étions estimés heureux depuis que nous avions échappé au naufrage; nous cessâmes de l'être en pensant à ce que nous allions devenir. Nous étions dans un lieu désert, il n'y avoit aucun chemin frayé pour nous conduire à quelqu'endroit habité; il falloit traverser des rivieres extrêmement larges, des bois épais & inaccessibles dans lesquels on risque de s'égarer à chaque pas. Les bêtes féroces étoient à craindre; la rencontre des Sauvages n'étoit pas moins dangereuse; nous ignorions s'il n'y en avoit pas actuellement dans notre Isle; nous savions que ceux

qui habitent la côte des Appalaches, abandonnent leurs villages pendant l'hiver, se rendent dans les Isles voisines où ils chassent jusqu'au mois d'Avril, qu'ils retournent sur la terre ferme, avec les dépouilles des animaux qu'ils ont tués, & vont les troquer avec les Européens, contre les armes, la poudre & l'eau-de-vie, dont ils ont besoin. Il se pouvoit faire que nous fussions surpris par un parti considérable de ces Sauvages, au moment où nous nous y attendrions le moins; qu'ils ne nous arrachassent la vie pour s'approprier les misérables effets qui nous restoient encore: nous craignîmes aussi que les barriques de taffia qui étoient sur la côte ne tombassent entre leurs mains. Ces

barbares qui aiment cette liqueur auroient pu s'enivrer, nous rencontrer dans cet état où il eſt impoſſible de leur faire entendre raiſon ; & nous maſſacrer ſans pitié. Nous ne balançâmes pas à prévenir ce péril en défonçant toutes ces barriques ; nous n'en conſervâmes que trois ; nous les cachâmes dans un bois ; & pour plus grande ſûreté, nous les enterrâmes dans le ſable.

Nous demeurâmes ce jour entier & le ſuivant dans les inquiétudes que ne pouvoient manquer de nous inſpirer ces réflexions. Nous tremblions à chaque inſtant d'être attaqués par les Sauvages ; nous n'oſions plus nous écarter les uns des autres ; le jour & la nuit nous veillions alterna-

tivement, regardant de tous côtés, dans la crainte d'être surpris. Quelques-uns qui se défioient de la vigilance de celui qui faisoit sentinelle, interrompoient leur repos pour veiller en même temps. Je n'ai jamais vu rassemblés sur un si petit nombre d'hommes, tant de malheurs & tant de timidité.

Le 22 Février au matin, presque toute notre troupe fatiguée de la veille de la nuit, s'étoit enfin laissé surprendre au sommeil. Tout-à-coup, deux Matelots que la crainte tenoit encore les yeux ouverts, s'écrient d'un ton lamentable: *Alerte, voici des Sauvages, nous sommes perdus.* Tous se levent à ce mot, & sans songer à prendre d'autres informations,

ſe préparent à fuir. Je réuſſis enfin à les arrêter ; je les force à régarder ces Sauvages qu'on nous annonçoit ; ils étoient au nombre de cinq, deux hommes, trois femmes, tous armés d'un fuſil & d'un caſſe-tête. Que craignez-vous, leur dis-je ? Cette troupe eſt-elle ſi redoutable ? N'eſt-elle pas inférieure à la nôtre ? Nous ſommes en état de leur faire la loi, s'ils ne viennent pas avec des intentions pacifiques ? attendons-les, ils peuvent nous ſervir & nous aider à ſortir de ce lieu.

Mes compagnons rougirent de leur terreur, ils s'aſſirent tranquillement auprès de leur feu. Les Sauvages arriverent ; nous les reçûmes avec de grandes démonſtrations d'amitié ; ils y répondirent

par de pareilles. Nous leur fimes préſent de quelques-unes de nos hardes, & de quelques taſſes de taffia qu'ils burent avec plaiſir. Celui qui étoit à leur tête parloit un peu eſpagnol, un de nos Matelots qui entendoit cette langue, lia converſation avec lui, & nous ſervit d'interprête.

Nous apprîmes du Sauvage qu'il s'appelloit Antonio, & qu'il étoit de Saint-Marc des Appalaches; il étoit venu hiverner dans une Iſle éloignée de trois lieues de celle où nous étions. Quelques débris de notre naufrage, que la mer avoit entraînés ſur la côte où il s'étoit établi, l'avoient engagé à venir dans l'Iſle aux Chiens. Il avoit avec lui ſa famille, compoſée de ſa mere, de ſa femme, de

ſa ſœur & de ſon neveu. Nous lui demandâmes s'il vouloit nous conduire à Saint-Marc des Appalaches, en l'aſſurant qu'il ſeroit content de nous. Il ſe retira à l'écart à cette propoſition; il parla pendant près d'une heure avec ſa famille, nous remarquâmes que durant ce temps il porta ſouvent les yeux ſur nos armes, ſur nos malles, nos couvertures & nos autres effets. Nous ne ſavions que penſer de cette conférence: nous conçûmes quelques ſoupçons contre lui; mais l'air ouvert avec lequel il nous revint trouver, & l'offre qu'il nous fit de venir nous prendre inceſſamment, les diſſipa; il nous dit que nous n'étions qu'à dix lieues de Saint-Marc des Appalaches, & il nous

trompoit, car il y en avoit vingt-ſix ; mais nous l'ignorions : peut-être que ſi nous euſſions été plus inſtruits, ce petit défaut de bonne foi nous auroit fait tenir ſur nos gardes.

Antonio repartit avec nos préſens ; trois de nos Matelots ne firent point de difficulté de s'en aller avec lui ; il promit de revenir le lendemain avec ſa pirogue. Il tint effectivement parole ; nous le vîmes le 23 ; il nous apporta une outarde & la moitié d'un chevreuil. Comme il étoit arrivé tard, nous ne nous embarquâmes point ce jour-là. Le 24 nous chargeâmes une partie de nos effets, & nous partîmes au nombre de ſix, parce que ſa pirogue n'en pouvoit contenir davantage. Ceux qui reſte-

rent derriere nous, exigerent que je m'en allaſſe le premier ; bien aſſurés, diſoient-ils, que je ne les oublirois pas, & que ſi le Sauvage refuſoit de les venir prendre, je ſaurois l'y forcer.

Antonio nous débarqua dans l'autre Iſle, où nous trouvâmes nos trois compagnons, qui l'avant-veille avoient pris les devans. Je n'eus rien de plus preſſé à mon arrivée, que de répondre à la confiance qu'avoient en moi les cinq Matelots que nous avions laiſſés dans l'Iſle aux Chiens : je conjurai notre hôte de les amener avec le reſte de nos effets ; mais je ne pus le déterminer à entreprendre tout de ſuite ce voyage ; il vouloit, diſoit-il, nous conduire auparavant en

terre ferme. Je n'y consentis point ; son opiniâtreté me devint suspecte, & je le forçai de céder à la mienne. Après deux jours entiers de sollicitations, j'obtins qu'il se mit en route, & le 28 Février nous nous trouvâmes tous réunis ; ce fut une consolation pour nous : dès que nous n'étions pas ensemble, il sembloit qu'il nous manquoit quelque chose, nous nous regardions comme des freres, nous nous prêtions mutuellement des secours & de l'appui ; la distinction des états avoit disparu, le Capitaine & le Matelot étoient amis & égaux : rien de plus tendre que les liaisons formées par le malheur ! Nous étions quatorze, nous ne formions tous qu'une famille.

Dès que tout notre monde fut rassemblé, je sommai le Sauvage de tenir sa promesse, & de nous conduire enfin en terre ferme; mais l'ardeur qu'il avoit d'abord montrée s'étoit beaucoup ralentie; il nous fuyoit pour éviter nos sollicitations. Tout le jour il alloit chasser avec sa famille, & le soir il ne paroissoit point dans sa cabanne qu'il nous avoit abandonnée, & que nous habitions; nous ne savions que penser de sa conduite. Que vouloit-il faire de nous? Epioit-il le moment de s'emparer de nos effets & de nous quitter? Ce soupçon nous excita à la vigilance, & nous la fimes si exacte, qu'il lui fut impossible de nous voler. Quelques-uns de nos compagnons, las de ses délais,

proposerent un parti violent, mais qui nous auroit épargné peut-être bien des malheurs : c'étoit de tuer les cinq Sauvages, & de nous emparer de leur pirogue, pour tenter d'arriver aux Appalaches. Je les détournai de ce dessein, dont les conséquences me parurent très-dangereuses ; il étoit à craindre que les Sauvages de leur nation ne fussent instruits de leur mort, & ne voulussent la venger ; aucun de nous ne connoissoit ces Isles & ces mers ; comment aurions-nous trouvé la terre ferme ? Le hasard seul pouvoit nous y conduire. Mais est-il prudent de s'embarquer sans autre espérance que celle qui est fondée sur le hasard ?

Nous demeurâmes cinq jours

dans cette Isle, vivant de notre pêche & de notre chasse, économisant notre biscuit dans la crainte de le voir manquer, & nous bornant à une once par jour. Enfin à force de chercher Antonio, nous le rencontrâmes, nous parvinmes à le gagner par nos prieres & par quelques présens; il consentit à nous mener. Notre troupe se divisa encore, & le 5 Mars nous chargeâmes dans la pirogue la meilleure partie de nos effets: nous nous y embarquâmes au nombre de six; savoir, M. Lacouture, sa femme, son fils âgé de quinze ans, & qui par un prodige inconcevable avoit résisté, ainsi que sa mere, à toutes nos traverses, M. Desclau & moi. J'emmenai aussi

mon Negre qui faiſoit le ſixiéme. Antonio & ſa femme vinrent avec nous; les trois autres Sauvages reſterent avec nos huit Matelots, dont nous ne nous ſéparâmes pas ſans verſer bien des larmes. Nous éprouvâmes, les uns & les autres, un ſerrement de cœur, un ſaiſiſſement qui ſembloit nous annoncer que nous nous faiſions nos derniers adieux, & que nous ne nous verrions plus.

Ce voyage ſi ardemment deſiré, obtenu avec tant de peine, devoit nous être plus funeſte que celui où nous avions fait naufrage. Nous avions déja eſſuyé bien des infortunes, de nouvelles nous attendoient. C'eſt ici, mon ami, que j'ai eu le plus beſoin de ma fermeté, & qu'elle m'a abandon-

né plusieurs fois. Vous trouverez dans ce que je vais vous raconter, des malheurs extraordinaires, & ces événemens horribles que je vous ai annoncés, & dont le souvenir seul me fait frémir encore.

Antonio nous avoit assuré que notre voyage ne dureroit pas plus de deux jours; nous avions fait nos provisions en conséquence. La crainte des événemens nous avoit cependant fait prendre les vivres pour quatre jours; ils consistoient en 6 à 7 livres de biscuit, & plusieurs quartiers d'ours & de chevreuils boucannés. Cette précaution étoit raisonnable, mais elle ne fut pas suffisante; notre route devoit être plus longue, & nous nous en apperçûmes

dès le premier jour. Antonio s'arrêta après trois lieues, & nous descendit dans une Isle, où il nous força de demeurer jusqu'au l'endemain, que nous ne fimes pas un chemin plus considérable. Je remarquai qu'au lieu de nous passer du côté de la grande terre, il s'amusoit à nous promener d'Isles en Isles (*n*). Cela me donna des inquiétudes, & augmenta la défiance que sa conduite m'inspiroit. Six jours s'écoulerent dans ces petites traversées; nos provi.

(*n*) Ces Isles ne me sont pas bien connues; lorsqu'on les voit de la pleine mer, on diroit qu'elles font partie de la terre ferme; mais elles en sont séparées par un canal d'environ deux lieues. Je suis descendu sur quatre de ces Isles; elles sont fort basses & fort sablonneuses.

ſions étoient épuiſées ; nous n'avions plus d'autre nourriture que les huîtres que nous rencontrions ſur le rivage, & quelque peu de gibier que le Sauvage nous donnoit quelquefois.

Les jours ſuivans ne changerent rien à la maniere dont Antonio nous faiſoit voyager. Nous partions à huit ou dix heures du matin, il nous contraignoit de nous arrêter à midi juſqu'au lendemain ; ſouvent nous faiſions nos haltes dans des lieux déſagréables où nous ne trouvions rien à manger, & où l'eau nous manquoit auſſi.

Il y avoit ſept jours que nous étions en route ; la terre ferme, cet objet de tous nos deſirs, le but de notre voyage, ne paroiſſoit point ;

point ; nous étions accablés de fatigue, épuisés par la mauvaise nourriture que nous prenions en très-petite quantité ; nous étions déja sans forces, & presque incapables de pouvoir ramer. Cet état cruel fit sur moi une impression qu'il n'avoit pas encore fait ; l'excès du malheur échauffa mon sang, aigrit mon caractere ; je ne vis dans Antonio qu'un scélérat adroit qui vouloit abuser de notre infortune, & nous faire périr insensiblement. Ces réflexions m'agitoient au milieu de la nuit, & me tenoient réveillé auprès d'un grand feu que nous avions allumé, & autour duquel dormoient mes compagnons. J'appellai M. Desclau & M. Lacouture ; je leur fis part des idées sinistres qui m'occu-

poient ; je leur fis ſentir ce que nous devions attendre de ce perfide Sauvage ; ce qu'il avoit fait déja juſtifioit ma défiance. Je leur dis nettement qu'il en vouloit à nos jours, & que c'étoit fait de nous ſi nous ne le prévenions pas. Je ne conçois pas comment je pus inſiſter avec tant de chaleur ſur la néceſſité de tuer Antonio ; c'étoit moi qui dans l'Iſle avois empêché nos Matelots de s'en défaire. Je ne ſuis pas né barbare ; mais l'infortune m'avoit rendu féroce, capable de méditer un meurtre & de l'exécuter ; la circonſtance où j'étois me ſervoit d'excuſe, & ce qui arriva enſuite, acheva de juſtifier ma réſolution à mes yeux.

M. Deſclau & M. Lacouture

jugerent différemment de ce dessein ; ils me rappellerent les mêmes raisonnemens dont je m'étois servi pour en détourner nos Matelots. Ils ne me persuaderent pas ; mais je cédai à leurs représentations ; je passai le reste de la nuit avec eux sans rien entreprendre.

Le lendemain 12 Mars, nous fimes encore deux lieues, & nous descendîmes à l'ordinaire dans une Isle, abattus par la misere, pressés du besoin de dormir. Nous prîmes chacun une couverture dans laquelle nous nous enveloppâmes suivant notre usage, & nous nous couchâmes autour d'un grand feu. Le sommeil nous gagna, & nous nous y livrâmes avec joie, parce que c'étoit autant de temps

de diminué ſur notre infortune : mais le mien ne fut pas long ; mes inquiétudes me reprirent avec plus de force ; l'agitation de mon ſang écarta loin de moi le repos ; les idées les plus funeſtes ſe préſenterent à mon imagination. Je ne ſais ſi l'on doit croire aux preſſentimens : c'eſt une chimere peut-être que la philoſophie a détruite avec bien d'autres préjugés. Je n'entreprendrai pas de diſſerter ſur ce ſujet ; je dirai ſimplement ce que j'ai éprouvé. Je crus me voir ſur le bord de la mer, où j'apperçus le Sauvage avec ſa femme gagnant le large avec ſa pirogue. Mon imagination étoit ſi fortement frappée de cet objet, que je croyois l'avoir devant les yeux ; il méchappa

un cri perçant qui réveilla mes compagnons ; ils me tirerent, en m'interrogeant, de l'efpece d'extafe dans laquelle j'étois. Je leur dis ce qui m'occupoit ; ils fe moquerent de mes terreurs. Leurs difcours, leurs railleries me firent croire qu'en effet j'avois rêvé ; j'étois trop éloigné du rivage pour pouvoir facilement y voir ce que j'imaginois avoir vu. Je finis par rire comme les autres de ce qui venoit de fe paffer. Ils ne tarderent pas à fe rendormir : moi-même je me laiffai aller à un fommeil profond, & ce ne fut qu'à minuit que je me réveillai en furfaut, avec la même idée dont je m'étois moqué quelques heures auparavant.

Mes inquiétudes furent alors

plus vives; je ne pus résister à l'envie d'aller voir ce qui se passoit sur le bord de la mer. Je me leve seul, sans rien dire, sans réveiller personne ; je marche d'un pas chancelant sur le rivage ; le ciel étoit serein ; la lune répandoit une clarté vive que rien n'interceptoit ; elle aide mes yeux, je les porte vers l'endroit où devoit être la pirogue ; je ne l'apperçois plus ; je cherche, je regarde de tous côtés..... Elle étoit disparue. J'appelle le Sauvage : personne ne répond. Mes compagnons éveillés par mes cris, accourent sur le bord de la mer ; je n'ai pas besoin de les informer de ce qui se passe ; ils poussent des plaintes douloureuses ; ils gémissent d'avoir retenu

mon bras, lorſque j'allois la veille prévenir les deſſeins du perfide: mais de quoi ſervent les regrets, lorſque le mal eſt fait, & qu'il eſt irréparable?

Nous voilà donc une ſeconde fois ſeuls dans une Iſle déſerte, ſans ſecours, ſans alimens, ſans armes, ſans moyens pour nous en procurer. Nous n'avions que les vêtemens qui étoient ſur nos corps & nos couvertures; nos fuſils nos effets étoient dans la pirogue; nos épées même que nous emportions ordinairement avec nous, y étoient reſtées ce jour-là. Toutes nos armes offenſives & défenſives conſiſtoient dans un mauvais couteau qui ſe trouva par haſard dans ma poche, & j'étois le ſeul de la troupe

qui en eût un. L'Isle ne produisoit aucune racine, aucun fruit que nous puissions manger; la mer n'y jettoit aucun coquillage. Quelle situation affreuse! Quelle espérance nous restoit-il? Et comment se soutenir par le courage avec tant de raison de le perdre?

Dès que le jour commença à paroître, nous ramassâmes nos couvertures, qui étoient l'unique bien qui nous restoit; nous nous rendîmes sur le rivage, dans l'espérance incertaine d'y trouver quelques huîtres pour soulager notre faim. Nos recherches furent inutiles; nous marchâmes pendant près de deux heures sans appercevoir le moindre aliment, ni même une goutte d'eau potable.

Nous arrivâmes enfin au bout de cette Isle stérile; de-là, nous en découvrîmes une autre qui n'étoit séparée de celle où nous étions que par un trajet d'eau d'un demi-quart de lieue, nous y avions passé un jour & une nuit avec le Sauvage. Je me rappellai que nous y avions trouvé d'excellens coquillages & de la bonne eau. Combien nous regrettâmes de n'avoir pas été plutôt abandonnés sur celle-là ! Nous y aurions du moins vécu. Cette réflexion ajoutoit à notre douleur. Nous nous assîmes sur le sable, en contemplant d'un œil avide cette Isle desirée & en gémissant de la stérilité de la nôtre.

Après nous être reposés quelque tems, nous sentant pressés

par la faim, nous délibérâmes s'il falloit hasarder de traverser le bras de mer qui séparoit les deux Isles : nous devions nous attendre à mourir, si nous ne le tentions pas. Personne n'hésita ; mais lorsque nous allions l'entreprendre, nous fûmes arrêtés par une réflexion qui ne s'étoit pas encore présentée. Nous avions avec nous Madame Lacouture & son fils : comment pourroient-ils nous suivre ? Ce passage n'étonnoit pas des hommes accoutumés à l'eau ; mais comment une femme & un enfant l'entreprendroient-ils sans danger ? Nous voyions déja M. Lacouture inquiet mesurant des yeux le canal, & songeant au moyen de conduire sûrement deux person

nes qui lui étoient ſi cheres. L'humanité ne nous permettoit pas de les laiſſer derriere nous. Nous offrîmes de nous relayer ſucceſſivement pour leur donner la main à tous les deux, tandis que mon Negre qui étoit le plus petit de la troupe, marcheroit devant, ſonderoit le terrein, & nous avertiroit des endroits où il ne ſeroit pas uni.

Je pris la main de Madame Lacouture. M. Deſclau prit celle du jeune homme: le mari fit deux paquets de nos couvertures & d'une partie de nos habits que nous quittâmes, en chargea un ſur la tête de mon Negre, garda l'autre, & nous nous mîmes en route. Heureuſement le fond étoit aſſez ſolide & aſſez égal; l'eau,

dans sa plus grande profondeur, ne nous alloit que jusqu'à l'estomac. Nous marchâmes avec lenteur, & nous arrivâmes à l'autre bord. Madame Lacouture, pendant cette traversée pénible, montra un courage & une vigueur qui me surprirent; elle les conserva dans toutes les circonstances, & on ne peut pas dire que sa compagnie fût inutile ni embarrassante.

Parvenus enfin à cette Isle où nous espérions trouver des alimens, nous éprouvâmes une autre incommodité qui pensa nous être funeste. Nous avions passé une heure & demie dans l'eau; le froid nous saisit aussitôt que nous en fûmes sortis; il nous étoit impossible de faire du

feu pour nous fécher & pour nous réchauffer ; nous n'avions aucun inftrument pour cela. Il n'y avoit pas une feule pierre dans cette Ifle, ni dans toutes celles où nous nous étions arrêtés.

Nous fentîmes vivement la privation du feu; c'eft en nous donnant du mouvement, en nous agitant fans ceffe, que nous parvinmes à nous échauffer ; nous marchâmes pour cet effet pendant quelques heures, en cherchant des huîtres que nous dévorions à mefure que nous en rencontrions. Dès que nous fûmes raffafiés, nous en fimes une petite provifion que nous portâmes auprès d'une fource d'eau douce où nous nous établîmes. Nous nous

y reposâmes. Le soleil qui étoit fort chaud, nous permit de rester quelque temps assis sans souffrir du froid que nous craignions d'éprouver ; il sécha nos habits mouillés, sans quoi leur humidité nous auroit prodigieusement incommodés pendant la nuit. Cela n'empêcha pas que nous ne la passassions d'une maniere très-désagréable ; le froid nous réveilla plusieurs fois, & nous n'eûmes pas d'autre parti à prendre pour l'éloigner, que celui de nous lever & de nous promener.

Le lendemain il fit un vent de sud & de sud-est, qui contribua à nous échauffer : nous allâmes chercher des coquillages vers le bord de la mer ; elle n'étoit point baissée, & nous n'en

trouvâmes point; nous fûmes forcés de nous en tenir à ceux que nous avions amaſſés la veille: nous eûmes occaſion de remarquer que lorſque le vent venoit du même côté, la mer ne ſe retiroit point, & qu'il falloit ſe précautionner d'avance pour des proviſions, & les faire toujours avant l'heure de la marée. Nous n'acquîmes cette connoiſſance qu'à nos dépens, après avoir reſté quelquefois ſans vivres; nous étions obligés de chercher parmi les herbes & les racines, celles que nous croyions pouvoir ſuppléer aux coquillages: nous ne pûmes faire uſage que d'une plante qu'on appelle la petite vinette, & qui eſt une eſpece d'oſeille ſauvage,

Je ne m'arrêterai pas ſur ce que nous fimes pendant les dix premiers jours qui s'écoulerent depuis celui où Antonio nous avoit abandonnés. Nous eûmes beaucoup à ſouffrir du froid pendant la fraîcheur des nuits, & quelquefois de la faim; nous paſſions les journées entieres à chercher de quoi fournir à notre ſubſiſtance, à pleurer ſur nos infortunes, & à demander au ciel de daigner y mettre un terme. Notre état étoit toujours le même, & nos peines, nos plaintes, nos inquiétudes ne vous préſenteroient que des détails monotones ſur leſquels il eſt inutile de m'appéſantir.

Le 22 Mars ou environ, car je ne puis vous répondre de

l'exactitude des dates qui vont suivre, pendant que nous continuions nos gémissemens ordinaires, & que nous rêvions aux moyens de quitter ce triste séjour, nous nous rappellâmes que dans une Isle voisine, où notre Sauvage nous avoit menés, il y avoit une vieille pirogue qu'on avoit abandonnée sur la côte. Nous imaginâmes qu'il ne seroit peut-être pas impossible de la racommoder & de nous en servir pour traverser le bras de mer qui nous séparoit de la terre ferme. Cette idée nous séduisit ; l'espoir qu'elle nous inspira pouvoit être chimérique, mais nous nous y livrâmes avec autant d'ardeur que si nous eussions été certains de sa réalité. Les malheureux ne sont pas dif-

ficiles en espérances ; ils ne voyent dans tous les projets qu'ils font que le terme de leurs maux : c'est à ce point que se terminent toutes leurs combinaisons. Les circonstances qui peuvent les empêcher d'y arriver, les obstacles inévitables qu'ils trouveront souvent devant eux, ne se présentent que foiblement à leur imagination; leur esprit les rejette avec effroi, & refuse de les examiner, de peur qu'ils ne lui fassent perdre l'idée flatteuse qui les console.

Nous raisonnâmes donc, M. De clau, M. Lacouture & moi, sur les moyens de nous rendre auprès de cette vieille pirogue. Nous nous orientâmes du mieux que nous pûmes; nous évaluâmes le chemin que nous aurions à

faire pour arriver à cette Isle; nous conjecturâmes que nous n'en étions qu'à quatre ou cinq lieues, & effectivement nous ne nous trompions pas. Nous ne nous dissimulâmes point les difficultés que nous rencontrerions dans ce voyage; nous nous attendîmes à trouver des rivieres & un bras de mer à traverser ; mais cela ne nous rebuta point. Nous resolûmes de tenter l'entreprise, sûrs de l'exécuter pourvu qu'elle fût possible. Dès le même jour nous nous mîmes en marche; nous ne voulûmes point conduire avec nous Madame Lacouture & son fils : l'un & l'autre n'auroient fait que nous retarder; ils ne pouvoient supporter comme nous la peine & la fatigue; nous au-

rions été obligés peut-être de les laiſſer derriere nous ſur le bord de quelque riviere où nous n'aurions pas trouvé de gué, & qu'il auroit fallu abſolument paſſer à la nage. Madame Lacouture ſentit ces raiſons; elle conſentit à nous attendre avec ſon fils; je leur laiſſai mon Negre pour les ſervir, & nous partîmes après leur avoir promis de revenir inceſſamment avec la pirogue, ſi nous la raccommodions, & ſans elle, ſi elle ne pouvoit nous être utile, ou ſi nous ne pouvions la trouver.

Le projet que nous avions formé étoit notre unique eſpoir & notre ſeule reſſource, nous nous en entretinmes pendant notre route; nous en parlions comme

l'une chose dont l'exécution étoit
ûre ; cela ranimoit notre cou-
rage, nous donnoit une nouvelle
vigueur, & nous faisoit trouver
e chemin moins long. Dans tous
es états de la vie, dans toutes les
circonstances, les hommes se
percent de chimeres : on en voit
quitter les plaisirs réels dont ils
ouissent, pour en imaginer de
nouveaux & s'amuser de l'illusion :
c'est pour les infortunés qu'elle
est réellement un bonheur ; tant
qu'elle les occupe, le sentiment
de leurs peines les affectent moins
vivement, ils les oublient pour
ainsi dire.

Nous arrivâmes enfin, après
trois heures & demie de marche,
à l'extrémité de notre Isle. Nous
n'avions point rencontré de ri-

vières aſſez larges pour nous ar-
rêter longtemps ; celles que nous
vîmes n'auroient paſſé que pour
de foibles ruiſſeaux en Europe ; il
ne nous fut pas difficile de les
traverſer. Nous trouvâmes au
bout de l'Iſle une eſpece de canal
d'un quart de lieue, qui nous sé-
paroit de celle où nous dirigions
nos pas : cette étendue d'eau à
traverſer nous cauſa quelque ef-
froi ; nous la meſurions des yeux
avec une certaine inquiétude ; le
deſir de nous procurer une voi-
ture, l'ardeur avec laquelle nous
nous occupions à ſortir de notre
miſere, ſoutinrent notre réſolu-
tion. Nous nous aſſîmes pendant
une heure pour nous repoſer ;
nous avions beſoin de toutes nos
forces pour réuſſir dans le trajet

que nous allions entreprendre : nous ignorions si le canal seroit par-tout guéable ; nous tremblions qu'il ne le fût pas, & que l'espace que nous aurions à traverser à la nage, ne fût trop considérable pour nos forces ; cette idée nous retint encore en suspens pendant une demi-heure ; enfin nous résolûmes de tout risquer. Avant d'entrer dans l'eau, nous nous jettâmes à genoux ; nous adressâmes au ciel une priere courte, mais fervente, dans laquelle nous lui demandions son appui : des infortunes aussi longues que les nôtres, les périls sans cesse renaissans auxquels nous étions exposés, nous avoient fait sentir plus que jamais le besoin d'un secours surnaturel, & la né-

ceſſité de recourir à Dieu. Après avoir rempli ce devoir, nous nous jettâmes dans l'eau, en nous confiant à la Providence; ce fut elle qui nous ſoutint & qui nous empêcha de périr dans cette traverſée.

Le terrein ſur lequel nous marchions étoit très-inégal; nous ne faiſions pour ainſi dire que monter & deſcendre: nous n'étions pas à cent pas du bord, que nous perdîmes tout-à-coup le gué; nous plongeâmes malgré nous; ce contre-temps nous étourdit, il nous fit preſque prendre la réſolution de revenir ſur nos pas: nous avancions cependant à la nage; nous trouvâmes bientôt le fond, & nous nous apperçûmes que ce qui nous avoit ſi fort effrayés,

frayés, étoit un trou dans lequel nous étions tombés, & que nous aurions évité si nous nous étions écartés de dix ou douze pas. Nous finîmes notre route sans accident, trouvant tantôt plus d'eau, tantôt moins, & en ayant quelquefois jusqu'au menton.

Nous n'en pouvions plus lorsque nous arrivâmes à l'autre bord; nous fûmes contraints de nous jetter par terre, & de nous y reposer en attendant que nous eussions repris assez de forces pour pouvoir aller plus loin. Le tems, heureusement pour nous, étoit très-serein, aucun nuage ne cachoit le soleil; ses rayons qui dardoient à plomb sur nous, nous garantirent du froid, dont nous n'aurions pu nous défendre sans

ce ſecours, & ſécherent nos habits & nos couvertures que nous avions apportées avec nous.

Dès que nous nous fûmes repoſés pendant quelque temps, nous ramaſſâmes des coquillages que le haſard nous préſenta, & qui réparerent nos forces. Nous rencontrâmes à peu de diſtance une eſpece de puits, dans lequel nous trouvâmes de l'eau douce qui nous ſervit à nous déſaltérer. Nous marchâmes enſuite vers la côte où devoit être la pirogue; nous ne tardâmes pas à la découvrir; perſonne ne pouvoit nous en diſputer la poſſeſſion. Nous l'examinâmes en arrivant d'un œil avide & curieux; elle étoit dans l'état le plus déplorable. Au premier aſpect, il nous parut

impoſſible de la rendre jamais capable de quelque uſage. Nous ne nous en tinmes cependant pas à ce premier examen ; il eut été affreux pour nous d'avoir fait un voyage auſſi pénible & auſſi long dans cette eſpérance, pour la voir enſuite trompée. Nous la retournâmes de tous les côtés, nous en fondâmes toutes les parties, & je reconnus que tous nos efforts ſeroient inutiles. M. Deſclau & M. Lacouture n'en jugerent pas comme moi ; je me rendis à leur raiſonnement : après tout, il n'y avoit aucun riſque à eſſayer de la racommoder ; ce ne ſeroit que du temps & de la peine perdus. Nous étions accoutumés à la peine ; & quant au temps, à quelle autre choſe pouvions-nous

l'employer ? Cette occupation pouvoit d'ailleurs nous diſtraire, nourrir un foible reſte d'eſpérance, & tout cela étoit précieux dans une ſituation auſſi fâcheuſe que la nôtre.

Nous nous mîmes ſur le champ à cet ouvrage; nous ramaſſâmes des gaules & une certaine herbe qui croît au haut des arbres, & que l'on appelle *Barbe eſpagnolle*: c'étoient les matériaux que nous devions employer pour radouber notre frêle bâtiment. Ce ſoin nous occupa le reſte de la journée: nous fûmes enfin obligés de quitter ce travail de bonne heure pour chercher des alimens, & heureuſememt nous n'en manquâmes pas.

Le ſoleil venoit de ſe coucher;

un vent frais commençoit à s'élever, & nous menaçoit d'une nuit qui feroit très-froide. Chaque fois que nous nous trouvions dans ces circonftances, nous pleurions amérement l'impuiffance où nous étions de faire du feu : la découverte du moindre caillou auroit été pour nous le tréfor le plus précieux ; mais j'ai déja dit qu'on n'en voyoit aucun dans ces Ifles. Dans ce moment je me rappellai que le Sauvage qui nous avoit fi cruellement trahis, avoit changé la pierre de fon fufil le jour qu'il nous avoit fait faire halte dans cette Ifle. Ce fouvenir fut un trait de lumiere qui ramena un léger efpoir dans mon ame. Je me leve avec une précipitation qui furprend mes deux camarades ;

je les quitte ſans leur dire où je vais ; je cours avec précipitation vers le lieu où Antonio nous avoit débarqués : il n'étoit pas éloigné. J'y arrive, je reconnois la place où nous avions paſſé la nuit : on y voyoit encore les reſtes des cendres du feu que nous y avions allumé. Je parcours lentement les endroits voiſins ; je cherche avec attention le lieu où le Sauvage avoit changé ſa pierre & jetté la mauvaiſe ; il n'y a pas un coin que je n'examine avec l'attention la plus ſcrupuleuſe, pas un brin d'herbe que je ne ſouleve pour voir ſi elle ne me cache point cette pierre ſi précieuſe : pendant un gros quart d'heure je fais des recherches vaines : la nuit approche ; je ne jouis plus que

d'un foible crépuſcule, à l'aide duquel je diſcerne à peine les objets. Je renonçois déja à mon eſpérance, & je me diſpoſois à rejoindre mes compagnons, plus triſte & plus affligé que je ne l'étois en les quittant, lorſque je ſens ſous mes pieds nuds, car j'avois quitté mes ſoulliers qui ne pouvoient plus être d'aucun uſage, je ſens, dis-je, un corps dur; je m'arrête avec un ſecret frémiſſement, partagé entre la crainte & l'eſpérance: je me baiſſe, je porte une main tremblante ſous mon pied que je n'avois oſé déranger, de peur de perdre le corps qu'il couvroit; je le ſaiſis: c'étoit en effet la pierre à fuſil que je cherchois; je la reconnois avec une joie qu'il me ſeroit difficile

de vous exprimer, & qui vous ſurprendra ſans doute, ainſi que ceux qui n'ont pas été dans ma ſituation, & qui dans cette vieille pierre ne verront qu'un miſérable caillou. O mon ami! puiſſiez-vous ignorer toujours ce que c'eſt que le beſoin, le malheur qui empêche de le ſatisfaire, & quelle importance & quel prix ils attachent aux choſes les plus viles à nos yeux.

Tranſporté de joie, je courus à mes compagnons : bonne nouvelle, m'écriai-je de fort loin, & avant même qu'ils puſſent m'entendre : je l'ai trouvée, je l'ai trouvée. Ils accoururent à mes cris, & m'en demanderent la cauſe. Je leur montrai ma pierre à fuſil ; je leur dis de cueil-

lir du bois ſec ; je tirai mon couteau, le ſeul inſtrument de fer que nous poſſédions ; je déchirai mes manchettes qui me ſervirent d'amadou, & je parvins à allumer un grand feu qui nous défendit contre la fraîcheur de la nuit, & repoſa en les échauffant nos membres fatigués. Que cette nuit nous parut délicieuſe en comparaiſon de celles que nous avions paſſées précédemment ? Avec quelle volupté nous nous étendîmes autour de notre feu ! Que notre ſommeil fut long & paiſible ! Les rayons du ſoleil en tombant ſur nous à ſon lever, occaſionnerent ſeuls notre réveil.

Il eſt inutile de vous dire avec quel ſoin je ſerrai cette pierre vé-

ritablement précieuſe ; la crainte de la perdre & d'être privé de ce ſecours, nous garantit des précautions que je pris ; je n'en négligeai aucune : je ne voulus jamais m'en ſéparer ; elle reſta enveloppée dans deux mouchoirs que j'attachai à mon cou, & encore ne pus-je m'empêcher plusieurs fois d'interrompre mon ouvrage pour y porter la main, & tâter ſi elle y étoit encore.

Nous paſſâmes le ſecond jour de notre arrivée dans cette Iſle à continuer nos travaux pour réparer la pirogue ; nous la cintrâmes avec une de nos couvertures que nous ſacrifiâmes à cet objet : nous achevâmes notre ouvrage au moment où le jour finiſſoit, & nous paſſâmes une

ſeconde nuit avec l'eſpoir de ne pas voir notre peine inutile : le deſir d'en faire l'épreuve nous éveilla de bonne heure : nous n'eûmes rien de plus preſſé que de mettre notre pirogue à l'eau ; tout ce que nous avions fait ne l'avoit pas rendue meilleure ; il étoit impoſſible de s'y expoſer ſans danger. M. Lacouture jugea encore qu'on la remettroit peut-être en état, en employant deux autres couvertures. Il ſe propoſa de la conduire dans l'Iſle où nous avions laiſſé ſa femme & ſon fils. M. Deſclau & moi, nous ſongeâmes à chercher les moyens de rejoindre celle du Sauvage où étoient nos huit Matelots dans l'eſpérance d'y retrouver Antonio, & de le forcer à

nous mener aux Appalaches, ou à nous ôter la vie. Nous promîmes à M. Lacouture de ne point l'abandonner si nous réussissions, & de lui envoyer des secours prompts, ou de le rejoindre si nous ne venions pas à bout de notre dessein. Nous lui fimes nos adieux, & nous gagnâmes l'autre extrêmité de l'Isle ; mais nous ne fimes encore que nous fatiguer inutilement par ce voyage : nous n'apperçûmes aucun passage qu'il fût possible & même prudent de tenter. Un canal d'une lieue nous retenoit loin de l'Isle d'Antonio : un pareil trajet n'étoit point praticable à deux hommes seuls, qui n'avoient d'autre secours que celui qu'ils pouvoient tirer de leurs bras & de leurs jambes.

Nous revinmes ſur nos pas ; nous ne trouvâmes plus M. Lacouture ſur la côte où nous l'avions laiſſé ; il en étoit déja parti avec ſa pirogue pour ſe rendre auprès de ſa femme ; il avoit côtoyé le rivage, & nous reprîmes le chemin que nous avions fait lorſque nous étions venus. Nous n'arrivâmes que ſur le ſoir au bord du canal qui nous reſtoit à traverſer : nous attendîmes le lendemain pour entreprendre ce paſſage : notre laſſitude ne nous auroit ſans doute pas permis de l'exécuter avec ſuccès. Les alarmes que nous avions eues la premiere fois, ſe repréſenterent à notre ſouvenir, & nous ne jugeâmes pas à propos de nous y expoſer pendant la nuit. L'infor-

tune rend l'homme extrêmement timide : en vain dans certains momens il appelle la mort qu'il regarde comme ſon aſyle & le terme de tous ſes maux : dès qu'elle s'approche, il fait tous ſes efforts pour l'éloigner.

Le lendemain nous repaſſâmes le canal avec autant de bonheur que la premiere fois, & avec moins de riſques. Nous arrivâmes auprès de Madame Lacouture, qui n'avoit pas paſſé le temps de notre abſence ſans inquiétude ſur notre ſort & ſur notre retour : nous trouvâmes ſon mari auprès d'elle ; il étoit arrivé la veille avec la pirogue qu'il avoit amenée heureuſement ; mais ce voyage quelque court qu'il eût été, n'avoit pas laiſſé de l'endomma-

ger beaucoup. Le travail que nous y avions fait n'avoit aucune solidité ; la plupart de ses parties s'étoient disjointes, & ouvroient de tous côtés des passages à l'eau. Ce peu de succès nous découragea d'abord, & nous fit renoncer à l'idée d'y travailler encore. Nous passâmes le reste de cette journée à nous reposer. Notre retour avec ma pierre à fusil fut un bonheur pour Madame Lacouture, qui depuis si long-temps avoit été privée du feu. Nous en allumâmes un qui lui donna de nouvelles forces.

Les huîtres & les racines avoient fait jusqu'à ce moment notre unique nourriture, & quelquefois nous n'en avions pas une quantité suffisante. La providence

nous en fournit ce jour-là d'une autre eſpece. J'avois quitté mes compagnons pour me promener ſur la côte : les réflexions déchirantes qui m'occupoient, m'empêcherent de m'appercevoir que je m'en écartois beaucoup ; elles me menerent loin & long-temps. Un chevreuil mort que je rencontrai devant mes pas, me retira de ma rêverie : je l'examinai & le tournai de tous les côtés ; il étoit encore aſſez frais : il me parut avoir été bleſſé, & s'être ſauvé à la nage juſques dans ce lieu, où la perte de ſon ſang, la douleur que devoit lui avoir cauſé ſa bleſſure, l'avoient ſans doute forcé de s'arrêter, & où il étoit mort enſuite. Je le regardai comme un préſent du ciel,

& le chargeant avec peine fur mes épaules, je revins auprès de mes compagnons, que je ne retrouvai qu'après environ une heure de marche.

Tout notre monde fut furpris de mon heureufe découverte, & en remercia le ciel. Nous avions befoin d'une nourriture plus folide que celle dont nous ufions tous les jours. Nous nous préparâmes à faire le meilleur repas que nous euffions fait depuis longtemps. Nous nous empreffâmes tous autour de notre chevreuil, que nous eûmes bientôt écorché & dépécé. Nous en fimes cuire à notre feu une quantité fuffifante pour nous raffafier, & nous paffâmes enfuite une nuit paifible.

Le jour fuivant, qui étoit,

je crois, le 26 Mars, le desir de sortir de cette Isle nous fit encore courir à notre pirogue, à laquelle nous revenions sans cesse avec une nouvelle ardeur, & que nous n'abandonnions jamais sans un regret mortel. Le peu de succès de notre premier travail ne nous empêcha pas d'en entreprendre un second. Nous nous flattâmes de réussir mieux, & de profiter de l'expérience que pouvoient nous donner les fautes que nous avions faites la premiere fois. Nous fimes usage de la même espece de matériaux que nous avions déjà employés : nous ne nous pressâmes point ; nous mîmes trois jours entiers à cet ouvrage, auquel nous sacrifiâmes encore deux couvertures pour

le cintrer. Lorſqu'il fut achevé, nous n'eûmes pas lieu d'en être plus contens. Cette malheureuſe pirogue ne pouvoit être un quart d'heure ſur l'eau ſans ſe remplir. Cet inconvénient nous déſeſpéroit, & nous n'y trouvions point de remede. Cependant nous n'avions pas d'autre bâtiment pour nous tirer de l'état déplorable auquel nous étions réduits. Empreſſés d'en ſortir, nous fermâmes les yeux ſur le danger. Nous n'avions que deux lieues à faire pour arriver à la terre ferme; mais il étoit impoſſible de nous embarquer tous; c'eût été ſubmerger la pirogue, & la faire enfoncer en y entrant. Nous nous déterminâmes à partir tous trois, M. Lacouture, M. Deſclau &

moi. Pendant que deux de nous rameroient, le troifième devoit s'occuper fans ceffe à tirer l'eau qui entreroit dans le bâtiment. Nos chapeaux devoient fervir à ce travail; nous pouvions par ce moyen diminuer le danger: il n'en exiftoit pas moins à la vérité; mais enfin il falloit s'y expofer, s'abandonner à la Providence, & attendre d'elle les fecours dont nous avions befoin pour réuffir dans ce trajet périlleux.

Cette réfolution ayant été prife, nous en remîmes l'exécution au lendemain. Nous employâmes le refte de la journée à faire confentir Madame Lacouture à attendre avec fon fils & mon Negre que nous puffions

lui envoyer un bateau plus ſolide, ce qui ne nous ſeroit pas difficile ſi nous parvenions à la terre ferme. Ce ne fut pas ſans peine que nous vinmes à bout de la conſoler & de la déterminer à nous laiſſer partir ſans elle. Je lui promis de lui laiſſer ma pierre à fuſil & mon couteau ; & j'avoue que ce ne fut pas ſans quelques regrets que je conſentis à céder ces deux meubles qui nous avoient été ſi utiles, & dont je pourrois avoir beſoin moi-même, ſi je faiſois un ſecond naufrage avec la pirogue, ou ſi j'arrivois dans un lieu déſert ; mais il falloit bien qu'elle eût quelques ſecours.

Dès que nous eûmes appaiſé ſes regrets, & mis fin à ſes

lamentations, nous ramassâmes des provisions pour elle & pour nous; nous en embarquâmes quelques-unes pour nous en servir pendant notre voyage. Enfin le 29 Mars au lever du soleil, nous entrâmes dans la pirogue : elle étoit à flots ; nous sentions le plancher sur lequel nous étions fléchir sous nos pieds : le poids de trois corps tels que les nôtres la fit un peu enfoncer, & nous vîmes bientôt l'eau qui la gagnoit. Cet aspect m'ôta toute espérance ; je ne pus me défendre d'un secret frémissement : la terreur la plus profonde s'empara de mon ame; il me fut impossible d'y résister : je voyois déja la mort devant moi; je ne voulus plus risquer le trajet : je

ſortis avec précipitation de la pirogue. Non mes amis, m'écriai-je en me tournant vers M. Lacouture & M. Deſclau, non, nous ne pouvons entreprendre ce voyage; nous ne ferons pas un quart de lieue avec ce bâtiment; il s'enfoncera avant ce temps, & nous laiſſera an milieu d'une mer inconnue, & loin de toute Iſle où nous puiſſions nous réfugier. Reſtons dans celle où nous ſommes; attendons-y les ſecours du ciel ou la mort, mais n'en précipitons pas l'inſtant : il mettra fin à nos longues ſouffrances, & notre patience & notre réſignation nous mériteront peut-être bientôt ce bienfait.

J'avois ſauté ſur le rivage en diſant ces mots. M. Lacouture

me preffoit de revenir, & fe moquoit de ma peur. Mes follicitations, mes raifonnemens ne purent le gagner: il perfifta dans le deffein de tout rifquer, & M. Defclau partit avec lui. Je reftai fur le bord, d'où je les regardai avec trifteffe: je les vis avancer avec peine, tourner une petite Ifle qui étoit à une portée de fufil de la nôtre, & qui les déroba bientôt à mes yeux: je ne doute point qu'ils n'ayent péri; je n'en ai jamais eu aucunes nouvelles, & fans doute leur naufrage ne tarda pas long-temps. Sans l'Ifle qui étoit entre nous, & qui me les cachoit, j'aurois vu la pirogue s'enfoncer, & mes malheureux compagnons s'enfevelir avec elle dans les flots. L'état de ce

bâtiment

bâtiment eſt une preuve à laquelle il n'y a point de réplique à faire ; & quelques rapports que j'eus occaſion d'entendre, & dont je parlerai dans la ſuite, ne ſervirent qu'à m'aſſurer de leur perte.

Je revins auprès de Madame Lacouture, qui ne s'attendoit plus à me revoir : elle n'avoit pas voulu être préſente à nôtre embarquement ; comme elle n'y conſentoit qu'avec peine, ce ſpectacle auroit augmenté ſa douleur. Je la trouvai aſſiſe auprès du feu, le dos tourné contre le rivage, & pleurant amerement ſur ſa ſituation. Ma préſence la ranima. Vous n'êtes donc pas encore partis, me dit-elle ? Ah ! qui vous arrête ? Croyant votre départ certain, je cherchois à m'accoutu-

mer à notre ſéparation : cette idée affligeante commençoit à m'affecter moins, par l'eſpérance que vous ne m'oublieriez pas ; mais je vous revois, je n'oſe me livrer à la joie ; les regrets vont bientôt la faire diſparaître, & ſe renouveller avec plus d'amertume.

Je ne jugeai pas à propos de lui donner de plus vives inquiétudes, en lui diſant naturellement la cauſe de mon retour, & les craintes que je concevois pour nos deux voyageurs, dont l'un étoit ſon mari. Je lui cachai le péril auquel il étoit expoſé ; je lui dis ſimplement que pour ſurcharger encore moins la pirogue, j'avois préféré de reſter avec elle ; que M. Lacouture enchanté de

ma résolution qui rendoit son voyage moins périlleux, & l'assuroit qu'il laissoit du moins un ami sûr auprès de sa femme & de son fils, avoit continué sa route avec plus de tranquillité, & que je lui avois promis de ne rien épargner pour leur rendre tous les services qui seroient en mon pouvoir. Madame Lacouture me remercia avec la plus vive reconnoissance; ma présence sembloit la consoler & la rassurer tout-à-fait sur l'avenir.

Nous n'étions enfin plus que quatre dans notre Isle, & j'étois obligé de songer à la conservation & à la subsistance de tous. Madame Lacouture & son fils étoient trop foibles pour m'être d'un grand secours; je n'en tirois

guères que de mon Negre; mais c'étoit une espece de machine organisée, qui n'avoit que des bras & des jambes à employer à notre service; il manquoit à chaque instant de jugement & de prévoyance, & j'étois obligé d'en avoir pour lui comme pour les autres : il ne m'étoit utile que dans les occasions où il falloit agir, & où ses forces m'étoient nécessaires.

Pendant quelques jours que nous passâmes encore dans cette Isle, les vents de sud & de sud-est soufflerent long-temps, & nous furent très-funestes en nous empêchant de trouver des provisions. Nous fûmes obligés de nous restraindre à la vinette, qui faisoit une nourriture très-légere, sans substance, & qui affoiblis-

ſoit notre eſtomac ſans le raſſaſier.
Le chevreuil que j'avois trouvé avoit été bientôt dévoré ; le haſard qui me l'avoit procuré ne renaiſſoit plus, & il ne falloit pas compter deux fois ſur ſes bienfaits. Nos peines enfin augmentoient à chaque inſtant.

Six jours s'étoient écoulés depuis le départ de M. Lacouture & de M. Deſclau : j'avois quelquefois eſpéré, foiblement à la vérité, de recevoir de leurs nouvelles, & des ſecours de leur part ; mais je n'oſai plus m'en flatter. Madame Lacouture elle-même ne comptoit plus ſur eux ; elle me diſoit qu'elle croyoit ne les plus revoir, & que ſans doute ils avoient péri. Je ne pouvois calmer ſes craintes & ſes ſoupçons ;

je les éprouvois moi-même, & je connoiſſois d'ailleurs la fragilité de leur bâtiment. Le mal-aiſe que je reſſentois, mes longues infortunes me donnoient de l'humeur, de l'ennui, du dégoût, & dans cet état j'étois incapable de déguiſer ce que je penſois, & d'avoir des ménagemens.

Las de ma ſituation douloureuſe, reconnoiſſant avec amertume que je ne devois attendre que de moi les moyens de la changer, j'imaginai de faire un radeau ſur lequel nous puſſions nous embarquer. Je ſaiſis vivement cette idée, & je regrettai de ne l'avoir pas eue avant le départ de mes deux compagnons ; ils m'auroient ſecondé dans ce travail plus utile & plus ſûr que

celui que nous avions fait à cette malheureuse pirogue que nous avions été chercher si loin. Je résolus du moins de ne pas différer l'exécution de ce nouveau dessein, tandis qu'il me restoit encore des forces pour l'entreprendre. J'en fis part à Madame Lacouture, qui l'adopta avidement, & qui surmontant la foiblesse naturelle à son sexe, & que nos malheurs avoient encore augmentée, mit elle-même la main à l'ouvrage : nous nous en occupâmes tous les quatre. Je chargeai le jeune Lacouture de dépouiller quelques arbres de leur écorce, en lui indiquant ceux qui pouvoient nous être plus utiles. Nous nous mîmes, sa mere, mon Negre & moi, à

raſſembler les plus groſſes pieces de bois ſec que nous pûmes trouver. Il y en avoit de conſidérables que nous avions de la peine à remuer, & que nous roulâmes tous les trois avec effort ſur le rivage. Nous y en conduiſimes une douzaine : ce ſoin nous retint un jour entier, à cauſe de notre foibleſſe ; à chaque inſtant nous étions contraints de nous repoſer : après avoir pris haleine pendant quelques momens, nous recommencions à travailler avec une conſtance que ſoutenoit ſeul le deſir de ſortir du lieu de notre exil.

Nous étions tous extraordinairement fatigués lorſque la nuit nous força d'interrompre notre beſogne. Nous trouvâmes heu-

reuſement auprès de notre feu une grande quantité d'huîtres, de palourdes, de lambies & d'autres coquillages que le jeune Lacouture avoit pris ſur le bord de la mer, & qu'il y avoit tranſportés. Ces alimens cruds étoient très-groſſiers & très-indigeſtes; nous imaginâmes de les faire griller ſur des charbons : c'étoit la premiere fois que cette idée nous étoit venue; nous l'eſſayâmes, & nous nous en trouvâmes bien. Ces ſortes de poiſſons perdirent toute leur mauvaiſe qualité par la cuiſſon; ils devinrent plus légers, plus nourriſſans; mais ils furent moins agréables au goût : nous ne pouvions les aſſaiſonner; un peu de ſel nous aurait ſuffi, mais nous n'en avions point, &

nous ne ſavions comment en faire. Le radeau qui nous occupoit abſolument, ne nous permit pas d'en chercher les moyens. Nous pouvions nous paſſer de ſel, mais nous ne pouvions ſonger à finir nos jours dans cette Iſle.

Le lendemain nous reprîmes notre ouvrage de la veille : les écorces d'arbres que le jeune Lacouture avoit préparées, me ſervirent à attacher nos pieces de bois les unes aux autres. Ce lien ne me parut pas ſuffiſant ; j'occupai Madame Lacouture à couper une de nos couvertures par bandes qui me ſervirent à faire un lien plus ſolide. Mon Negre, pendant ce temps, roula auprès de moi quelques autres pieces

de bois moins pesantes, que je joignis à celles qui étoient déja assemblées. Mon radeau fut fini à midi. Je pris un morceau de bois que j'assujettis de mon mieux au milieu de mon ouvrage pour servir de mât ; j'y attachai une couverture entiere qui devoit nous tenir lieu d'une voile.

Nous défimes ensuite une partie de nos bas, dont le fil fut employé à faire des cordages pour les haubans, les bras & les écoutes. Tous ces différens travaux nous tinrent le reste de la journée ; mais enfin nous les achevâmes. Je me munis d'une derniere piece de bois de moyenne grosseur, dont je me proposai de me servir comme d'un gouvernail. Résolus de partir le lendemain de grand

matin, nous commençâmes tout de ſuite à faire proviſion d'huîtres & de racines : nous fûmes aſſez heureux pour en trouver une quantité prodigieuſe, dont nous chargeâmes ce que nous crûmes néceſſaire ſur notre radeau. Il étoit amarré avec ſoin dans le ſable ; la marée montante devoit le mettre à flots : elle commençoit ordinairement à ſe retirer au point du jour, & nous comptions en profiter pour partir. En attendant ce moment, nous nous repoſâmes auprès de notre feu ; nous n'y goûtâmes pas long-temps le ſommeil ; il ſurvint un orage affreux pendant la nuit ; la pluie, la clarté des éclairs, le bruit du tonnerre nous réveillerent : la mer s'enfla beaucoup ; elle s'agita avec

la plus grande fureur : nous tremblâmes pour le radeau qui nous avoit donné tant de peine. Hélas! nous ne pûmes point en profiter ; les vagues le détacherent & l'entraînerent à la mer, après l'avoir mis en pieces. Ce temps affreux dura toute la nuit ; il ne cessa qu'au retour du soleil.

Nous étions accourus sur le rivage pour voir si notre machine n'auroit point résisté à la tempête : nous ne la vîmes plus, elle avoit disparu. Le courage nous abandonna : nous passâmes le reste du jour à nous désoler, à nous plaindre, sans songer à rien entreprendre de nouveau. Un autre fléau vint encore nous accabler : depuis que nos malheurs avoient commencés, nous n'a-

vions point été malades, notre santé s'étoit conservée, & nous n'éprouvions pas d'autres incommodités que notre foiblesse. Mon Negre, pendant que nous nous affligions, avoit couru la côte pour chercher quelques coquillages : il n'en vit aucun ; mais il trouva la tête & la peau d'un marsouin qu'il nous apporta. Le tout nous parut fort corrompu ; mais le besoin écarte la délicatesse, & notre estomac avide demandoit cette nourriture dont la vue étoit si dégoûtante. Nous la mangeâmes toute entiere : un heure après nous sentîmes un malaise insupportable : notre estomac étoit surchargé, & ne pouvoit se débarrasser de cet horrible aliment. Nous eûmes recours à

l'eau, dont heureuſement nous ne manquions pas : nous en bûmes beaucoup ; elle ne nous ſoulagea que par degré. Nous fûmes tous incommodés d'une diſſenterie cruelle, qui nous fatigua pendant cinq jours, & qui mit le fils de Madame Lacouture aux portes du tombeau.

L'idée de conſtruire un autre radeau m'étoit venue lorſque j'avois vu le premier emporté ; mais la laſſitude me força de renoncer à l'entreprendre ſur le champ, & je ne fus pas en état de le faire tant que dura notre maladie. Elle finit enfin, mais elle nous laiſſa tous dans une foibleſſe extraordinaire. La crainte de la voir augmenter me détermina à m'occuper ſur le champ de la

construction d'un nouveau radeau : il ne falloit pas attendre que l'épuisement total de mes forces me mît dans la nécessité de renoncer pour toujours à ce projet. J'exhortai Madame Lacouture à me seconder encore : elle fit comme moi un effort sur elle-même, & nous nous mîmes tous à l'ouvrage, à l'exception de son fils qui étoit très-mal, & dont l'état me causoit les plus vives alarmes.

Nous étions alors au 11 Avril ou environ. Nous travaillâmes sans relâche, & avec autant de promptitude que notre foiblesse, qui étoit extrême, nous le permit. Nous n'eûmes entierement achevé que le 15 au soir. Les pieces de bois que nous employâmes

nous donnerent beaucoup de peine à rouler ; nous étions obligés de les aller chercher au loin : celles qui étoient le plus près de la mer, avoient été employées déja au radeau que nous avions perdu. Nous tremblions à chaque inſtant que le mauvais temps ne vînt interrompre notre ouvrage, & le détruire avant qu'il fût achevé : nous ne pouvions prendre aucune précaution ; il falloit l'exécuter ſur le rivage, & dans le lieu le plus près de la mer, afin qu'en montant elle le mît elle-même à flots : il nous auroit été impoſſible de l'y mettre nous-mêmes ; comment ſerions-nous venus à bout de le remuer ? Le moindre nuage que nous appercevions dans le ciel, le moin-

dre degré de force qu'acquéroit le vent, nous faisoient frémir, & sembloient nous présager une tempête. Nous nous arrêtions alors; nous n'osions poursuivre notre travail, dans la crainte qu'une seconde fois nous ne pussions en profiter.

Nous nous y remettions cependant, mais c'étoit avec dégoût, avec inquiétude. Nous sacrifiâmes à ce bâtiment le reste de nos couvertures & de nos bas. Si les flots nous l'avoient encore enlevé, il ne nous restoit plus aucune ressource, aucune espérance, & nous n'aurions plus attendu que la mort.

Les craintes ne nous quitterent point durant la nuit du 15 au 16. La sérénité du ciel nous

raſſuroit à peine : nous ne dormîmes point ; nous la paſſâmes à ramaſſer des proviſions pour deux jours en coquillages & en racines, & à les charger ſur notre radeau, réſolus de partir le lendemain, ſi nous le poſſédions encore. Le jour vint enfin ; il nous promettoit un temps favorable. J'allai réveiller le jeune Lacouture pour nous embarquer ; il étoit le ſeul que la fatigue avoit forcé de ſe repoſer. Je l'appelle, il ne me répond point. Je m'approche de lui pour le réveiller en le ſecouant ; je le trouve froid comme le marbre, ſans mouvement, ſans ſentiment ; je le crus mort pendant quelques minutes : en paſſant la main ſur ſon cœur, je ſentis qu'il battoit encore.

Notre feu étoit presque éteint. Comme nous devions quitter l'Isle, & que nous ne pensions plus en avoir besoin, nous ne nous étions pas donné la peine de l'entretenir. J'appellai mon Negre pour le ranimer, tandis que je cherchois à réchauffer ce malheureux jeune homme, en lui frottant les bras, les mains & les jambes. Madame Lacouture qui étoit éloignée, arrive dans ce moment. Qui pourroit peindre son état, ses cris, sa douleur, à la vue de son fils expirant ! Elle tomba à côté de lui dans un évanouissement profond qui me fit trembler. Occupé auprès de l'enfant, quel secours pouvois-je donner à la mere ? Je leur partageai mes soins. Celle-ci me

fembla dans un état auſſi terrible que ſon fils. Le Negre avoit rallumé le feu. Je lui ordonnai de ſoutenir le jeune homme, & de le réchauffer par degré. A force de ſoins & de mouvemens, je fis revenir la mere à elle-même. Je m'attachois à la conſoler, à lui donner de l'eſpérance : elle ne m'écoutoit pas. Son fils reprit enfin connoiſſance ; le froid l'avoit ſaiſi pendant la nuit, & cela, joint à l'épuiſement où il étoit l'avoit plongé dans cette léthargie, qui eut terminé ſes jours ſi j'avois tardé un inſtant à le ſecourir.

Quelle ſituation étoit alors la mienne ! abandonné dans une Iſle déſerte, manquant de tout, au milieu de deux perſonnes dange-

reufement malades, ne fachant quel remede leur donner, n'ayant que des huîtres, des poiffons, de mauvaifes racines & de l'eau à ma portée. Dans quel moment furtout étoient-elles tombées dans ce funefte état? à l'inftant où nous nous préparions à quitter cette Ifle, à nous rendre dans un lieu où nous trouverions des hommes & du fecours. Il ne fallut plus fonger à les embarquer ce jour-là; la mere & le fils étoient trop foibles. Partir, c'étoit les expofer à une mort certaine. Les laiffer, c'étoit une inhumanité dont l'idée feule révoltoit mon cœur, & dont j'étois incapable. Refter moi-même avec eux, c'étoit m'expofer à ne voir jamais la fin de mes peines, à perdre le ra-

deau qui m'avoit tant coûté, à le voir emporter par les flots. Cette derniere idée, que le premier malheur que nous avions éprouvé fortifioit encore, déchiroit mon cœur, & me jettoit dans un déſeſpoir que rien ne pouvoit calmer, & que chaque minute augmentoit. Je ne balançai pas cependant; je remplis les devoirs que l'humanité m'impoſoit : je me réſignai à tous les maux qui m'étoient encore préparés; je les offris au ciel, & j'en attendis ma récompenſe.

Je courus décharger le radeau des proviſions que nous y avions placées. Mon cœur ſaigna encore à la vue de cet ouvrage qui m'alloit peut-être devenir inutile. Je ſongeai à l'amarrer de ma-

niere qu'il pût résister long-temps à l'impétuosité des flots, s'il survenoit une nouvelle tempête. J'en détachai le mât, les cordages, & tout ce que je ne pouvois plus espérer de recouvrer si je venois à le perdre, & je les mis dans un lieu sûr à l'abri de la fureur de la mer. Je pris la couverture sur-tout que je portai à nos malades qui avoient besoin de ce meuble. Je passai la journée à leur donner des soulagemens : heureux s'ils pouvoient contribuer à les rétablir, & à lever les obstacles qui s'opposoient à notre départ !

La douleur de Madame Lacouture, ses inquiétudes sur son fils, étoient la seule cause de son mal. Je parvins à les dissiper en

en partie, non pas en lui donnant des eſpérances que je n'avois pas, car j'étois perſuadé que nous perdrions le jeune homme, mais en lui inſpirant du courage, & en l'exhortant à la ſoumiſſion aux volontés du ciel. Je croyois qu'il étoit important de la préparer ainſi par degrés au coup qui devoit la frapper, & que je n'imaginois pas être fort éloigné. En effet le jeune homme étoit dans la poſition la plus douloureuſe; il avoit toute ſa connaiſſance; mais ſa foibleſſe étoit ſi grande, qu'il étoit forcé de ſe tenir couché. Ses membres ne pouvoient ſoutenir le poids de ſon corps, & ce n'étoit qu'avec des efforts infinis qu'il ſe tournoit d'un côté ſur l'autre. S'il vouloit changer

de place, il étoit obligé de ramper & de ſe traîner ſur le ventre.

Je veillai ſans ceſſe auprès de lui pendant la nuit ; lui-même ne ferma pas l'œil : il me parloit quelquefois, c'étoit pour me remercier de mes ſoins, & pour me témoigner combien il y étoit ſenſible, & le regret qu'il avoit de retarder notre voyage. Je n'ai rien entendu de plus tendre & de plus touchant que les diſcours qu'il me tenoit ſur ce ſujet. Ce jeune homme avoit une ſenſibilité profonde, un ſens & une fermeté qu'on n'a pas ordinairement à cet âge. Il ſe trouva très-mal vers le point du jour ; il n'y avoit preſque pas de minutes où je ne m'attendiſſe à le voir paſſer : j'avois eu la précaution de tenir ſa

mere à quelque diſtance de lui, afin qu'elle ne le vît point expirer, s'il venoit à rendre le dernier ſoupir. Ce ſpectacle eſt toujours affreux pour des étrangers; combien l'aurait-il été pour une mere ! Je n'aurois pas répondu que Madame Lacouture eût conſervé la fermeté que j'avois tâché de lui inſpirer, & je voulois lui dérober au moins cette cruelle image, dont l'effet eſt ſouvent moins ſenſible lorſqu'on ne l'a pas ſous les yeux.

Le jeune homme dans ce moment me dit avec effort : Pardonnez-moi les inquiétudes & les peines que je vous donne; je n'attends plus aucun ſuccès de vos ſoins; je ſens que l'inſtant de ma mort eſt proche; je ne quitterai

pas cette Isle ; quand même mes jours se prolongeroient, je ne pourrois vous suivre, mes jambes me refuseroient absolument tout service : arrivé avec vous sur la terre ferme, je n'en serois pas plus heureux : les endroits habités ne se trouvent pas sur la côte ; comment pourrois-je m'y rendre ? Il me faudroit rester exposé dans les bois aux bêtes farouches, & à des incommodités plus cruelles encore que celles que j'éprouve à présent. M'en croirez-vous, M. Viaud, ajouta-t-il après un instant de réflexion, partez sans m'attendre ; ne vous inquiétez pas de mon sort : il ne peut être long ; profitez de votre radeau ; craignez de perdre avec lui l'espérance qui vous reste de

vous ſauver : emmenez ma mere, ce ſera une conſolation pour moi; tant qu'elle ſera avec vous, je ne craindrai rien pour elle. Vous laiſſerez ſeulement auprès de moi le plus de proviſions que vous pourrez ramaſſer, & j'en ferai uſage tant que le ciel me laiſſera la vie. Si vous arrivez en lieu de ſûreté, vous ne m'oublierez point, & vous aurez ſans doute l'humanité de revenir ici me porter des ſecours dont je profiterai ſi je reſpire encore, ou me donner la ſépulture ſi vous me trouvez mort. Ne me répondez point, ajouta t-il; en voyant que j'allois l'interrompre ; ce que j'exige eſt juſte : il ne faut pas que l'eſpérance incertaine de me mettre en état de partir avec vous,

vous faſſe riſquer de périr avec moi : je ſuis déterminé à périr ſeul ; mais éloignez-vous, ſauvez ma mere, & cachez-lui mon état & le conſeil que je vous donne.

Je demeurai confondu à ce diſcours : je n'y répondis point ; j'en étois incapable : une foule d'idées confuſes ſe préſenterent à mon imagination, & toutes me diſoient que notre ſalut dépendoit de ce conſeil, que la néceſſité m'ordonnoit de le ſuivre. Agité de mille mouvemens de compaſſion, de douleur & d'incertitude, je me jettai ſur le jeune homme que j'embraſſai avec tendreſſe ; je mouillai ſon viſage de mes larmes, en vantant ſon courage, en l'exhortant à le conſer-

ver, ſans lui parler de mes réflexions, & ſans lui dire non plus que je ne pouvois céder à ſon avis. Il me ſerra les mains, en me diſant de réfléchir à ce qu'il m'avoit propoſé.

Je le quittai, & je fus en effet occupé de ſon diſcours: je l'admirois; mais je ſongeois en frémiſſant que c'étoit fait de nous tous, ſi je balançois à entreprendre un voyage qu'il paroiſſoit deſirer. Cependant l'idée de le laiſſer me déſeſpéroit; j'aurois pu le porter ſur le radeau, & lui faire partager notre fortune pendant la traverſée; mais qu'en aurois-je fait quand nous ſerions arrivés à terre? Il ne pouvoit ſe remuer; ſon ſéjour dans l'Iſle étoit moins dangereux; il n'y avoit point de

bêtes féroces contre lesquelles il eût à se défendre. A force de m'arrêter sur cette idée, mon ame s'y accoutuma ; & je l'avouerai, celle d'abandonner le jeune Lacouture me parut moins terrible. Mon intérêt, celui de sa mere, notre perte inévitable, me firent penser qu'une nécessité aussi pressante que celle dans laquelle nous étions, me dispensoit de toute espece de ménagement.

Je dois cependant dire qu'au milieu de ces réflexions, il s'en présentoit d'autres qui rassuroient l'humanité gémissante d'une résolution qu'elle ne prenoit qu'avec peine. Je pensois que mon voyage seroit court, que j'arriverois promptement dans un lieu habité, où je pourrois prendre

un bateau & des hommes pour le venir chercher & le transporter auprès de sa mere. Ce raisonnement étoit bien hasardé, le succès l'étoit encore davantage ; mais le malheur me le fit regarder comme très-solide & très-sensé.

Cependant je ne pus me résoudre à partir de toute la journée. Le soir, le jeune Lacouture me fit des reproches de mes délais. Si votre séjour en ce lieu pouvoit prolonger ma vie, me dit-il, je n'aurois rien à vous opposer ; mais vos efforts seront inutiles, je le sens ; je puis languir encore un jour ou deux, & pendant ce temps il peut s'élever une autre tempête qui vous privera de votre radeau : vous voudrez alors vous éloigner, &

vous n'en aurez plus le pouvoir ; vous gémirez d'avoir différé, & vos regrets seront d'autant plus violens, que ce délai m'aura été inutile : j'aurai péri sous les yeux de ma mere ; j'emporterai en mourant l'affreuse assurance qu'elle me suivra bientôt ; je la laisserai dans les pleurs & dans le désespoir ; ce lieu cruel qu'elle ne pourra plus quitter, me rappellera sans cesse à son souvenir, & renouvellera la source de ses pleurs. L'absence, l'éloignement, le temps pourroient la consoler. Profitez de cette nuit pour faire vos préparatifs ; raccommodez votre bâtiment ; ramassez vos provisions, laissez-m'en une certaine quantité, & partez demain au point du jour : réveillez ma

mere au moment du départ; elle croira que je ne ſuis plus, & que vous voulez l'arracher à ce ſpectacle funeſte; ne la tirez pas de ſon erreur, partez & conſolez-là.

L'état de ce jeune homme, le ſang froid avec lequel il prononçoit ce diſcours, la néceſſité enfin, tout me détermina. Je pris la couverture dont il étoit enveloppé, & je lui donnai à la place une redingotte que je portois par-deſſus mon habit. Je me dépouillai encore de ma veſte que je lui laiſſai: j'allai redreſſer le mât de mon radeau; j'y attachai la couverture: pendant ce temps, mon Negre fut ramaſſer des coquillages; il en trouva beaucoup; ma cargaiſon fut bientôt prête; je l'aidai à tranſporter

une quantité suffisante de vivres auprès du jeune Lacouture. Nous séchâmes plusieurs poissons au feu, afin qu'ils pussent se conserver plus long-temps, nous les mîmes à sa portée. Le printemps étoit venu, les nuits n'étoient plus aussi fraîches; & le feu lui devenoit moins nécessaire.

Je me reposai quelques heures en attendant celle de mon départ; mais je ne dormis point: je parlai long-temps avec le jeune homme, qui faisoit des efforts continuels sur lui-même, pour me consoler de notre séparation, & pour me recommander sa mere. Une heure avant le jour il tomba dans une nouvelle foiblesse; il perdit la connoissance; je ne pus réussir à le faire revenir: dès

cet instant, je le regardai comme un homme mort. Le dirai-je? je vis dans son trépas un bonheur pour lui, & un soulagement pour moi; je l'abandonnois avec moins de regret. Le jour vint, il respiroit encore, mais il ne parloit plus: il me paroissoit dans les douleurs de l'agonie; je ne pensai pas qu'il pût vivre encore une demi-heure. Je mis cependant près de lui le plus d'alimens qu'il me fut possible; je remplis d'eau toutes les écailles des huîtres que nous avions ouvertes, afin qu'il trouvât des secours, s'il reprenoit assez de forces pour pouvoir en profiter; mais je ne l'espérois pas, & en remplissant ce soin, je ne doutois pas qu'il ne fut inutile. Je le recomman-

dai au ciel, & je courus auprès de sa mere que je réveillai avec peine. Ranimez votre courage, Madame, lui dis-je brusquement, le ciel veut que nous nous éloignions ; obéissons à ses décrets ; hâtons-nous : craignons un délai qui nous seroit sans doute funeste, & qu'il ne seroit plus en notre pouvoir de réparer. Juste ciel ! s'écria-t-elle, mon fils est mort... je n'ai déja plus d'époux.... j'ai tout perdu.

Elle se tut à ces mots ; elle répandit un torrent de larmes ; je ne m'amusai pas à les essuyer : je la pris dans mes bras, & avec l'aide de mon Negre, je la transportai dans le radeau, sans qu'elle fît la moindre résistance. J'avois craint qu'elle ne demandât à voir

son fils : ce mouvement naturel eût pu lui être dangereux, & retarder encore notre départ jusqu'au lendemain. La persuasion où elle étoit qu'il avoit rendu le dernier soupir, l'empêcha d'y songer. De quel secours lui eût-elle été après sa mort? Elle n'avoit pas besoin d'un spectacle de cette espece, capable de lui ôter les forces qui lui restoient, & qu'il lui étoit important de conserver.

Moi-même, quand nous eûmes gagné le large, je fus persuadé que le jeune homme n'étoit plus. Occupé de ces idées en gouvernant notre bâtiment, j'adressai pour lui mes prieres au ciel, & je le conjurai en même temps de nous être plus favorable.

Nous étions partis le 19 Avril, si ma mémoire ne me trompe point. Nous voguâmes vers la terre ferme sans éprouver le moindre accident, si ce n'est beaucoup de fatigue. Notre navigation dura douze heures, au bout desquelles nous prîmes terre. Notre premier mouvement fut de rendre graces à Dieu de notre heureuse arrivée. Nous abandonnâmes notre radeau, & nous n'emportâmes que nos provisions, notre couverture & les cordages que nous avions faits de nos bas. Nous nous avançâmes dans le pays, que nous trouvâmes impraticable, & presque généralement inondé. Cet inconvénient nous affligea; il nous fit reconnoître que le malheur ne nous quitte-

roit pas de ſitôt, & qu'il nous accompagneroit encore ſur la terre ferme.

Le ſoleil alloit ſe coucher; la laſſitude que nous éprouvions, la crainte de nous égarer pendant la nuit dans un lieu que nous ne connoiſſions pas, nous fit ſonger à chercher un endroit où nous puſſions la paſſer avec le moins d'incommodité. Nous choiſimes un tertre que ſon élévation mettoit à l'abri de l'humidité. Trois gros arbres qui étoient à peu de diſtance les uns des autres, & dont les branches épaiſſes ſe joignoient, nous ſervirent de couvert. Je tirai ma pierre à fuſil que je n'avois point négligé d'emporter, & j'allumai un grand feu, auprès duquel

nous mangeâmes une partie des provisions que nous avions apportées.

Nous nous attendions à reposer tranquillement, & nous en avions un véritable besoin ; mais à peine nos yeux furent-ils fermés, que nous entendîmes des hurlemens affreux qui nous réveillerent, & porterent l'effroi dans nos ames : c'étoient les cris des bêtes féroces. Nous les entendions de tous côtés : elles sembloient se répondre & nous environner. Nous nous levâmes avec une terreur dont rien ne peut rendre l'idée. Nous nous attendions à chaque minute à voir fondre sur nous ces monstres furieux : nous portions nos regards par-tout où nous enten-

lions leurs hurlemens, qui ne faisoient qu'augmenter. Il sembloit que ces animaux farouches s'approchoient de nous : nous en jugions du moins ainsi par leurs cris, qui de minute en minute nous paroissoient plus violens & plus forts.

Mon Negre, dans ce moment, ne put résister à sa peur : il courut à l'un des arbres sous lesquels nous étions, & s'élançant avec une rapidité inconcevable, il y grimpa sur le champ, & courut se cacher au sommet. Madame Lacouture l'avoit suivi : elle le prioit à mains jointes de l'attirer avec lui, & de l'aider à gagner cet asyle. En vain je l'appellois, & lui criois de ne pas s'éloigner du feu dont les bêtes féroces ne

s'approcheroient pas, & que je tâchois d'augmenter en y jettant beaucoup de bois. Elle ne m'écoutoit point; elle continuoit à pleurer, à supplier mon Negre, que sa propre frayeur rendoit sourd à sa voix. Je tâchois vainement aussi de me faire entendre, & je n'osois courir auprès d'elle pour la ramener; je craignois de m'écarter du feu qui faisoit ma sûreté. Dans un instant je l'entendis pousser un cri terrible, & crier : *au secours, M. Viaud, je suis perdue.* Je ne pus me résoudre à l'abandonner; je saisis un gros tison enflammé, & mon zèle supérieur à mon effroi, me conduisit de son côté. Je la vis accourant de toutes ses forces, & poursuivie par un ours d'une

rosseur démesurée, qui s'arrêta
mon aspect. J'avouerai que sa
ue me fit frémir. Je m'avançai
l'un pas chancelant en lui pré-
sentant mon tison. Je joignis
Madame Lacouture, & je la
ramenai à notre brasier, où
l'ours ne nous suivit pas. Je le
lui fis observer, en lui appre-
nant que l'on se servoit du
feu avec succès pour écarter
les monstres des forêts. L'ours
qu'elle vit de loin immobile,
& nous regardant d'un œil étin-
celant, la persuada de la vérité
de ce que je lui disois, & la ras-
sura.

L'arbre sur lequel étoit mon-
té mon Negre, étoit à quelques
pas de nous. Sa terreur ne lui
avait pas permis de choisir : il

n'avoit pas même fait attention qu'il y en avoit un beaucoup plus proche. Je l'entendis bientôt pousser à son tour un cri horrible : je portai mes regards de ce côté. Le feu que j'avois allumé étoit très flamboyant ; il m'aida à voir l'ours qui s'étoit dressé contre l'arbre sur lequel s'étoit refugié ce malheureux, & qui se disposoit à y monter. Je ne savois comment m'y prendre pour le secourir. Je lui criai de monter au sommet de l'arbre, de chercher les branches les plus pliantes, mais qui fussent capables de le soutenir, & où il ne fût pas possible à l'ours de le joindre : car ces animaux guidés par leur instinct, s'attachent, autant qu'il est possible, aux

branches les plus grosses, & craignent de se fier à celles qui plient sous leur corps. Je m'avisai en même temps de lancer auprès de cet arbre de gros tisons allumés, qui pussent effrayer l'animal, & l'engager à quitter son entreprise. J'en jettai plusieurs avec tant d'adresse & de bonheur, qu'ils s'arrêterent au pieds de l'arbre, se croiserent les uns sur les autres en tombant, & continuerent d'y brûler comme dans notre feu, qui par le soin que j'avois pris, étoit devenu un bûcher extrêmement ardent. La clarté que jetterent ces brandons éblouit l'ours, qui redescendit avec précipitation, en prenant le côté du tronc qui leur étoit opposé, & s'éloigna sur le champ.

Il ne fallut pas ſonger à dormir de toute cette nuit. c'étoit une choſe impoſſible avec l'épouvante que nous inſpiroient les bêtes farouches, dont les hurlemens étoient continuels, & redoubloient de moment en moment. Jamais je n'ai rien entendu de ſi terrible & de ſi affreux. Pluſieurs ours s'approcherent encore de nous, & à une diſtance aſſez peu éloignée pour que nous puſſions les appercevoir à la clarté de notre feu. Nous découvrîmes auſſi des tigres qui nous ſemblerent d'une groſſeur extraordinaire; peut-être la crainte nous les montroit-elle ainſi. Il y en eut un qui s'avança même beaucoup, malgré nos cris. Quelques brandons allumés que nous lançâmes

çâmes de ſon côté, l'obligerent de s'éloigner ; mais ce ne fut pas ſans avoir jetté des cris furieux auxquels tous ces monſtres répondirent.

Pour nous débarraſſer de la viſite que d'autres auroient été tentés de nous faire encore, & de plus près, nous jettâmes beaucoup de tiſons à une certaine diſtance autour de notre grand feu, de maniere que nous en étions preſque environnés. Cette précaution, en forçant ces animaux à s'écarter loin de nous, les déroboit à notre vue, & diminuoit par-là nos frayeurs ; mais nous ne pûmes le faire qu'aux dépens de notre bûcher ; le bois qui le compoſoit étoit preſque tout conſumé, & nous craignions

fort qu'il ne le fût entierement avant le jour; mais heureusement la nuit étoit plus avancée que nous ne le croyions. Les hurlemens qui nous avoient si fort épouvantés, diminuerent, s'éloignerent, & cesserent enfin aussi-tôt que le jour parut. Les bêtes féroces, à son approche, rentrent dans leurs repaires, pour n'en sortir que lorsque les ténebres ont pris sa place.

Je profitai de ce moment pour ramasser quelques pieces de bois que je jettai encore dans notre feu. J'appellai ensuite mon Negre, que j'eus bien de la peine à faire descendre de l'arbre où il s'étoit caché, & qui vint enfin plus mort que vif.

Après la fatigue & l'effroi de

la nuit, nous ne pouvions nous remettre ſur le champ en route; nous avions beſoin de repos, & nous le cherchâmes. Notre agitation ne nous permit pas de le trouver facilement; nous ſommeillâmes plutôt que nous ne dormîmes juſqu'à midi; alors nous prîmes un léger repas qui conſomma le reſte de nos proviſions. Nous nous mîmes enſuite en route, & nous marchâmes du côté de l'eſt, dans le deſſein de nous rendre à Saint-Marc des Appalaches, eſpérant de rencontrer dans notre marche quelques Sauvages qui daigneroient nous guider, nous fournir quelques vivres, ou nous donner la mort : nous n'en avions rien de pis à craindre, & nous aurions mieux aimé mourir

tout d'un coup, que de vivre comme nous avions vécu, passant de malheurs en malheurs, exposés à périr par la faim, ou sous la dent des monstres.

Nos forces ne nous permirent pas de faire beaucoup de chemin; notre journée se borna à une marche d'une heure & demie : nous nous hâtâmes de faire halte avant l'entier épuisement de nos forces. Encore pleins de l'effroi de la veille, nous voulions avoir le temps & le courage de faire le plus grand amas de bois. Nous en entassâmes autant que nous le pumes, dans un lieu situé comme celui où nous nous étions arrêtés la veille. Après avoir préparé notre bûcher, sans y mettre le feu, j'en disposai douze autres

à l'entour, à vingt pas de diſtance, & dans un égal éloignement les uns des autres; nous devions par cette précaution en être entourés de tous les côtés: elle nous parut la plus ſûre pour nous garantir des attaques des bêtes féroces.

La crainte étoit le premier ſentiment qui avoit reclamé nos ſoins: il falloit qu'il fût bien puiſſant, puiſqu'il étoit ſupérieur à notre faim. Nous ſongeâmes enfin à chercher de quoi la contenter. Le terrein ſur lequel nous étions étoit extrêmement ſtérile; nous n'y voyions ni coquillages, ni racines bonnes à manger: toutes nos perquiſitions furent inutiles; nous ne découvrîmes rien qui pût nous ſervir d'aliment;

trop heureux de trouver une eau bourbeuſe, mais douce, & dont nous bûmes beaucoup : ce fut toute la nourriture que nous prîmes ce ſoir-là.

Dès que la nuit parut, je fis du feu, & j'allumai tous nos bûchers. Je n'avois pas voulu le faire plutôt, parce qu'il nous étoit inutile, & que je voulois ménager le bois que j'avois amaſſé avec peine, afin qu'il durât juſqu'au jour. Nous nous couchâmes auſſi-tôt, afin de goûter quelques heures de ſommeil, avant que les bêtes farouches ſe répandiſſent dans la plaine, & vinſſent nous troubler par leurs hurlemens. Elles ne nous interrompirent en effet qu'à minuit : nous dormîmes très-profondé-

ment jusqu'à ce moment ; notre lassitude nous empêcha de les entendre plutôt, & j'en juge ainsi par le bruit effroyable qu'elles faisoient à l'instant de notre réveil : on eût dit que tous les monstres sauvages du nouveau monde s'étoient réunis dans ce désert pour nous épouvanter par leurs cris. Nous distinguions ceux de différentes especes : les rugissemens des lions nous parurent sur-tout épouvantables ; ils perçoient par-dessus le bruit que faisoient les autres animaux. Nous les entendîmes à une distance peu éloignée : il sembloit qu'ils étoient autour de nous, & que nous n'en étions séparés que par nos feux : c'étoit une barriere que nous nous savions bon gré de leur avoir op-

posée. Aucun n'en approcha assez près pour se laisser distinguer, & ce fut un bonheur pour nous : car étourdis comme nous l'étions de leurs hurlemens qui les annonçoient en si grand nombre, nous n'aurions pu soutenir leur vue ; un seul que nous aurions apperçu, nous auroit fait craindre l'approche d'un plus grand nombre, & nous aurions succombé à notre effroi.

Madame Lacouture & mon Negre furent dans un état affreux ; je les vis plus d'une fois prêts à s'évanouir ; ma terreur n'étoit assurément pas moindre que la leur, & j'osai cependant leur parler pour les rassurer. Hélas ! en les exhortant au courage, j'avois perdu le mien ; une sueur

froide couloit de tout mon corps : j'étois saisi, & le feu auprès duquel j'étois couché, me fut d'un grand secours.

Le jour en écartant les bêtes féroces, mit fin à nos alarmes ; elles avoient suspendu le sentiment de la faim ; nous l'éprouvâmes dans sa plus grande violence, aussi-tôt que nos craintes furent dissipées. C'est ainsi que nous souffrions alternativement les maux les plus cruels. Le besoin de manger, l'impossibilité de le satisfaire, sont assurément les plus insupportables. Nous essayâmes de tout ce qui se présentoit à nos yeux ; nous ramassions de la terre, nous la portions dans notre bouche, & nous la rejettions aussi-tôt.

Nous ne pensâmes point à nous reposer le matin, comme nous avions fait la veille; nous marchâmes dans l'espérance de rencontrer quelque chose. Nous goûtâmes de toutes les plantes que la terre produisoit dans ce désert; mais c'étoient des especes de bruieres, des ronces sans feuilles, dont la tige étoit un bois dur que nos dents avoient de la peine à broyer, & que nous ne pouvions avaler ensuite. Chaque essai que nous faisions avec aussi peu de succès, nous arrachoit des larmes, & augmentoit notre désespoir. A une heure après midi, nous nous arrêtâmes, accablés de douleur, & hors d'état de pouvoir aller plus avant. Nous nous couchâmes sur la

terre, incertains ſi nous aurions la faculté de nous relever, & attendant la mort, l'appellant par nos cris, & mettant en elle tout notre eſpoir.

Mon Negre qui étoit auſſi foible que nous, ranimé par la fureur du beſoin, ſe leve, & court à un arbre dont les branches étoient peu élevées, & auxquelles il pouvoit atteindre en levant les bras. Il en arrache les feuilles & les dévore avec une avidité qui nous étonne, & qui nous fait imaginer que ces feuilles ont un goût délicieux. L'idée qu'elles peuvent ſervir de nourriture, leur donne à nos yeux un air appétiſſant : nous volons après mon Negre, pour partager ſon triſte repas : notre imagina-

tion prête à ces feuilles une saveur qu'elles n'ont point ; nous ne les mangeons pas, nous les dévorons : ce mets charge notre estomac sans le rassasier. Après en avoir pris beaucoup, nous songeons que la quantité peut nous être nuisible, & nous nous imposons la loi d'être sobres.

Contents de ce repas, que nous supposons nourrissant, nous travaillons à nous mettre en état de passer la nuit ; nous ranimons nos forces pour préparer des bûchers comme la veille ; nous nous mettons tous à cet ouvrage ; l'abondance de bois sec qui est répandue autour de nous, facilite ce travail ; il est bientôt fini. Nous nous asseyons en attendant l'heure d'y mettre le feu ; mais

à peine nous fûmes-nous reposés une heure que nous nous sentîmes tous très-mal ; les feuilles que nous avions mangées, causerent un ravage affreux dans notre estomac. Nous recourûmes à l'eau ; nous nous traînâmes avec effort auprès d'une source d'eau voisine, à laquelle nous arrivâmes avec bien des difficultés. A peine eûmes-nous bu, que nous nous sentîmes extrêmement gonflés : il sembloit que ces feuilles étoient des éponges. Nous essuyâmes un vomissement qui nous en débarrassa par degrés, avec des convulsions horribles, & nous ne les rendîmes pas sans beaucoup de sang.

Nous demeurâmes long-temps sans force & presque sans mou-

vement auprès de cette ſource ; croyant toucher à notre derniere heure, incapables de nous en éloigner. Le ſoleil en ſe couchant nous laiſſa dans cette ſituation déplorable. La nuit s'avancoit ; nous n'avions plus la faculté de nous remuer ; nous gémiſſions de ne pouvoir retourner à nos feux pour les allumer ; nous nous repréſentions déja les bêtes féroces fondant ſur nous & nous dévorant. Cette appréhenſion augmentoit encore notre foibleſſe ; nous ſoupirions, nous verſions des larmes nous proférions quelques plaintes ; nous n'avions pas la force de pouſſer des cris.

La nuit parut tout-à-fait, & augmenta notre effroi. Nous eſſayâmes de nous traîner encore

ers nos bûchers; nous fimes les
plus grands efforts pour y réussir,
& nous frémissions des obstacles
que nous éprouvions. Nous nous
y rendîmes enfin, mais nous
étions épuisés. A peine pus-je
frapper des coups assez forts sur
ma pierre pour en tirer des étincelles;
je parvins difficilement
à les recevoir sur une manchette
que Madame Lacouture avoit
arrachée de sa chemise; & lorsque
je l'eus enfin allumée, je me
vis presque sur le point de renoncer
à l'espoir de communiquer
le feu à quelques morceaux d'écorces
séches & à des feuilles:
ni les uns ni les autres, nous ne
pouvions souffler pour les enflammer.
Ce travail nous tint près
d'une demi-heure. Nous jettâmes

ces écorces allumées ſur notre bois, qui s'enflamma heureuſement ſans difficulté.

Le bruit affreux que nous avions entendu les nuits précédentes, recommença alors dans l'éloignement. Nous nous félicitions d'être parvenus à faire du feu; nous en ſentions la néceſſité. Pour nous raſſurer tout-à-fait, il falloit allumer les autres bûchers que nous avions dreſſés autour de nous. Nous fimes de nouveaux efforts pour cela ; nous nous partageâmes cette beſogne, & chacun ayant pris deux brandons dans chaque main, alla les jetter dans différens tas de bois, & vint en prendre de nouveaux pour allumer les autres. La peur qui nous animoit, nous donna les forces &

l'activité néceſſaires ; nous demeurâmes même moins de temps à cette opération que notre foibleſſe n'en ſembloit exiger. A peine l'eûmes-nous finie, que les cris que nous avions entendu s'approcher de nous, retentirent de toutes parts, & à une très-légere diſtance.

Combien alors nous ſentîmes-nous heureux d'avoir pu allumer nos feux, & de nous trouver au moins en ſûreté ſous leur abri ! Nous les avions beaucoup multipliés ce ſoir-là, & ce ſoin nous avoit rendus plus tranquilles : il ne nous empêcha cependant pas de ſentir la plus vive épouvante ; elle étoit augmentée par la foibleſſe où nous étions, & par le beſoin de nourriture. Celle que

nous avions prise nous avoit encore plus affoiblis ; elle nous avoit horriblement fatigués. Sur la fin de la nuit, nous nous endormîmes cependant ; ce fut l'épuisement qui en fut sans doute la cause.

Nous ne nous réveillâmes qu'au grand jour, un peu reposés à la vérité, soulagés en partie, mais tourmentés plus vivement par le besoin dévorant de la faim. Nous regardâmes avec un frémissement & un dégoût supérieur encore au besoin, l'arbre dont les feuilles nous avoient semblé si appétissantes la veille, & qui nous avoient mis à deux doigts de la mort. Nous nous levâmes pour continuer notre route, dans l'espoir de faire enfin quelque découverte plus heureuse qui

ous soutînt. Nous fîmes, comme
jour précédent, divers essais
différentes substances, mais
vec aussi peu de succès : nous ne
encontrions plus que des arbres
t des arbrisseaux qui ne nous
ournissoient rien.

La faim cependant devenoit
plus vive ; l'espoir de la soulager
nous soutenoit à chaque pas, &
nous fit continuer notre marche
jusqu'à midi. Nos regards erroient
autour de nous, & s'élançoient
dans le plus grand éloignement
sans rien découvrir. Nous étions
sur une hauteur d'où nous apper-
cevions de tous côtés un horison
immense : à droite étoit la mer ;
un bois sur notre gauche qui s'é-
tendoit à perte de vue ; & de-
vant nous, sur le chemin que

nous devions prendre, une plain
aride & déserte, où l'œil n'ap
percevoit que des traces de bête
féroces, & rien qui pût nou
nourrir. Cette perspective nou
jetta dans le désespoir le plu
amer; notre ame abattue perdi
tout courage; nous ne songeâ-
mes plus à continuer notre route,
puisque nous ne voyions pas à
quoi elle devoit aboutir, & qu'il
n'y avoit pour nous aucune ap-
parence de consolation ou d'ali-
mens.

Nous descendîmes vers la gau-
che; nous dirigeâmes nos pas
vers la forêt; elle n'étoit pas
éloignée: son épaisseur nous fit
trembler; les arbres étoient pres-
sés les uns contre les autres; on
ne pouvoit passer entr'eux que

ns certains endroits ; le chemin
l'on eût voulu y prendre, y fi-
ssoit après quelques pas ; & l'on
ouvoit d'autres passages, dont
usieurs ramenoient à l'entrée,
ndis qu'un plus grand nombre
uroit pu conduire le voyageur
lus loin dans l'intérieur, où il
seroit égaré, sans espoir d'en
ortir jamais, & sûr d'y périr
ictime de la faim ou des bêtes
éroces.

Aucun de ces arbres n'offroit
quoi que ce soit à nos yeux pour
notre subsistance ; la plupart
portoient des feuilles de l'espece
de celles qui nous avoient causé
tant de mal. C'en est fait m'é-
criai-je avec le sentiment le plus
amer de la douleur ; c'en est fait,
il faut mourir ; nous ne pouvons

plus soutenir notre misérabl[e]
vie.

Je me jettai à terre en pronon[-]çant ces mots. Madame Lacou[-]ture se mit à côté de moi : mon Negre se plaça à nos pieds, & à quelque distance : nous répandions tous des larmes ; nous ne nous regardions pas ; nous observions un silence farouche ; nous étions ensevelis dans des réflexions funestes ; nous nous devinions mutuellement ; nous n'avions pas besoin de nous les communiquer ; elles ne rouloient que sur notre affreuse situation.

Dans ce moment les plus noires idées m'agitoient. Est-il quelqu'un, me disois-je, qui jamais se soit vu réduit à la même extrémité que moi ? Quel homme s'est

rouvé dans un désert, manquant
e tout, & prêt à succomber
ous la faim? Il me vint aussi-tôt
l'esprit les aventures de quel-
ques voyageurs, qui éloignés
de leur route par la tempête,
retenus dans des mers inconnues
par des vents contraires, surpris
quelquefois par des calmes, ont
vu épuiser leurs provisions, sans
pouvoir les renouveller. Je son-
geai qu'après avoir souffert la
faim jusqu'à la derniere extrêmité,
ces malheureux n'avoient pas eu
d'autre ressource que de sacrifier
l'un d'eux pour le salut de tous;
& que le sort avoit choisi quel-
quefois la victime qui devoit,
en perdant la vie, soutenir celle
de ses compagnons, en leur

donnant ſon corps même pour aliment.

Oſerai-je vous l'avouer, mon ami ? Vous allez frémir en liſant ce qui me reſte à vous apprendre ; mais croyez que votre terreur n'eſt pas encore égale à la mienne. Voyez à quel excès le déſeſpoir & la faim peuvent nous porter, & plaignez-moi des malheurs auxquels j'ai été expoſé.

Lorſque ces aventures terribles ſe préſenterent à mon imagination, mes yeux égarés tomberent ſur mon Negre : ils s'y arrêterent avec une eſpece d'avidité. Il ſe meurt, m'écriai-je avec fureur ; la mort la plus prompte ſeroit un bienfait pour lui : il va y ſuccomber lentement ; tous

les

les efforts humains ſont inſuffiſans pour l'en garantir ; pourquoi ſa mort ne me feroit-elle pas utile ?

Cette réflexion affreuſe, je l'avouerai, ne révolta pas mon imagination : ma raiſon étoit aliénée ; elle éprouvoit la foibleſſe de mon corps : la faim me preſſoit ; je ſouffrois des déchiremens cruels dans mes entrailles ; le deſir de les appaiſer me dominoit tout entier ; les moyens étoient impoſſibles ; il n'y avoit que celui-là : mon ame troublée étoit incapable de réfléchir & d'examiner ; elle formoit des ſouhaits horribles & me fourniſſoit mille ſophiſmes pour les juſtifier.

Quel mal ferai-je, continuai-je encore ? Il eſt à moi ; je l'ai

acheté pour me servir; quel plus grand service peut-il jamais me rendre? Madame Lacouture agitée des mêmes idées funestes, avoit entendu ces derniers mots: elle ignoroit les réflexions qui les avoient amenés, & les raisonnemens qui les avoient précédés; mais le besoin l'éclairoit: elle m'appella d'une voix foible; je jettai les yeux sur elle: elle porta les siens sur mon Negre, & me le montrant de la main, elle les retourna sur moi d'une maniere terrible, & fit un geste plus expressif encore, & que j'entendis.

Il sembloit que ma fureur attendoit le moment où elle seroit avouée par un conseil: je n'hésitai plus; ravi de la voir penser

comme moi, je me crus justifié; je me leve avec précipitation, & saisissant un bâton noueux dont je me servois pour m'appuyer dans nos marches, je m'approche du Negre qui étoit assoupi, & je lui en décharge un coup violent sur la tête : il le tira de son assoupissement, & l'étourdit. Ma main tremblante n'osa pas redoubler; mon cœur frémit; l'humanité gémissante y poussa un cri qui m'ôta la force de continuer.

Le Negre revenant à lui, se leva sur ses genoux, joignit les mains, & me regardant d'un air troublé, me dit d'un ton languissant, & avec l'accent de la douleur : *Que fais-tu, mon Maî-*

tre?... Que t'ai-je fait?... Grace... grace au moins pour la vie!...

Je ne pus résister à mon attendrissement ; mes larmes coulerent ; pendant deux minutes il me fut impossible de répondre, & de prendre un parti. Les déchiremens de la faim étoufferent enfin en moi la voix de la raison: un cri lugubre, un nouveau coup d'œil de ma compagne, me rendirent toute ma fureur. Egaré, hors de moi-même, plein d'un transport inoui, je me jette sur ce malheureux, je le précipite à terre, je pousse des cris pour achever de m'étourdir, & pour m'empêcher d'entendre les siens qui auroient détruit ma cruelle résolution. Je lui lie les mains

derriere le dos ; j'appelle ma compagne qui vient m'aider dans cette barbare opération : elle appuye un genou ſur la tête de l'infortuné, tandis que moi je tire mon couteau.... je l'enfonce de toute mes forces dans ſa gorge, & j'y fais une ouverture très-large, qui le prive ſur le champ de la vie.

Il y avoit un arbre renverſé auprès de nous ; j'y traînai le Negre ; je l'y plaçai deſſus en travers pour faciliter l'écoulement de ſon ſang. Madame Lacouture me prêta encore la main dans cette circonſtance.

Ce coup horrible avoit épuiſé nos forces & notre fureur : nos yeux ſe détournerent avec effroi de ce corps ſanglant, qui vivoit

le moment d'auparavant : nous frémîmes de ce que nous venions de faire ; nous courûmes rapidement à une ſource voiſine, pour y laver nos mains ſanglantes, que nous ne regardions plus qu'avec horreur. Nous tombâmes à genoux pour demander pardon au ciel de l'acte d'inhumanité que nous venions de commettre ; nous le priâmes auſſi pour le malheureux que nous venions d'égorger.

Combien la nature réunit les extrêmes ! Que de ſentimens oppoſés nous agiterent en un inſtant ! La piété ſuccédoit à la férocité : celle-ci reprit bientôt ſes droits. La faim preſſante interrompit nos prieres. Grand Dieu ! nous écriâmes-nous, vous voyez

notre ſituation & notre miſere épouvantable!... c'eſt elle qui a ordonné le meurtre que nos mains ont commis.... Pardonnez à des infortunés, & béniſſez au moins la nourriture affreuſe qu'ils vont prendre; ne la leur rendez pas funeſte... elle leur a ſuffiſamment coûté.

A ces mots, nous nous levons, nous allumons un grand feu, nous conſommons enfin notre action inhumaine. Oſerai-je entrer dans ces détails? ils me révoltent au ſeul ſouvenir. Non, mon ami, je n'ai jamais été barbare.... Je le fus.... Hélas! je n'étois pas né pour l'être. Vous me connoiſſez aſſez pour que je n'aie pas beſoin d'apologie auprès de vous. Vous devez être

mon ſeul lecteur ; & je ſupprimerois cette partie de mon hiſtoire, ſi j'imaginois que j'en euſſe jamais d'autres. Quelle idée ſe formeroient-ils de mon caractere? De quelles atrocités ne me ſoupçonneroient-ils pas capable ? C'eſt d'après un oubli de ma raiſon, occaſionné par les plus grands malheurs, qu'ils prétendroient peut-être m'apprécier. Peu ſeroient aſſez juſtes pour méditer ſur mes infortunes, & pour ſentir que celles de l'eſpece des miennes ſont faites pour opérer de grands changemens dans le naturel des hommes, & que les écarts auxquels elles peuvent les livrer, ne doivent pas leur être imputés à crime.

Auſſi-tôt que notre feu fut

prêt, j'allai couper la tête du Negre; je l'attachai au bout d'un bâton, & la plaçai devant le brasier où j'eus soin de la retourner souvent pour la faire cuire également. Notre faim ne nous permit point d'attendre que cette cuisson fut entiere, nous la dévorâmes en peu de temps; & après nous être rassasiés, nous nous arrangeâmes pour passer la nuit dans ce lieu, & pour nous couvrir des atteintes des bêtes féroces. Nous nous attendions que leur approche nous empêcheroit de dormir, & nous ne nous trompâmes point. Nous passâmes la nuit à dépécer par morceaux la chair de notre Negre, à la faire griller sur des charbons, à la passer à la fumée pour la

rendre propre à se conserver. Ce que la faim nous avoit fait souffrir, nous faisoit craindre d'y être exposés encore, & nous ne pouvions l'éviter qu'en nous assurant des provisions qui pussent durer long-temps. Nous restâmes encore le lendemain & la nuit suivante dans le même lieu, pour finir nos préparatifs. Pendant ce temps, nous fûmes très-économes de nos alimens, & nous ne mangeâmes que ce qu'il étoit difficile de conserver, & que par conséquent nous ne pouvions pas emporter avec nous. Nous fimes plusieurs paquets du reste que nous enveloppâmes dans des mouchoirs qui nous restoient, dans des morceaux de l'étoffe de nos habits, & nous les attachâ-

mes ſur nous avec les cordages de notre radeau.

Le 24 Avril ou environ, nous nous remîmes en chemin ; le ſéjour que nous avions fait nous avoit repoſés ; la nourriture que nous avions priſe nous avoit rendu des forces ; ſûrs de n'en pas manquer de quelque temps, nous ne craignîmes point de nous engager au milieu du deſert qui nous avoit parut ſi terrible le jour où nous avions donné la mort au Negre. Notre voyage ſe fit avec lenteur : nous ne nous remîmes pas en route tous deux ſeuls ſans regretter le compagnon qui nous ſuivoit auparavant, & dont nous portions les triſtes reſtes avec nous. Nous marchâmes pluſieurs jours

avec beaucoup de fatigue & d'embarras, à travers des joncs voiſins de la mer, ou au milieu des ronces, des épines, & d'autres plantes non moins dangereuſes, qui nous mettoient les pieds & les jambes en ſang.

Cette incommodité, moins terrible que la faim, ne laiſſa pas de nous retarder ſouvent. Les piquures des mouſtiques, des maringouins, & de la multitude des autres inſectes que l'on rencontre ſur ces côtes, nous avoient défigurés de maniere que nous n'étions plus reconnoiſſables. Notre viſage, nos mains, nos jambes étoient couverts de ces piquures, qui les avoient prodigieuſement enflés. Pour les éviter, s'il étoit

poſſible, nous nous rendîmes ſur le bord de la mer, réſolus de le ſuivre déſormais, dans l'eſpérance d'y faire auſſi quelquefois d'heureuſes découvertes, qui nous procurant ſur le champ quelques vivres, ménageroient ceux que nous portions. Nous ne fûmes point trompés dans cette attente; lorſque la mer étoit baſſe, & que le temps étoit beau, nous trouvions quelquefois ſur le ſable de petits coquillages & de petits poiſſons plats, que nous prenions à l'aide d'un bâton pointu par un bout avec lequel nous les perçions; mais nous n'en avions jamais ſuffiſamment pour nous raſſaſier, & nous en trouvions encore très-rarement; c'étoit cependant un ſecours qui

n'étoit pas à dédaigner, & que nous recevions de la Providence avec des cœurs touchés & reconnoiſſans.

Je ne puis vous donner, jour par jour, le détail de cette route pénible que nous ſuivions avec conſtance, & dont le terme ſembloit s'éloigner. Les joncs dont le bord de la mer étoit couvert dans pluſieurs endroits, & à travers deſquels nous étions contraints de paſſer, nous étoient auſſi funeſtes que les ronces que nous avions voulu fuir : ces joncs ſecs & caſſés par les vents, nous déchiroient les jambes, & les entâmoient de la maniere la plus cruelle. Les bêtes féroces nous effrayoient toutes les nuits, & ce que nous trou-

vions de plus affreux, c'étoit la nécessité de manger souvent de l'horrible mets que nous avions préparé. Notre fureur s'étoit appaisée avec la faim ; la raison avoit repris son empire ; elle frémissoit à l'idée seule d'une nourriture humaine; nous n'y recourions qu'à l'extrêmité, lorsque nous ne trouvions absolument rien, & que la faim renaissante faisoit disparoître le dégoût.

Un soir, comme nous faisions notre halte ordinaire, je me sentis si foible, qu'à peine eus-je la force de ramasser le bois nécessaire pour notre feu ; il me fut impossible de préparer des bûchers autour de notre asyle, comme je le faisois toutes les nuits ; mes jambes prodigieuse-

ment enflées ne pouvoient plus me foutenir. J'imaginai de fuppléer à ces bûchers, en mettant le feu aux joncs & aux bruyeres: le vent qu'il faifoit ne pouvoit manquer de l'étendre; cela fuffifoit pour écarter les bêtes féroces. Il devoit en réfulter un autre avantage pour notre voyage, c'eft qu'il dépouilleroit notre chemin de ces joncs incommodes, & que nous pourrions marcher plus facilement fur le rivage en fuivant la trace du feu. Effectivement le lendemain le feu nous avoit marqué notre route. Je regrettai de ne m'être pas avifé plutôt de cet expédient, qui nous auroit préfervés des bleffures que nous avions aux jambes, qui nous faifoient beaucoup fouffrir,

& nous obligeoient de faire de très-petites journées.

Nous trouvâmes aussi sur notre chemin quelques provisions qui nous furent très-agréables : c'étoient deux serpens à sonnettes ; l'un en avoit quatorze, & l'autre vingt-une ; ce qui fait connoître facilement leur âge, si réellement il leur croît une sonnette à la fin de chaque année : ils étoient très-gros ; le feu les avoit surpris pendant leur sommeil, & les avoit étouffés ; ces serpens nous fournirent des alimens frais pour toute cette journée & pour la suivante : nous séchâmes aussi partie de leur chair pour la conserver, & nous la joignîmes aux provisions que nous avions déja.

Dans le cours de notre voyage,

je trouvai encore l'occaſion de les augmenter. J'apperçus un matin dans une marre d'eau voiſine, un cayman (*p*) endormi : je m'en approchai pour le reconnoître. La vue de ce monſtre ne m'inſpira aucune terreur, quoique je ſuſſe combien il eſt dangereux. La ſeule idée qui ſe préſenta à mon imagination, fut que ſi je pouvois le tuer, ce ſeroit un ſupplément conſidérable à nos alimens. J'héſitai un moment à l'attaquer ; mais ce ne fut pas la crainte qui m'arrêta, ce fut l'incertitude de la maniere dont je devois m'y prendre.

Je m'avançai avec mon bâton

(*p*) C'eſt une eſpece de Crocodile : celui dont je parle étoit de douze pieds de long.

qui étoit d'un bois dur & pesant; je lui en déchargeai précipitamment trois coups sur la tête, avec une telle vigueur, que je l'étourdis au point qu'il ne put se jetter sur moi, ni fuir : il ouvrit seulement une gueule affreuse, dans laquelle j'enfonçai promptement le bout de mon bâton qui formoit une pointe assez aiguë : je trouvai la gorge que je traversai, & baissant aussi-tôt l'extrêmité de mon arme sur la terre, j'y tins le monstre comme cloué : il faisoit des bonds & des mouvemens si affreux, que si mon bâton n'avoit pas été fortement assujetti dans le sable, & à une certaine profondeur, il m'eût été impossible de contenir cet animal farouche, & j'aurois

été la victime de ma témérité.

J'employois toutes mes forces pour le retenir : j'étois dans une position fatiguante qui ne me permettoit pas de faire d'autre mouvement pour achever de tuer le monstre. J'appellai Madame Lacouture, en la priant de venir me secourir ; mais elle n'osa pas le faire : elle fut seulement me chercher un morceau de bois de trois ou quatre pieds de long, & me l'apporta. Je m'en servis pour achever d'étourdir l'animal, en le frappant d'une main, & en tenant mon bâton de l'autre. Dès qu'il ne fit presque plus aucun mouvement, ma compagne rassurée prit ma place, & pouvant alors employer mes deux mains, j'achevai de casser la tête au

cayman, & je lui coupai la queue.

Ce triomphe me coûta beaucoup de peine, & m'en dédommagea. Nous ne ſongeâmes point à pourſuivre notre route de ce jour-là : nous nous occupâmes à faire un bon repas, & à préparer la chair du cayman, comme nous avions préparé celle de notre Negre : nous la coupâmes par morceaux de la grandeur de la main, afin qu'ils ſéchaſſent plus facilement, & nous retinſſent moins long-temps. La peau me ſervit à faire des ſouliers à la ſauvage pour Madame Lacouture & pour moi : nous nous enveloppâmes les jambes d'un autre morceau de cette peau qui nous tint lieu de bottines, &

nous garantit de la piqure des inſectes qui nous avoient tant fait ſouffrir, & que leurs aiguillons ne pouvoient pénétrer : d'autres morceaux ſervirent à couvrir nos mains & notre viſage. Nous nous fimes des eſpeces de maſques, que nous trouvâmes d'abord incommodes, mais qui nous préſervant encore des morſures, nous rendirent le plus grand ſervice.

Tels furent les ſecours différens que nous tirâmes de notre cayman : nous paſſâmes tout ce jour & la nuit ſuivante à ces préparatifs : nous ne voulûmes point dormir, & nous renvoyâmes à la nuit ſuivante le ſoin de goûter quelque repos : nous craignions d'allonger notre voyage

par des séjours : il étoit déja assez long par les petites journées que nous étions contraints de faire. Le lendemain notre marche fut arrêtée au bout d'une heure, par une riviere qui se jettoit dans la mer : elle étoit peu large, mais son courant étoit très-rapide. J'examinai si nous pourrions la traverser ; je me deshabillai & j'allai la sonder : je trouvai des obstacles insurmontables, la profondeur de l'eau qui obligeoit de se mettre à la nage, la force du courant qu'il étoit difficile de couper, & qui infailliblement m'auroit entraîné dans la mer. Quand j'aurois pu vaincre ces difficultés, Madame Lacouture ne l'auroit pu elle-même. Je revins à terre avec un chagrin in-

concevable : il n'y avoit pas d'autre parti à prendre que celui de remonter cette riviere, en suivant le bord; jusqu'à ce que nous trouvassions son cours plus tranquille, ou quelque haut fond qui rendit le trajet plus aisé.

Nous recommençâmes à marcher : deux jours entiers s'écoulerent, & nous ne vîmes rien qui nous donnât de l'espérance. Plus nous allions, plus la riviere nous paroissoit impraticable, nos inquiétudes & notre désespoir augmenterent ; nous désespérions déja de quitter le pays; nous n'avions rencontré aucun aliment pendant ce temps ; nous avions été en conséquence forcés de recourir au cayman, laissant le Negre pour la derniere extrêmité:

té : nous tremblions d'épuiser nos provisions avant d'être arrivés dans quelque lieu habité, & de ne trouver aucun moyen de les renouveller.

Effrayés du passé, incertains de l'avenir, & de la durée de nos infortunes, nous passions les heures à espérer, à gémir, à désespérer. Ensuite la vue d'une riviere toujours rapide ajoutoit à notre lassitude ; l'impossibilité de la traverser, la nécessité de marcher encore sans savoir quand nous trouverions un lieu favorable, nous ôtoient le courage.

Sur la fin du second jour que nous suivions cette riviere, je tournai sur le bord avec mon bâton, une tortue qui pouvoit peser environ dix livres. Cette nou-

velle reſſource que la Providence nous envoyoit, ſuſpendit les murmures qui nous échappoient à chaque inſtant, & les changea en actions de graces. Nous avions vu auparavant une groſſe poule d'Inde qui venoit boire tous les ſoirs & tous les matins à notre vue, & qui paroiſſoit avoir ſon nid dans les environs ; mais nous le cherchâmes envain : l'eſpoir de trouver un aliment très-ſain dans ſes œufs, nous avoit fait faire les recherches les plus exactes ; elles ne nous réuſſirent point : c'étoit un chagrin pour nous, qui ne contribuoit pas peu à nous donner de l'humeur, & à nous faire maudire notre deſtinée.

La découverte de la tortue

nous réconcilia un peu avec la fortune: nous songeâmes à la faire cuire; notre foyer étoit déja préparé. Quelle fut ma consternation, lorsque je ne trouvai plus ma pierre à fusil! Je vuidai toutes mes poches, je les retournai; je défis les paquets qui contenoient nos vivres; je fouillai par-tout avec l'attention la plus scrupuleuse; Madame Lacouture me secondoit; nous ne la trouvâmes point. Quels furent nos regrets! Ils étoient proportionnés au besoin que nous avions de cette pierre, & aux secours que nous en avions tirés. Jamais perte n'a donné plus de douleur à un homme. Nous regardions cette tortue, que nous avions trouvée avec tant de joie, de l'œil le plus indifférent;

nous l'aurions troqué volontiers contre la pierre; nous aurions perdu avec moins de chagrin la moitié des provisions que nous avions. Comment, sans son secours, nous garantir du froid & des attaques des bêtes féroces? Comment cuire nos alimens, nous en procurer, nous mettre à l'abri de l'humidité?

Madame Lacouture n'étoit pas moins affligée que moi. Je songeai que nous n'avions pu perdre cette pierre que dans le lieu où nous avions reposé la nuit précédente, ou sur la route que nous avions faite depuis. Malgré ma foiblesse & ma lassitude, je ne balançai pas un instant à retourner sur mes pas pour la chercher. Je proposai à Madame Lacouture de

me ſuivre ou de m'attendre. Elle fut obligée de ſe déterminer au dernier parti ; elle n'avoit pas aſſez de forces pour entreprendre de marcher encore. Elle trembloit cependant de reſter ſeule ; mais elle ne deſiroit pas moins que moi que nous euſſions le bonheur de recouvrer le tréſor que nous avions perdu. Elle me fit promettre de ne pas l'abandonner, & de revenir le plutôt qu'il me ſeroit poſſible.

Nous avions fait heureuſement peu de chemin ; une heure & demie avoit été la durée de la courſe du jour ; la nuit étoit encore éloignée. Je retournai ſur mes pas, dans le deſſein d'être de retour avant les ténebres ; mais la choſe me fut impoſſible : j'étois

trop foible pour avancer promp-tement ; je ne faisois d'ailleurs pas un pas, sans regarder si je ne retrouverois pas ma pierre ; j'espérois qu'elle auroit été perdue sur le chemin, que je la rencontrerois, sans être obligé d'aller bien loin ; mais il fallut poursuivre jusqu'au lieu où nous nous étions reposés.

J'avois mis beaucoup de temps ; la nuit paroissoit déja lorsque j'arrivai ; je ne distinguois presque plus les objets ; je cherchai partout où je remarquai des traces de nos pas : soins inutiles, je ne découvris rien. Je me couchois sur la terre ; je passois mes mains par-tout ; elles suppléoient à mes yeux, dont l'obscurité ne me permettoit pas de faire usage.

Las de me fatiguer en vain, je courus au feu que j'avois allumé la nuit précédente, pour voir ſi j'y trouverois encore quelque charbon qui me mît en état de le renouveller, & de m'éclairer enſuite dans mes perquiſitions. Il étoit abſolument éteint : je n'y vis plus que des cendres, & pas la moindre étincelle.

Accablé de ce nouveau contre-temps, comme ſi je n'euſſe pas dû m'y attendre, je reſtai couché, livré à la douleur la plus profonde, déſeſpérant de tirer aucun fruit de ma peine, incapable de rejoindre Madame Lacouture de cette nuit, & ne ſongeant pas même à l'entreprendre. L'idée de repartir ſans ma pierre, me déſoloit ; je réſolus d'attendre

le jour, pour la chercher de nouveau, eſpérant de réuſſir enfin à la trouver.

J'allai me jetter ſur les tas de fougeres, de feuilles & de plantes différentes qui nous avoient ſervi de lit ; je penſai que c'étoit peut-être dans cet endroit que j'avois fait ma perte. Je délibérai un inſtant ſi j'attendrois le lendemain pour y faire mes recherches : c'étoit le parti le plus raiſonnable. Le grand jour m'étoit abſolument néceſſaire ; je ne devois pas m'attendre à rien trouver dans l'obſcurité : j'en étois bien perſuadé ; mais mon inquiétude étoit trop vive pour ſupporter des délais.

Je paſſai mes mains à pluſieurs repriſes ſur tous les points de la

ſurface de ce lit ; elle ne ſentirent rien ſous elles. Mon premier deſſein étoit de me borner à cet eſſai, & de renvoyer au jour des recherches plus exactes ; mais je ne pus réſiſter à mon impatience. Je dérangeai cet amas de plantes, poignée par poignée : il n'y en eut pas une qui ne me paſſât par les mains. Je les mettois dans un autre endroit après les avoir bien examinées. Je demeurai la plus grande partie de la nuit dans cette occupation ; je déſeſpérois déja de retrouver mon tréſor. Toutes ces plantes avoient changé de place. J'étendis mes mains ſur le terrein nud qui en étoit auparavant couvert, & elles s'arrêterent ſur l'objet de mes recherches. Je le ſaiſis avec une joie

égale au regret que m'avoit causé sa perte ; je le serrai soigneusement, & je pris toutes sortes de précautions pour n'en être plus privé à l'avenir.

Pendant que j'avois été occupé de ce soin, je n'avois pas été sans inquiétude au sujet des bêtes féroces. Leurs cris s'étoient fait entendre, mais dans un grand éloignement. Je frémis plusieurs fois & pour moi, & pour ma malheureuse compagne qui se trouvoit seule, & dont l'effroi devoit être extrême au milieu de la nuit. Je songeai à me rendre auprès d'elle pour la rassurer, s'il étoit possible ; mais j'avoue que la crainte de faire quelque rencontre dangereuse, me retint long-temps en suspens. Je réflé-

chis enfin que le ſoin que nous avions eu de mettre le feu partout ſur notre route, avoit dû éloigner les monſtres, & qu'ils s'étoient retirés, pour le fuir, aux extrêmités de ces déſerts. En effet, depuis ce temps, ils ne s'étoient jamais approchés des lieux où nous faiſions nos haltes, & nous n'avions plus entendu leurs hurlemens que dans un certain éloignement, qui diminuoit de beaucoup nos terreurs. Je me perſuadai enfin que je n'en rencontrerois aucun, & je me mis en route; mais ce ne fut pas ſans frémir, & ſans être pluſieurs fois ſur le point de m'arrêter & de faire du feu pour me raſſurer.

Je pourſuivis cependant mon chemin; la crainte me donna des

ailes, & malgré ma foibleſſe, j'arrivai encore auprès de Madame Lacouture environ deux heures avant le jour. Je faillis à la manquer & à m'écarter beaucoup de l'endroit où je l'avois laiſſée : l'obſcurité, la peur m'empêchoient de reconnoître ce lieu. Un gémiſſement que j'entendis par haſard & qui me fit friſſonner, m'avertit que j'allois paſſer auprès d'elle ſans m'en appercevoir. Elle avoit entendu le bruit de mes pas, & dans ſon effroi elle avoit imaginé que c'étoit une bête farouche qui venoit à elle : c'eſt ce qui lui avoit fait pouſſer ce gémiſſement. Je l'appellai à haute voix : eſt-ce vous, Madame ? Oui, me répondit-elle, d'une voix preſque éteinte. Bon Dieu ! que

vous m'avez effrayée, & que votre éloignement & votre retard m'ont fait paſſer de cruels momens! Avez-vous entendu ces hurlemens horribles?.. Ils ont frappé mon oreille. J'ai cru que puiſque vous ne reveniez point, vous aviez été dévoré, & que je ne tarderois pas à l'être.

Je vis encore, m'écriai-je ; je vous retrouve ; nous en avons été tous deux quittes pour la peur : j'ai retrouvé ma pierre ; nous allons avoir du feu ; nous pourrons nous repoſer & prendre quelque nourriture.

En diſant ces mots, je ramaſſois quelques morceaux de bois ſec ; je tirois du feu de ma pierre ; un lambeau de ma chemiſe qui

étoit entierement usée & presque réduite en charpie, me tint lieu d'amadou : depuis long-temps elle me servoit à cet usage, & j'employois indistinctement la mienne ou celle de Madame Lacouture.

Nous eûmes bientôt un grand feu, auquel nous fimes cuire une partie de notre tortue, dont la chair se trouva très-tendre & très-succulente. Nous trouvâmes dans son corps, en l'ouvrant, une multitude de petits œufs que nous grillâmes sur les charbons, & qui nous procurerent un aliment également sain & rafraîchissant, qui nous fit beaucoup de bien. Nous nous endormîmes ensuite, & le repos dont nous

avions besoin, & qui dura cinq heures, nous soulagea & nous rendit quelques forces.

A notre réveil, nous consultâmes entre nous, si nous continuerions notre route. En regardant la riviere dont le cours étoit assez droit, nous désespérâmes de trouver de long-temps un lieu commode pour la traverser. Nous nous déterminâmes à risquer le passage dans celui où nous étions. Pour cela j'imaginai de construire un radeau. Six arbres effeuillés par le temps, que l'eau avoit entraînés, & qui s'étoient arrêtés vers le bord, auprès d'un autre arbre que le vent avoit couché sur l'eau, & dont les racines tenoient encore fortement à la terre, me parurent des matériaux

ſolides & faciles à employer. J'entrai dans l'eau, qui heureuſement n'étoit pas profonde dans cet endroit : j'amarrai quatre de ces arbres enſemble ; ils étoient ſuffiſans : les liens que j'employai furent des écorces : j'y ajuſtai de mon mieux une longue perche, plus groſſe à une extrêmité qu'à l'autre, pour me ſervir de rame & de gouvernail.

Cet ouvrage étant fini, nous nous préparâmes à partir. Nous nous dépouillâmes de nos habits, dont nous fimes un paquet que nous aſſujettîmes avec des écorces. Nous prîmes cette précaution afin de pouvoir nous ſauver plus facilement, s'il nous arrivoit quelque accident. Nos habits nous auroient incommodés, ſi nous

étions tombés dans l'eau; & en les réunissant dans un paquet, nous nous ménagions la facilité de les rattraper; s'il falloit que je me misse à la nage pour les aller chercher. L'événement nous prouva que nous avions eu raison de nous précautionner ainsi.

L'état où nous étions, Madame Laconture & moi, nous rendoit inutiles les ménagemens qu'exige la pudeur. A peine songions-nous, depuis que nous voyagions ensemble, que nous étions d'un sexe différent. Je ne m'étois apperçu de celui de ma compagne, que par la foiblesse ordinaire aux femmes. Elle ne voyoit dans le mien que la fermeté, le courage que je tâchois de lui inspirer, & les secours que

mes forces, un peu plus grandes que les ſiennes, me mettoient dans le cas de lui donner. Tout autre ſentiment étoit mort en nous, & la nature épuiſée, indifférente ſur tout autre objet, ne nous demandoit que des alimens.

La crainte des accidens qui pouvoient nous arriver, ne nous permit pas de nous ſéparer de nos proviſions comme de nos habits; la perte de ceux-ci nous eût moins affligés que celle des autres. Nous défimes nos paquets pour les arranger de maniere à pouvoir les attacher autour de notre corps, aſſurés de les ſauver avec nous, ou de périr avec eux. Nous deſcendîmes ſur notre radeau, que je pouſſai au large, en gouvernant du mieux que je

le pus avec ma perche. Le courant nous entraîna d'abord avec une rapidité qui me fit trembler : il nous avoit transportés en un instant à plus de trois cens pas du lieu où nous nous étions embarqués : je craignois qu'il ne nous entraînât de même jusqu'à la mer. Je manœuvrai avec une peine infinie pour parvenir à le couper. J'y réussis à la fin, mais c'étoit toujours en cédant & en descendant prodigieusement, de maniere que je ne comptois arriver à l'autre bord qu'à une demi-lieue plus bas que le point d'où nous étions partis.

Après bien des efforts, je parvins à passer le milieu de la riviere. Le courant alloit bientôt cesser d'être si rapide. Nous étions

presqu'au bout de l'endroit où il avoit le plus de violence, lorsqu'il jetta notre radeau en travers sur un arbre qui se trouvoit près de nous à fleur d'eau. Le mouvement que je fis pour l'éviter, contribua à notre naufrage. La secousse fut si forte, que les liens de notre bâtiment se rompirent : les pieces de bois qui le composerent se séparerent : nous tombâmes dans l'eau, & nous nous serions infailliblement noyés, si je ne m'étois pas pris d'une main aux branches de cet arbre : je saisis en même temps, de l'autre, Madame Lacouture par les cheveux, au moment où elle plongeoit déja, prête à disparoître sans doute pour toujours. Le sommet de sa tête étoit seule-

ment à fleur d'eau. Je la tirai avec précipitation ; elle n'avoit pas perdu connaiſſance : je lui criai de remuer les bras & les jambes pour m'aider à la ſoutenir.

L'endroit où nous étions étoit très-profond. Je la fis grimper ſur le corps de l'arbre, dont je fis le tour à la nage. L'autre extrêmité touchoit au bord, & cela me donna la facilité de l'y conduire : elle s'y aſſit. Je détachai les paquets de vivres que j'avois autour de moi, & que je mis à ſes côtés. Je revins à la riviere pour voir ſi je découvrirois nos habits : ils s'étoient arrêtés aux branches de l'arbre où je les vis encore ; mais le mouvement de l'eau les en détachoit ; & au

moment où je m'y jettois pour les aller chercher, le courant commençoit à les emporter. Je nageai après eux : j'eus le bonheur de les atteindre, & je les pouſſai devant moi vers le rivage, où je les conduiſis.

Mon premier ſoin fut de les porter à Madame Lacouture, qui les délia, en exprima l'eau, & les étendit au ſoleil, pendant que je préparois du feu pour les ſécher plus promptement, & pour faire cuire encore quelques morceaux de notre tortue que nous avions apportée. Nous ne perdîmes rien dans notre naufrage. Nous ne regrettions pas notre radeau, qui, s'il nous avoit menés à l'autre bord, eut alors ceſſé

de nous être utile, & que nous aurions abandonné.

Après avoir pris un repas qui nous rétablit de notre fatigue, nous fîmes sécher nos provisions. Ce soin nous prit toute la journée. Nous passâmes la nuit dans ce lieu, & le lendemain nous trouvant reposés & rafraîchis, nous nous remîmes en marche, cherchant toujours à nous rendre à Saint-Marc des Appalaches, nous orientant comme nous pouvions, & tremblant toujours de nous égarer. Les bois qui se trouvoient du côté de la riviere, n'étoient pas plus praticables; les bruyeres, les joncs étoient aussi désagréables & aussi dangereux: nos chaussures, nos bottines, nos

especes de gants & de masques étoient usés, l'eau qui les avoit mouillés, les avoit mis hors d'état de servir d'avantage : les ronces nous déchiroient ; les moustiques & les maringouins nous tourmentoient comme auparavant ; leurs morsures venimeuses & continuelles avoient prodigieusement enflé nos corps: nous trouvions encore moins de vivres que de l'autre côté : notre Negre & notre cayman furent notre unique ressource.

Nous marchâmes plusieurs jours avec toutes ces incommodités, qui augmentoient journellement : nous souffrions également du corps & de l'esprit ; l'espérance consolante ne venoit plus nous bercer de ses chime-

res:

res : nous étions dans un état affreux, & nous ressemblions plus à des tonneaux ambulans qu'à des hommes. Nous marchions pesamment, pouvant à peine mettre un pied devant l'autre, & nous relevant difficilement lorsque nous étions assis.

Madame Lacouture résista plus long-temps que moi : tant que j'avois eu quelques forces, j'avois ménagé les siennes, & je m'étois chargé de tous les soins pénibles : son esprit étoit aussi plus tranquille que le mien, parce qu'elle se reposoit de tout sur moi seul. J'avois eu jusqu'alors tous les embarras; mais il étoit temps de céder à de si longues infortunes.

Un jour, n'en pouvant plus,

abattu, voyant à peine, parce que les ampoules qu'avoient faites autour de mes yeux les insectes dont j'ai parlé, les avoient affoiblis, & les couvroient presque tout-à-fait, je m'étois jetté sur le rivage, sous un arbre, à une centaine de pas de la mer. Après m'être reposé pendant une heure, j'essayai de me lever pour continuer de marcher : cette entreprise étoit au-dessus de mes forces.

C'en est fait, dis-je à ma compagne, je ne puis aller plus loin ; ce lieu-ci sera le terme de mon voyage, de mes infortunes & de ma vie : profitez des forces qui vous restent encore, pour tâcher de gagner un lieu habité : emportez avec vous nos provi-

ſions ; ne les conſommez pas inutilement à m'attendre ici : je vois que le ciel ne veut pas que j'en ſorte ; il m'en avertit par mon épuiſement : le courage & la ſanté qu'il vous a conſervés, montrent qu'il a d'autres vues ſur vous : jouiſſez de ſes bienfaits, & penſez quelquefois à un infortuné qui a partagé ſi long-temps vos malheurs, qui vous a ſoulagée autant qu'il a pu, & qui ne vous eût jamais abandonnée, s'il lui avoit été permis de vous ſuivre, & s'il avoit le pouvoir de vous être encore utile : cédons à la néceſſité cruelle qui nous impoſe de ſi dures loix : partez, tâchez de vivre ; & lorſque vous aurez oublié, dans l'abondance, la diſette que nous éprouvons, dites

quelquefois : *J'ai perdu un ami dans les déſerts de l'Amérique.* Vous vous retrouverez ſans doute un jour avec des Européens ; les occaſions des vaiſſeaux qui retournent dans ma patrie, ne vous manqueront pas : profitez-en pour me rendre un ſervice, l'unique que je puiſſe ſouhaiter, & que j'attends de votre amitié : écrivez à mes parens le ſort de l'infortuné Viaud ; apprenez-leur qu'il n'eſt plus, & qu'ils peuvent ſe partager les triſtes débris de ſa fortune, les employer comme ils le jugeront à propos, ſans craindre que je reparoiſſe jamais pour les reclamer : dites-leur de me plaindre & de prier pour moi.

Madame Lacouture ne me répondit que par des larmes ; ſa

ſenſibilité me toucha : c'eſt une conſolation pour les malheureux de voir qu'ils excitent la compaſſion ; elle me prenoit les mains, les ſerroit avec tendreſſe : je tentai encore de la diſpoſer à notre ſéparation ; je lui prouvai en vain qu'elle étoit néceſſaire. Non, mon ami, me dit-elle, non, je ne vous quitterai pas ; je vous rendrai, ſelon mon pouvoir, les ſoins que je vous dois, & que j'ai reçus de vous ſi long-temps : prenez courage, vos forces peuvent revenir : ſi mon eſpérance eſt trompée, je ſerai toujours à temps de m'expoſer ſeule dans ce vaſte déſert, où je ne ſerois accompagnée que par mes craintes, où je croirois à chaque inſtant que le ciel enverroit contre

moi des bêtes féroces, pour me déchirer & me punir de vous avoir laissé dans un moment où je pouvois vous être utile. A l'égard de nos provisions, nous tâcherons de les ménager : j'irai en chercher de fraîches sur le bord de la mer; peut-être en trouverai-je; elles vous seront plus salutaires. Je vais commencer dès-à-présent à vous servir; mais pour vous garantir des insectes dont vous avez peine à vous défendre, prenez ceci.

En me disant ces mots, elle détachoit un de ses jupons; elle n'en avoit que deux : à l'aide de mon couteau, elle le partagea en deux piéces, dont elle mit l'une sur mes jambes, & l'autre sur mes bras & sur mon visage; ce fut un

grand ſoulagement pour moi : ils me garantirent en effet des piquures que je craignois. Ma compagne fit enſuite du feu, & alla vers la mer, d'où elle revint avec une tortue. J'imaginai que le ſang de cet animal pourroit me ſoulager, en m'en ſervant à frotter mes bleſſures. Je l'eſſayai, & je conſeillai à Madame Lacouture de faire comme moi : elle m'imita volontiers, car elle avoit la tête, le cou & les bras couverts des morſures des maringouins. Nous nous repoſâmes enſuite ; mais ma foibleſſe ne paſſa point : je me ſentois ſi mal, que je ne doutois pas que ma mort ne fût très-prochaine.

Une groſſe poule d'Inde que nous apperçumes alors, & qui

ſe retiroit dans un taillis qui n'étoit qu'à deux pas, nous fit penſer qu'elle couvoit, & nous donna le deſir de nous emparer de ſes œufs. Madame Lacouture ſe mit en devoir d'aller les chercher; je n'étois pas en état de le faire moi-même; il m'étoit impoſſible de me remuer, & je demeurai couché auprès de mon feu.

Je reſtai ſeul & dans cette poſition pendant environ trois heures. Le ſoleil venoit de ſe coucher. J'étois dans une eſpèce d'anéantiſſement ſtupide, ſans mouvement, & preſque entierement privé de l'uſage de la raiſon. Je ne puis comparer mon état qu'à ce calme profond qui eſt entre le ſommeil & la veille. Un engourdiſſement affreux avoit

ſaiſi mes membres appéſantis : je ne ſentois pas de douleur, mais un mal-aiſe général par-tout mon corps. Dans ce moment j'entendis des cris qui me tirerent de ma léthargie, & réveillerent mon attention. Je prêtai l'oreille : ils me parurent venir du côté de la mer, & je les pris pour ceux de quelques Sauvages qui s'approchoient & qui ſuivoient le rivage.

Grand Dieu ! m'écriai-je, eſt-ce la fin de mes peines que ces clameurs m'annoncent ? Avez-vous envoyé ces Sauvages à mon ſecours, ou viennent-ils m'arracher le foible reſte de ma vie languiſſante ? Quoi que vous ordonniez, je me ſoumets ; frappez ou ſecourez-moi, ce ſera toujours

me délivrer de mes maux ; & dans l'un & l'autre cas, ma reconnoiſſance eſt égale.

Les mêmes cris ſe firent entendre à diverſes repriſes. Un rayon d'eſpoir vint luire dans mon ame. J'eſſayai de me lever pour me mettre ſur mon ſéant, & je n'en vins pas à bout ſans de violens efforts. Cette réflexion cruelle vint diminuer ma joie. Peut-être, penſai-je, les hommes que j'entends ſont-ils ſur la mer, dont ils côtoyent le bord dans leur canot ; peut-être vont-ils plus loin : ils ne me verront pas s'ils ne deſcendent à terre ; & ſi leur deſſein n'eſt pas d'y deſcendre ici, que deviendrai-je ? Dans l'accablement où je ſuis, comment pourrai-je leur faire con-

noître qu'il y a dans ce lieu un être infortuné qui a besoin de leurs secours?

Cette idée me désespéra : j'essayai de crier ; ma voix étoit éteinte. La crainte cependant de perdre l'unique ressource qui se fût présentée depuis si long-temps, me rendit une partie de mes forces ; je m'en servis pour me traîner sur mes genoux & sur mes mains, le plus près du rivage qu'il me fut possible. J'apperçus distinctement un gros canot qui descendoit le long de la côte, & qui ne m'avoit pas encore passé. Je me levai sur mes genoux, & prenant mon bonnet à la main, je fis des signes que j'étois forcé d'interrompre à chaque instant, parce que je ne pouvois me sou-

tenir, & que je retombois sur le ventre. Combien ne regrettai-je point de n'avoir pas alors Madame Lacouture auprès de moi ! elle auroit pu gagner le bord de la mer, courir, crier, appeller au secours, & parvenir à se faire entendre ; mais elle étoit éloignée, & il falloit que les cris des gens qui étoient dans le canot ne fussent point allés jusqu'à elle, puisqu'elle n'étoit pas accourue.

A son défaut, je n'épargnai rien pour me faire voir. Une longue perche que je trouvai à côté de moi, me servit à élever mon bonnet, & un morceau du jupon que ma compagne d'infortune m'avoit laissé. Cette espece de drapeau flottant dans l'air, attira les regards de ceux qui condui-

ſoient le canot. Je le connus aux nouveaux cris qu'ils pouſſerent, & au mouvement de leur bâtiment, qui ceſſa de deſcendre, & qui s'approcha vers le bord. Je plantai ma perche en terre, afin qu'ils ne perdiſſent pas de vue mon ſignal, & je me laiſſai aller ſur le ſable, où je me couchai tout de mon long, fatigué des efforts que je venois de faire, mais conſolé par la certitude d'une prochaine délivrance, & en remerciant le ciel des bienfaits qu'il daignoit m'accorder.

En conſidérant attentivement le canot, j'avois obſervé que les hommes qui le montoient étoient habillés. Cette obſervation qui me convainquit que j'avois affaire à des Européens, & non à des

Sauvages, me délivra de toutes les inquiétudes que l'abord des premiers n'auroit pas manqué de me causer encore. En attendant mes libérateurs, je tournai mes regards du côté de mon feu; je cherchai Madame Lacouture; j'étois impatient de la voir, pour lui annoncer le bonheur qui nous arrivoit, & le lui faire partager; je n'en pouvois bien goûter l'étendue sans elle. Les soins tendres qu'elle prenoit de moi, sa résolution de ne point m'abandonner, avoient resserré l'amitié qui m'unissoit à elle, & que nos infortunes communes avoient fait naître. Je ne l'apperçus point, & ce fut le seul chagrin que j'éprouvai dans ce moment; mais il m'affecta foiblement, parce

que sa félicité n'en seroit pas moins réelle, & qu'elle ne seroit différée que de très-peu d'instans : elle ne pouvoit effectivement tarder à revenir ; il se faisoit tard, & la nuit n'étoit pas éloignée.

Les personnes dont j'attendois tout désormais, arriverent en ce moment. L'excès de ma joie, en les voyant si près de moi, faillit à m'être funeste ; elle m'occasionna un saisissement si violent, que je fus pendant quelques minutes sans répondre à leurs questions, & sans pouvoir proférer une parole. Une goutte de raffia qu'ils me donnerent, me fortifia & me mit en état de leur témoigner ma reconnoissance, & de leur dire un mot de mes malheurs. Ils virent au premier abord tout

le danger de ma ſituation : ils eurent le ménagement de ne pas m'obliger à parler ; & moi, ſatisfait de voir des Européens, jugeant à la maniere dont ils s'exprimoient dans ma langue, qu'elle ne leur étoit pas naturelle, je ne ſongeai point à leur demander de quelle nation ils étoient ; cette connoiſſance en vérité, m'importoit peu : il me ſuffiſoit de voir que j'étois avec des hommes, & que je pouvois compter ſur eux.

Je les priai de vouloir bien crier encore, & de chercher du côté du taillis qui étoit devant nous, pour ſe faire entendre à Madame Lacouture, dont la longue abſence commençoit à m'inquiéter. Un moment après je

n'eus plus rien à desirer, elle parut : je la vis courir à moi de toutes ses forces : elle avoit attrapé la poule d'Inde & son nid qu'elle nous apporta. Ma bonne amie, lui dis-je, ces provisions arrivent fort à propos ; nous allons les partager avec ces Messieurs que le ciel amene à notre secours. Réjouissez-vous : la fortune ne vous abandonne point, & votre compassion pour moi n'est pas sans récompense.

Comme la nuit étoit venue, il fut inutile de songer à s'embarquer avant le lendemain. J'appris alors que nous tenions le 6 du mois de Mai : car jusqu'alors je n'avois pas été sûr de la plupart des dates. Nous nous rendîmes tous auprès de mon feu, où

mes libérateurs ſe donnerent la peine de me porter. Nous mangeâmes notre poule d'Inde & ſes œufs : on y joignit quelque viande fumée, & quelques verres de taffia.

Notre repas fut un des plus gais que j'euſſe fait depuis mon naufrage. Le contentement de l'eſprit contribue au ſoulagement du corps. Je ſentis revenir mes forces. Mes hôtes m'apprirent qu'ils étoient Anglois : leur Chef étoit un Officier d'Infanterie au ſervice de Sa Majeſté Britannique ; il s'appelloit M. Wright. Je l'entretins pendant le ſouper d'une partie des aventures de Madame Lacouture & des miennes. Je le vis frémir pluſieurs fois des miſeres affreuſes que nous

avions essuyées. Lorsque je lui parlai de la nécessité qui nous avoit contraints à chercher dans mon malheureux Negre une nourriture que la nature entiere nous refusoit dans ce désert, il voulut voir cet horrible mets : la curiosité l'engagea à en porter un morceau à sa bouche : il le rejetta sur le champ avec une horreur inexprimable, & il nous plaignit d'avoir été réduits à un aliment aussi dégoûtant.

J'observerai, en passant, que comme il n'y avoit que l'Officier & un Soldat qui parloient françois, & que tous les autres ayant témoigné le desir d'entendre mon histoire, j'avois été contraint de la faire en Anglois; comme j'a-

vois été fait deux fois prisonnier pendant la derniere guerre, j'avois eu occasion d'apprendre cette langue : elle me fut d'une grande ressource quelque temps après; & dans ce moment elle me concilia l'affection de mes libérateurs.

Lorsque j'eus fini mon récit, je demandai à mon tour à M. Wright à quel heureux hasard nous devions sa rencontre. Il me répondit qu'il étoit du détachement de Saint-Marc des Appalaches, commandé par M. Sevettenham; que quelques jours auparavant, un Sauvage ayant rapporté qu'il avoit trouvé sur la côte un homme mort, dont le reste des vêtemens qui le cou-

vroient, annonçoit que c'étoit un Européen, & qu'il lui manquoit le ventre & le visage, qui paroissoient avoir été dévorés par les bêtes farouches, M. Sevettenham l'avoit détaché avec quatre Soldats & son Interprête, pour courir la côte dans un canot, & ramasser les malheureux qui pourroient s'y trouver en état de profiter de ses secours. Il ajouta que son Commandant qui avoit remarqué la constance du mauvais temps, avoit soupçonné que quelque bâtiment avoit fait naufrage, & qu'il craignoit que ce n'en fût un qu'il attendoit de Passacole, chargé de vivres pour sa troupe.

Je ne doutai pas que ce cadavre apperçu par le Sauvage, dont

le rapport avoit occasionné le voyage de M. Wright, ne fut celui du malheureux M. Lacouture, ou de M. Desclau, mon associé. Tous deux s'étoient noyés sans doute ; l'un avoit pu être emporté au milieu de la mer & dévoré par les caymans, & l'autre jetté sur la côte : tout sert à m'en convaincre, puisqu'on n'en a reçu aucune nouvelle depuis ce temps.

Après nous être entretenus ainsi pendant quelques heures, nous nous abandonnâmes au sommeil : il fut bientôt interrompu par un orage affreux qui s'éleva : la pluie, le vent, le tonnerre & les éclairs ne cesserent pas un instant du reste de la nuit ; ils incommoderent beaucoup les Anglois;

mais Madame Lacouture & moi, nous y étions accoutumés depuis long-temps; & cette nuit ils nous furent encore moins insupportables, à cause du secours dont nous étions assurés, & que nous possédions déja. Le sentiment de nos infortunes n'étoit plus si vif, depuis que nous en appercevions la fin. Notre foiblesse, nos blessures sembloient nous faire moins souffrir, & nous commencions même à les regarder comme des accidens passagers qui se termineroient bientôt à l'aide d'un peu de soin & de repos.

Le jour naissant vit diminuer l'orage qui se dissipa entierement au lever du soleil : nous ne longeâmes plus qu'à nous embarquer. J'avois repris un courage qui me

ſoutenoit aſſez pour me permettre de me rendre ſans ſecours jusqu'au canot ; mais M. Wright ne le voulut pas permettre ; il eut l'attention de m'y faire porter. Je vous félicite de reprendre des forces, me dit-il ; mais il ne faut pas en abuſer : ménagez-les, vous aurez le temps & l'occaſion d'en uſer. Madame Lacouture m'accompagna à pied : elle me regardoit pendant le chemin avec une joie brillante & naïve. Voyez, me dit-elle, ſi j'ai eu tort de vous réſiſter & de reſter auprès de vous : nous revenons tous les deux à la vie, & nous pouvons en jouir ſans trouble & ſans remords. Ah ! lui répondis-je, je ne me ſerois jamais conſolé de vous avoir preſſée de me fuir, ſi le ſecours m'étoit

m'étoit venu ſans que vous en puſſiez profiter.

Nous entrâmes tous dans le canot, où j'achevai de me repoſer. M. Wright ſongea à achever de remplir ſa miſſion. Il avoit déja parcouru pluſieurs Iſles; il lui en reſtoit une à viſiter avant de retourner à Saint-Marc des Appalaches. Il y dirigea ſon canot : nous y arrivâmes après douze heures de navigation par un vent favorable. Je la reconnus pour celle d'où nous étions partis, Madame Lacouture & moi, & dans laquelle nous avions laiſſé ſon fils. Les malheurs que j'avois eſſuyés depuis notre départ, ne m'avoient gueres permis de ſonger à lui. Mon retour dans cette

Iſle le rappella à mon ſouvenir : je ne pus m'empêcher de donner encore quelques larmes à ſon ſort. Au milieu de mes regrets, je me rappellai qu'il n'étoit pas encore mort lorſque je l'avois quitté. Cette idée m'agita : celle qu'il pouvoit vivre encore, & recevoir quelques ſecours, me frappa : en vain la raiſon la rejettoit comme une choſe impoſſible; je ne pus m'empêcher de ſouhaiter de m'aſſurer de ſon état.

Nous voguions toujours dans le deſſein de faire le tour de l'Iſle. Nos Soldats, pendant ce temps, crioient de toutes leurs forces par intervalles, afin de ſe faire entendre ; perſonne ne leur répondoit. Ce ſilence ne calma ni

mes inquiétudes, ni mon agitation secrette. Le malheureux jeune homme pouvoit entendre ces cris, & être hors d'état de faire entendre les siens. Je pensai à ma situation sur la côte, lorsque les Anglois s'en étoient approchés. Celle de Lacouture, s'il vivoit, devoit être encore plus déplorable. Je ne pus résister plus long-temps à l'impatience de m'éclaircir. Je fis part de mes aventures & de mes soupçons à M. Wright. Cet Officier me fit quelques représentations sur le peu d'utilité d'une recherche de cette espece, qui vraisemblablement ne feroit que nous retarder sans fruit. Cependant son humanité l'empêcha d'insister : il voulut bien s'arrêter, & il envoya

un Soldat à terre, avec ordre de voir en quel état étoit le jeune homme.

Le Soldat revint un demi-quart d'heure après, nous annoncer qu'il l'avoit vu, & qu'il étoit mort. M. Wright lui ordonnoit déja de se rembarquer, lorsque je m'approchai de lui. Vous me trouverez indiscret sans doute, lui dis-je ; mais j'ai une nouvelle grace à vous demander. Ce jeune homme m'étoit cher : sa fermeté seule nous a fait sortir de cette Isle, sa mere & moi. Je lui dois de la reconnoissance ; elle ne peut éclater que foiblement ; mais que je fasse ce que je puis : permettez-moi de lui rendre les derniers devoirs ; accordez-nous le temps de l'enterrer.

M. Wright étoit la politesse & la complaisance même. Il consentit encore à me donner cette satisfaction. Il commanda à tout son monde de débarquer & de me porter auprès du mort. Nous nous y rendîmes tous. Madame Lacouture voulut aussi être présente à ce pieux office. Mon fils infortuné, s'écria-t-elle en soupirant, a suivi son pere au tombeau; sa mere lui survit: le secours qui m'arrive commence à m'être moins cher, puisque je ne puis le partager avec lui.

Nous arrivâmes auprès de ce malheureux jeune homme: il étoit couché sur le ventre, le visage contre terre: son corps étoit d'un rouge hâlé; il sentoit déja mauvais, ce qui nous fit

préſumer qu'il étoit mort depuis quelques jours. Il avoit des vers autour de ſes jarretieres : c'étoit un ſpectacle hideux & dégoûtant dont mon cœur étoit pénétré. Je me mis en priere pendant que les Soldats creuſoient ſa foſſe : dès qu'elle fut faite, ils vinrent le prendre pour l'y jetter. Quelle fut leur ſurpriſe ! quelle fut la mienne & celle de ſa mere, lorſque nous apperçûmes que ſon cœur battoit encore ! au moment où l'un des Soldats s'avançoit pour le prendre par la jambe, nous la lui vîmes retirer. Dans l'inſtant nous nous empreſſâmes de lui donner tous les ſecours qui étoient en notre pouvoir. On lui fit avaler un peu de taffia avec de l'eau : on ſe ſervit du même

mêlange pour laver les plaies qu'il avoit ſur les genoux, & d'où nous tirâmes pluſieurs vers qui les avoient peut-être faites, & qui ſervoient à les envenimer.

Madame Lacouture, immobile d'étonnement, paſſoit tour à tour de la crainte à la joie, voyant ſon fils qu'elle avoit cru mort, reſpirant encore, & ſe défiant de ſes yeux. Cela eſt-il poſſible, s'écrioit-elle, dans une eſpece de délire? Au nom de Dieu, ne m'en impoſez pas; aſſurez-moi de ce qui en eſt; craignez de me donner une fauſſe eſpérance, qui rendroit ma douleur plus vive, ſi je la voyois trompée.

Après avoir dit ces mots, elle

couroit à son fils, l'examinoit ; nous regardoit ensuite, & cherchoit à lire sur nos visages ce que nous pensions de son état. Un moment après, elle retournoit à lui, le prenoit dans ses bras, cherchoit à le réchauffer par ses baisers. Nous fûmes obligés de la forcer à s'en éloigner, parce qu'elle nous troubloit dans tous les soins que nous lui donnions. J'étois incapable d'en offrir beaucoup. Je la priai de s'asseoir auprès de moi, & je l'entretins de tout ce qui pouvoit la flatter. Elle m'écoutoit avec inquiétude ; à chaque instant ses yeux se tournoient du côté de son fils : elle se levoit avec précipitation ; j'étois contraint de ranimer mes forces pour l'arrêter.

Un moment, lui disois-je, laissez agir ces généreux Anglois, ne les interrompez point; notre vivacité leur seroit nuisible. Je le vois, me répondit-elle; je vais vous obéir... je demeure. Et un instant après, elle tentoit de m'échapper. Je l'exhortois à la patience; je lui renouvellois mes représentations; je lui rappellois qu'elle m'avoit promis de rester tranquille. Je le sais, je l'ai promis, je dois l'être; mais, mon cher Viaud, je ne suis pas maîtresse de moi: je serois rassurée, si je le voyois un instant, un seul instant... Pourquoi me retenez-vous?... Que vous êtes cruel! Ah! si vous saviez ce que c'est d'être mere!... Avez-vous jamais eu un fils? Et sans atten-

dre ma réponſe, elle me faiſoit de nouvelles queſtions, me demandoit ce que je penſois de cette aventure, ſi j'eſpérois que ſon enfant pût vivre, n'écoutoit point ce que je lui répondois, & continuoit à eſſayer de me quitter.

Enfin M. Wright vint à nous, & nous dit qu'il avoit repris le ſentiment, qu'il ouvroit les yeux, qu'il pleuroit, qu'il regardoit tout ce monde qu'il ne connoiſſoit pas, & qu'il demandoit ſa mere, qu'il m'appelloit auſſi. Nous nous tranſportâmes auprès de lui; il nous reconnut. C'eſt vous, nous cria-t-il d'une voix languiſſante! Eſt-il poſſible que vous ſoyez encore ici!... Je ne vous ai pas vus pendant quelque

temps... où étiez vous donc?

Ce n'étoit pas le moment d'entrer dans des explications. Nous lui dîmes que nous venions le délivrer de ses miseres, & nous l'exhortâmes à prendre courage. On le fit transporter dans le canot; on m'y conduisit aussi: je le fis coucher sur les habits de quelques soldats qui consentirent à les prêter: je le couvris avec d'autres, & je me chargeai d'en avoir soin pendant la route. Sa mere ne le quitta pas d'un instant, & j'eus toutes les peines du monde à l'empêcher de se livrer à sa tendresse babillarde, & à ses caresses fatiguantes.

Comme il étoit tard, nous ne fimes pas beaucoup de chemin. Nous nous rendîmes à l'autre ex-

trêmité de l'Isle, où nous débarquâmes pour y passer la nuit. Deux de nos soldats chasserent, & eurent le bonheur de tuer trois outardes grasses qui nous procurerent un bon souper. Le jeune homme prit quelques nourriture, & dormit toute la nuit. Le lendemain il se trouva mieux, c'est-à-dire qu'il reprit entierement connoissance. Il ne put cependant nous rendre compte de ce qu'il avoit fait depuis notre départ. Il nous apprit seulement qu'il s'étoit trouvé mal plusieurs fois, & que lorsqu'il reprenoit connoissance, il se sentoit un grand besoin de boire & de manger. L'eau & les provisions que nous avions mises auprès de lui, lui furent d'un grand secours. Il étoit si foible,

qu'il se traînoit sur les huîtres qu'il ramassoit avec la bouche pour les manger. Il ignoroit absolument le temps qu'il avoit passé seul dans cette situation. Il croyoit que nous n'étions point partis, & que nous avions trouvé sur le champ le secours dont il avoit profité.

Nous nous gardâmes bien de le détromper alors; mais la maniere dont il avoit vécu jusques-là, ne nous en parut pas moins inconcevable. Si on nous l'eût raconté, nous ne l'aurions pas cru; & tout en effet se réunit pour rendre ce fait incroyable. Nous étions sortis de l'Isle le 19 Avril, & c'étoit le 7 Mai que nous y étions revenus; cela faisoit dix-neuf jours, pendant lesquels il

avoit vécu. Comment avoit-il pu ſe ſoutenir ſi long-temps ſans miracle? Nous y vîmes le doigt de Dieu, Madame Lacouture & moi. Elle ſe jetta à genoux : Grand Dieu! s'écria-t-elle, tu as conſervé mon fils... tu me l'as rendu... daigne ne pas me l'ôter ! Acheve ton ouvrage... Accorde-moi, dès ce monde, ce dédommagement de mes ſouffrances... Et ſi tu veux l'attirer à toi, ſi tu ne me l'as montré que pour me l'enlever tout-à-fait... donne-moi la force de ſoutenir ce dernier malheur, ou précipite-moi dans ſon tombeau.

Je joignis mes vœux aux ſiens, & j'oſai tout eſpérer. Nous nous embarquâmes le même jour pour Saint-Marc des Appalaches : le

vent nous fut très-favorable. Cette traverſée ſe fit heureuſement, & je me convainquis par mes obſervations, que ſans les Anglois, nous n'aurions jamais pu nous y rendre. La partie de la côte où l'on nous avoit trouvés, n'en eſt éloignée que de quinze lieues, en s'y rendant par mer, mais la diſtance eſt bien plus conſidérable par terre, à cauſe des ſinuoſités que forme le rivage: on peut l'évaluer à plus du double. Comment aurions-nous pu arriver à Saint-Marc ? Comment aurions-nous traverſé pluſieurs rivieres très-larges qui ſe trouvoient ſur notre route, & dont je vis, en paſſant, les embouchures qui m'annonçoient aſſez leur largeur, leur profondeur, & la ra-

pidité de leurs cours? Que d'obſtables inſurmontables à notre foibleſſe ! Combien de fois il eût fallu nous écarter de notre chemin pour remonter ces rivieres, par des déſerts inconnus, en cherchant un gué ou un paſſage ſans danger ! De combien ces détours auroient augmenté le nombre des lieues que nous avions à faire ! C'eſt ce qu'il eſt poſſible d'évaluer. La ſeule choſe qui eſt ſûre, c'eſt que nous n'aurions jamais réuſſi, & que nous ſerions morts à la peine.

Le même jour 8 Mai nous arrivâmes à ſept heures du ſoir à S. Marc des Appalaches. M. Sevettenham nous reçut avec beaucoup d'humanité. Il commenca par me faire porter chez lui, & il envoya

Madame Lacouture & ſon fils chez le caporal de ſon détachement. Il ordonna en même temps à ſon Chirurgien de nous donner tous les ſecours de ſon art. Il pouſſa la bonté juſqu'à partager ſon lit avec moi, en me faiſant prendre un de ſes matelas. Il fit porter auſſi des draps à Madame Lacouture. Il n'oublia aucun des ſoins qui pouvoient nous ſoulager, & dont nous avions un ſi grand beſoin.

Notre bonheur nous fit tomber entre les mains d'un homme bienfaiſant, & nous ne tardâmes pas à en éprouver les heureux effets. Que ſerions-nous devenus, ſi nous avions trouvé un Officier moins ſenſible, qui croyant avoir ſatisfait à l'huma-

nité, en nous tirant de notre désert, nous auroit laissé le soin de chercher par nous-mêmes les autres secours qui nous étoient nécessaires ?

Il étoit temps que nous trouvassions un terme à nos souffrances : elles avoient commencé d'une maniere terrible le 16 Février 1766, que nous avions fait naufrage : elles avoient duré quatre-vingt-un jours, jusqu'au 7 Mai. Que ce temps nous avoit paru long ! Par combien d'épreuves horribles avions-nous passé ! Quel homme peut dire qu'il a été plus malheureux ! Il n'est pas étonnant que de si longues infortunes eussent épuisé notre tempérament : il l'est sans doute davantage que nous y ayons résistés

& que nous nous ſoyons réta-blis. Mais notre guériſon fut pendant quelques jours incertaine. Nous enflâmes prodigieuſement. Le Chirurgien qui nous ſoignoit, déſeſpéra d'abord de notre vie : ce ne fut que par des alimens bien nourriſſans, & en très-petite quantité, qu'il parvint à réparer les ravages qu'avoit fait ſur nous le manque de nourriture, ainſi que ſa mauvaiſe qualité. Il réuſſit à nous guérir, à reſſuſciter le jeune Lacouture, dont le mal étoit ſans contredit le plus dangereux. Il eut beaucoup moins de peine à rétablir ſa mere.

Je demeurai treize jours dans le Fort. Pendant ce temps, j'appris par un chef de Sauvages, qui vint apporter des lettres à M. Se-

vettenham, de la part de l'Officier
Anglois qui commandoit à Passa-
cole, des nouvelles du perfide
Antonio, & des matelots qui
étoient restés derriere nous dans
l'Isle où il nous avoit tous con-
duits. Ces infortunés, après avoir
attendu vainement le retour de ce
Sauvage, avoient surpris pendant
leur sommeil, sa mere, sa sœur
& son neveu, & les avoient mas-
sacrés. Ils s'étoient emparés en-
suite de leurs armes à feu, de
leur poudre, & d'une petite pi-
rogue. Comme ce bâtiment ne
pouvoit contenir que cinq per-
sonnes, ils avoient tirés au sort
quels seroient ceux qui s'embar-
queroient, & ceux qui reste-
roient à terre. Trois furent con-
traints d'attendre dans ce lieu une

meilleure fortune, & virent avec douleur le départ de leurs compagnons. Deux jours après, Antonio revint pour prendre le reste de nos effets, & les emporter chez lui. Il vengea sur eux la mort de ses parens, & les tua les uns après les autres à coups de fusil. De retour dans son village, il se vanta de cette expédition. C'est par ce moyen que le chef des Sauvages en fut instruit, & qu'il me l'apprit. Je n'ai jamais pu savoir ce qu'étoient devenus les cinq qui s'étoient embarqués dans la pirogue. Tout sert à me persuader que de seize personnes avec lesquelles j'avois entrepris ce funeste voyage, nous ne sommes réchappés que trois.

Après un séjour d'environ treize

jours à Saint-Marc des Appa-
laches, & me trouvant une meil-
leure ſanté, & n'ayant plus be-
ſoin que de la fortifier, je ſonga
à quitter ce Fort; & comme il s'en
préſenta une occaſion, je réſolu
d'en profiter ſur le champ, dan
la crainte de n'en pas trouver d'au
tres de long-temps. Il y vient très-
rarement des bâtimens; on y reſt
quelquefois des ſix mois entier
ſans en avoir. J'avois été prévenu
qu'il devoit partir le 21 un ba
teau pour Saint-Auguſtin. Je m
déterminai à m'y embarquer. J
penſai que je ſerois plus à porté
de me procurer dans cette Vill
les ſecours néceſſaires à ma ſitua
tion, que dans un poſte auſſi re
culé que celui de Saint-Marc
où je ne pouvois d'ailleurs de

meurer plus long-temps, ſans diminuer les proviſions du Commandant, & les vivres de la garniſon.

Madame Lacouture m'auroit ſuivi bien volontiers; mais ſon fils n'étoit pas encore en état de faire le voyage, & elle ne voulut pas l'y expoſer. Comme elle étoit de la Louiſiane, où ſes parens étoient établis, elle préféra de s'y rendre. On l'avoit aſſurée qu'elle en trouveroit l'occaſion à la fin du mois ſuivant, & que ſon fils pourroit alors faire ce voyage ſans péril. Nous nous ſéparâmes avec regret. L'habitude d'errer & de ſouffrir enſemble, nous avoit unis d'une amitié tendre: l'infortune en avoit formé les liens: les ſecours que nous nous

étions prêtés réciproquement les avoient resserrés. Isolés pendant long-temps aux milieu des vastes déserts de l'Amérique, nous n'avions trouvés de soulagemens, d'encouragemens, de consolations que dans nous-mêmes. Le plus grand malheur que nous redoutions, étoit d'être séparés. La solitude eût alors paru affreuse au survivant. Le besoin & l'intimité nous attachoient l'un à l'autre. Le temps étoit enfin venu où il falloit nous quitter : la raison, les circonstances qui avoient changé, nous en faisoient un devoir; nous le remplîmes en gémissant : mais nous étions accoutumés à céder à la nécessité; elle nous entraînoit dans des climats différens. Ce qui nous consoloit c'est

c'eſt que nos malheurs étoient finis, & que nous n'avions aucun ſujet d'inquiétude ſur le ſort l'un de l'autre.

Nos adieux furent touchans : nous ne pûmes nous empêcher de verſer des larmes : nous nous promîmes de ne point nous oublier. Son fils, qui dans ce moment étoit dans ſon lit, ſe joignit à nous : il ſe leva, & ſe mettant à genoux, il cria : Mon Dieu, conſervez celui qui m'a rendu ma mere, qui m'a rappellé moi-même à la vie ; récompenſez-le de ces deux bienfaits, & daignez m'acquitter envers lui.

Cette effuſion d'un cœur honnête & ſenſible m'attendrit encore davantage, je l'embraſſai avec tranſport, en lui diſant que j'é-

tois trop payé par ses sentimens, qu'il ne me devoit rien ; que si j'avois eu le bonheur d'être utile à sa mere, ses secours ne m'avoient pas moins servi ; qu'à son égard, j'avois fait mon devoir, & qu'en contribuant à le tirer de l'Isle, je ne me flattois point d'avoir expié la barbarie que j'avois eue de l'y abandonner.

Toutes les fois que je songeois à l'état où je l'avois trouvé, j'avois horreur de moi-même, & je me félicitois de l'idée que j'avois eue de le faire chercher à terre, & ensuite de l'inhumer. Je frémissois, en pensant qu'il ne seroit plus, si lorsque le Soldat étoit venu nous dire qu'il étoit mort, nous avions continué notre route.

Je quittai enfin Madame La-

couture, & j'allai faire mes remercimens à M. Sevettenham & à M. Wright. Ils ne voulurent point m'entendre parler de reconnoiſſance ; ils m'embraſſerent d'une maniere qui l'augmenta. Ils m'accompagnerent au bâtiment, où je vis qu'ils avoient déja fait tranſporter toutes les proviſions dont j'avois beſoin pour mon voyage : tous deux me recommanderent au Capitaine, de la maniere la plus preſſante, & ſe firent promettre qu'il auroit les plus grands égards pour moi, & qu'il me rendroit tous les ſervices qui dépendroient de lui : ils ſe chargerent même de ma reconnoiſſance ; ils m'embraſſerent de nouveau. M. Sevettenham me remit enſuite un paquet pour le Gouverneur

de S. Auguſtin, & il me donna un certificat de la ſituation dans laquelle M. Wright nous avoit trouvés, Madame Lacouture & moi, & enſuite ſon fils (*q*). Ces deux Officiers s'éloignerent enfin, & me laiſſerent pénétré d'admiration & de reconnoiſſance pour leurs procédés.

Mon voyage de Saint-Marc des Appalaches à Saint-Auguſtin, dura vingt-quatre jours. Je n'entrerai pas dans des détails; je me contenterai de vous dire que la premiere choſe que fit le Pa-

(*q*) On trouvera la traduction de ce certificat à la fin de cette Relation. Je l'avois demandé à mon arrivée à Saint-Marc; M. Sevettenham l'avoit préparé, & il me le donna à mon départ.

tron du bateau, fut d'oublier les recommandations de M. Sevettenham. Il eut pour moi des manieres extrêmement brutales, auxquelles je n'avois pas lieu de m'attendre, & dont je n'ai jamais connu le motif. Elles me rendirent ma traversée fort désagréable, & me firent trouver le chemin bien long. J'eus aussi le malheur de manquer d'eau, & le Capitaine eut la dureté de m'en refuser. Cette privation d'une liqueur si nécessaire à un convalescent, faillit à m'occasionner une rechute très-dangereuse; & j'aurois fait sans doute une maladie considérable, si nous n'avions pas été sur la fin de notre route.

J'arrivai le 13 Juin à Saint-Augustin. Le bateau mouilla à

la barre. Le canot du Pilote me débarqua ſur le rivage, où un Caporal vint me prendre. Il me conduiſit chez M. Grant, qui commandoit dans ce lieu, & à qui je remis le paquet de M. Sevettenham. Si j'avois eu lieu de me louer de cet officier, je n'éprouvai pas moins de bontés de la part de M. Grant. Il ne voulut point me laiſſer ſortir du gouvernement : il y fit arranger une chambre & un bon lit pour moi. Son chirurgien vint me viſiter par ſon ordre. J'avois quelques ulcères à la gorge, occaſionnés par le manque d'eau : une partie de mon corps avoit recommencé à enfler. Les ſoins qu'on prit de moi firent enfin diſparoître tous ces ſymptômes. Le 7 Juillet je me

trouvai en état de ſortir & de me promener par la Ville. C'eſt à la générofité de M. Grant que je dois la conſervation de la vie, que M. Wright & M. Sevettenham m'avoient rendue. Je ne puis penſer, ſans attendriſſement, aux bontés que les uns & les autres ont eues pour moi, & qu'un étranger innonnu n'avoit guères droit d'attendre : mais j'étois malheureux, & c'en étoit aſſez pour exciter leur ſenſibilité bienfaiſante.

Je demeurai chez M. Grant jusqu'au 21 Juillet, que je partis pour la nouvelle Yorck. Je n'oublirai jamais la maniere dont le généreux Gouverneur couronna ſes bienfaits. Il eut la complaiſance de faire venir le Capitaine du bateau, auquel il me recom-

manda : il lui donna trente-ſept ſchellings pour mon paſſage ; & après avoir choiſi lui-même les proviſions qu'il me falloit pour mon voyage, il les fit embarquer avec quelques rafraîchiſſemens particuliers, & pourvut ainſi au commode & au néceſſaire. Il fit porter auſſi une petite malle remplie de linge & d'habits pour mon uſage, dont j'avois auſſi grand beſoin. Lorſque j'allai lui témoigner ma reconnoiſſance & lui dire adieu : Ne parlons point de cela, me répondit-il ; vous avez ſouffert : j'ai fait ce que je voudrois qu'on fît pour moi, ſi je me trouvois jamais à votre place. Mais ce n'eſt pas aſſez, ajouta-t-il, vous ne devez pas être en argent, & cependant il en faut un peu.

Vous trouverez de l'emploi à la nouvelle Yorck, je penſe que vous ne vous attendez pas à en avoir en arrivant; quelques jours peuvent s'écouler; pendant ce temps vous aurez des beſoins: dix guinées peuvent vous être utiles; j'eſpere qu'il ne vous en faudra pas davantage: les voilà.

M. Grant me les mit alors dans la main. La maniere dont elles m'étoient offertes, la bonté avec laquelle on me prévenoit, me pénétrerent. Je voulus balbutier un remerciment; ma ſenſibilité étoit trop vive: un ſentiment profond s'exprime toujours difficilement. M. Grant m'embraſſa: c'eſt une bagatelle, me dit-il, & vous êtes trop ſenſible; vous m'affligerez ſi vous m'en parlez: faites comme

moi, oubliez tout cela ; je ne m'en souviens déja plus.

Je fus forcé de me taire ; mais mon cœur & mes yeux se firent entendre. On vint m'avertir alors qu'on n'attendoit plus que moi pour partir, & je quittai mon bienfaiteur avec le plus vif regret.

Après quatorze jours de traversée, sous la conduite d'un Capitaine plus honnête que le premier, & qui n'auroit pas eu pour moi moins d'attention ni moins d'égard, quand même je ne lui aurois pas été recommandé par le Gouverneur de Saint-Augustin, j'arrivai à la nouvelle Yorck. Nous étions au 3 Août. Je fis connoissance avec des François établis dans cette Ville, & qui

touchés de mes infortunes, m'offrirent tous leurs ſecours. Ils me préſenterent le 7 du même mois à M. Dupeyſtre, l'un des plus riches Négocians de cette Ville qui m'offrit généreuſement de l'emploi; mais après avoir écouté le récit de mes traverſes inouies; il ne feroit pas prudent à vous, me dit-il, de ſonger à vous occuper de quelque temps : un long repos vous eſt néceſſaire après tout ce que vous avez ſouffert; & pour le rendre plus ſalutaire, il faut que vous ſoyiez délivré de toute inquiétude ſur le préſent & ſur l'avenir. Il vous faudra auſſi des ſoins & des remedes : tout cela me regarde. Dès ce jour vous devenez mon hôte; vous trouverez dans ma maiſon

une bonne chambre, un bon lit, une table abondante & ſaine. Lorſque je vous verrai tout-à-fait rétabli, je ne vous empêcherai pas de chercher de l'occupation, & je vous en procurerai moi-même. Ces arrangemens vous conviennent, ajouta-t-il, en me prenant la main; & ſur le champ il donna des ordres pour qu'on préparât mon appartement, & que je ne manquaſſe de rien.

Je ne vous parlerai point de la reconnoiſſance que ces procédés m'inſpirerent. Depuis que j'étois ſorti de la côte déſerte, où j'étois expirant, je n'avois trouvé que des ames honnêtes, ſenſibles & généreuſes. En eſt-il beaucoup comme celles-là?

Qu'elles m'ont dédommagé de mes malheurs ! C'eſt à eux que je dois leur connoiſſance.

Pendant que mes jours s'écouloient tranquillement dans la maiſon de M. Dupeyſtre, j'écrivis à ma famille que je vivois encore, & que j'avois éprouvé pendant quatre-vingt-un jours des peines inexprimables. C'eſt cette lettre qu'on vous a montrée, & dont les détails n'ont pas ſatisfait votre amitié. Je me ſervis de l'occaſion d'un vaiſſeau qui partoit pour Londres. Ignorant ſi mon ſéjour ſeroit bien long à la nouvelle Yorck, je ne demandai point de réponſe, me réſervant de donner une adreſſe ſûre, lorſque je ſaurois ma véritable deſtination.

M. Dupeyſtre me retint chez

lui jusqu'au mois de Février 1767, qu'il me proposa de conduire à Nantes le Senau *le Comte d'Estaing.* Je partis en conséquence le 6 Février, & je suis arrivé à bon port le 27 du même mois. Mon Senau étoit à l'adresse de M. Walch, que j'ai trouvé aussi sensible à mes malheurs que M. Dupeystre son Correspondant. C'est de Nantes que j'ai encore écrit à ma famille; c'est dans cette Ville que j'ai reçu ses réponses & votre lettre. Vous me demandiez le récit détaillé de mes infortunes : je n'ai rien pu refuser à l'amitié; j'ai employé le loisir que m'ont laissé mes affaires, à les tracer sur le papier. Je ne doute pas que cette triste Relation ne vous attendrisse, &

ne vous fasse plaindre le sort de votre ami. Puisse l'empressement avec lequel je me suis hâté de répondre à vos desirs, vous convaincre de plus en plus de l'attachement que je vous ai voué pour la vie, & de l'importance que j'attache au retour le plus tendre de votre part !

FIN.

TRADUCTION du Certificat donné par M. SEVETTENHAM, Commandant du Fort Saint-Marc des Appalaches, à M. VIAUD.

JE soussigné, Georges Sevettenham, Lieutenant au service de Sa Majesté Britannique, en son neuvième Régiment d'Infanterie, & Commandant au Fort Saint-Marc des Appalaches, certifie que sur l'avis d'un Sauvage, qui me dit avoir vu un corps mort sur le sable, à environ quarante milles du Fort S. Marc, ayant de fortes raisons de soupçonner que quelque bâti-

ment avoit péri dans ces mers, craignant que ce n'en fût un que j'attendois depuis plusieurs jours, & dont je ne recevois aucune nouvelle, j'ai détaché quatre Soldats & mon Interprête, sous la conduite de M. Wright, Enseigne dans le même Régiment, pour visiter la côte, & secourir les infortunés qui pouvoient y avoir fait naufrage. M. Wright à son retour m'a présenté le sieur Viaud, François, & une femme, qu'il a trouvés sur une côte déserte, tous deux dans une situation déplorable, & presque mourans de faim, n'ayant que quelques huîtres, & le reste d'un Negre qu'ils avoient tué pour conserver leur vie. Le sieur Viaud m'a dit qu'il étoit Capitaine de

Navire & Officier bleu au service du Roi; qu'un Sauvage qu'il avoit rencontré, & qui lui avoit promis de le mener ici à Saint-Marc, lui avoit enlevé ce qu'il avoit ſauvé du naufrage, & s'étant enfui pendant la nuit dans ſon cannot, l'avoit abandonné dans une Iſle déſerte. M. Wright m'a préſenté encore un jeune homme, fils de la Dame qui étoit avec le Sieur Viaud, qu'il avoit trouvé ſur une Iſle, dans un état plus triſte, qui vraiſemblablement ſans ſon ſecours, n'auroit pu vivre plus d'une demi-journée ſans nourriture, & qui avoit perdu le mouvement & la connoiſſance lorſqu'il l'a rencontré. L'affreuſe ſituation dans laquelle ils étoient, leur foibleſſe extrê-

me, & ce que j'ai appris depuis par quelques Sauvages, me prouvent que le rapport que m'a fait le Sieur Viaud au ſujet du Sauvage qui l'a volé & abandonné, eſt véritable : en foi de quoi j'ai donné le préſent certificat audit Sieur Viaud, qui doit partir, dès que faire ſe pourra, pour S. Auguſtin, & paſſer de-là dans quelque Colonie Françoiſe. Au Fort Saint-Marc des Appalaches, le 12 Mai 1766.

Signé SEVETTENHAM.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Ouvrage intitulé, *Naufrage & Aventures de M. Pierre Viaud, &c.* & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 28 Novembre 1769.

D'HERMILLY.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE: à nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra: SALUT. Notre amé *LE JAY*, Libraire, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire réimprimer & donner au Public un Ouvrage intitulé : *Naufrage & Aventures du Capitaine Viaud*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de permission à ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par-tout notre Royaume pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre

obéiſſance ; à la charge que ces Préſentes ſeront enrégiſtrées tout au long ſur le régiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance de la préſente Permiſſion ; qu'avant de l'expoſer en vente, le manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier, Garde des Sceaux de France, le ſieur DE MAUPEOU ; qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit Sieur DE MAUPEOU ; le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant ou ſes ayans cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS qu'à la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou

à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le treizième jour du mois de Décembre, l'an mil sept soixante-neuf, & de notre Règne le cinquante-cinquième. Par le Roi en son Conseil.

LE BEGUE.

Régistré sur le Régistre XVIII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 846, fol. 84, conformément au Réglement de 1723. A Paris, ce 22 Décembre 1769.

KNAPEN, *Adjoint.*

71-260
R.S. Worms
Jan, 71

1-25 … 9888

H

1847
1766
81

E780
V623n